



HAL
open science

Le langage et la ville : urbanité et performativité

Mathilde Meurice

► **To cite this version:**

Mathilde Meurice. Le langage et la ville : urbanité et performativité. Architecture, aménagement de l'espace. 2017. dumas-01654716

HAL Id: dumas-01654716

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01654716>

Submitted on 15 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le langage et la ville

—
URBANITÉ ET PERFORMATIVITÉ

Mathilde Meurice

*

Mémoire de master réalisé sous la direction d'ERIC CHAUVIER

Du périurbain au péri-métropolitain

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES

2017

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Je remercie Eric Chauvier pour avoir forgé mon regard et accompagné la rédaction de ce mémoire.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« Le problème n'est pas d'inventer l'espace, encore moins de le ré-inventer (...), mais de l'interroger, ou plus simplement encore, de le lire ; car ce que nous appelons quotidienneté n'est pas évidence mais opacité : une forme de cécité, une manière d'anesthésie. »

PEREC GEORGES, *Espèces d'espaces*, Galilée, 2000

au

bout

de la

ville

INTRODUCTION 15

chapitre 1

QUELQUES ÉLÉMENTS DE LANGAGE ET D'URBANITÉ 41

Lorsque les caractéristiques philosophiques et sociales du langage mettent au jour l'ébauche d'une nouvelle méthodologie d'analyse de la ville

chapitre 2

IMMERSION EN MILIEU HYPER-URBAIN

La codification du langage 81

scène 1 Dérive automatique 85

scène 2 Scène de rue 93

scène 3 Indécence codifiée 103

scène 4 Ce que cache la ville des flux 115

scène 5 Une vie urbaine idéale ? 129

chapitre 3

SAINT-NAZAIRE, UNE « (PÉRI?)-MÉTROPOLE »
À L'ÉPREUVE DU LANGAGE 147

scène 1 La fuite 163

scène 2 Ce qui n'est pas sensé mais
cependant exprimé 169

scène 3 Soi et la ville désirable 177

scène 4 Ce que la ville refoule 183

scène 5 L'« urbaniste » à l'épreuve
de la résilience 193

scène 6 Condition de félicité spatiale 199

chapitre 4

ÉTUDE DU LANGAGE ORDINAIRE ET DE
L'INDICIBLE EN LISIÈRE DE VILLE 205

scène 1 Une expérience de relégation 219

scène 2 Mélancolie 227

scène 3 Souillure 233

scène 4 Dérailson 239

scène 5 Non-conformité 253

scène 6 Amalgame 261

scène 7 Ce qui fait la ville 267

scène 8 Paradoxe 271

scène 9 Fantasma 275

scène 10 Urgence 281

scène 11 Discordance 293

scène 12 Mise en abîme 303

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

_ INTRODUCTION

« Bonjour Mademoiselle. » L'émetteur de ces mots se tient à genoux devant le *Carrefour City* de l'avenue de la République à Saint-Nazaire. Humble et constant, il a coincé entre ses mains immobiles un écriteau sur un morceau de carton plié. Un bonnet en laine bleu marine surplombe ses traits inébranlables, inflexibles, inaltérables. Il a probablement trente ans, la peau plus brune que la mienne. En prononçant doucement *mademoiselle*, il a lié chaque syllabe mais n'a pas pu déguiser ou réprimer une consonance qui m'est inconnue. Son regard, que je croise subrepticement, a sur moi une incidence immédiate et cinglante, presque coupante, de celles qui assomment et pénètrent instantanément ; de celles que l'usager de la ville, s'il la ressent, chassera hâtivement au moment de s'engouffrer dans ce *Carrefour City* ouvert le dimanche qui, lui aussi, exhibe une enseigne déclamant ses revendications. La situation est indigeste. Je me vois dans l'incapacité de répondre à cet homme, comme anesthésiée ou rendue invalide par la charge irrespirable de la situation. Que révèle ce « Bonjour

Mademoiselle » éploré et paisible du pavé, de la rue, de la ville dans laquelle il a été prononcé ? Que révèle le dialogue de sourd qu'entretiennent sa pancarte esquintée et le *City* de l'enseigne du *Carrefour* vert pomme qui la surplombe de sa silhouette mondialisée ? Que révèle notre interaction avortée et pathétique de nos conditions respectives, urbaine en voyage d'étude et SDF produit de la négligence des instances publiques face à la misère sociale et la déprise ? Comment ces deux mots ont-ils confessé ou proclamé ce que l'urbain refoule ?

*

Le langage fait la singularité de l'Homme : il le conforte dans l'idée d'avoir évolué depuis quelques millions d'années et lui assure sa plus grande dissemblance avec les grands singes. Il peut être rudimentairement qualifié comme la faculté qu'il a à communiquer des pensées par le biais d'une langue propre à sa culture et son éducation, et par son aptitude à retranscrire cet acte de mise en œuvre ; la réflexivité de sa conscience le rend conscient d'être conscient et conscient de penser, et à ce titre conscient de sa capacité à exprimer de manière intelligible ses considérations psychiques. Si l'on cesse là la réflexion, le

lien entre le langage et la ville paraît distant et saugrenu. Pourtant, nous émettons ici l'hypothèse que le langage en est l'un des témoins les plus significatifs et symboliques et qu'il révèle, par ses travers, ses failles ou ses dénouements florissants des terrains plus ou moins fertiles à son développement, qui ne sont pas sans traduire et mettre en lumière un certain nombre de facteurs tels que le degré d'urbanité, les caractéristiques sociales et tout ce qui fait la ville contemporaine.

Pour comprendre une première étape du sujet de l'étude qui nous occupe, il faut prendre en considération le langage dans une situation donnée, situation qui naît de la confrontation entre deux personnes ou plus, qui le mettent en œuvre (par l'intermédiaire de la parole ou non, nous verrons plus tard que le langage ne peut être réduit aux mots) : l'interaction. C'est presque systématiquement à travers l'étude d'interactions que nous tenterons de révéler ou de rendre palpable des dissonances, des décalages, des perspectives plus ou moins tumultueuses mais toujours détentrices de sens. Cette étude, justement, et comme tout sujet de réflexion, trouve son origine dans une histoire personnelle, un *trouble psycho-affectif*-catégorie empruntée à Georges Devereux- et donnée nécessaire à la création de l'attachement ou la détermination qui font

le cœur de la recherche. Pour ma part, il me semble que le sujet qui m'anime est né de mon envie d'en découdre avec les échecs d'interactions, de décrypter et de trouver ce qui forme l'incapacité à traverser certaines situations qui constituent ou représentent des rapports sociaux. Parallèlement à cette conviction ou à ce sentiment, c'est la ville en elle-même qui a fait apparaître, peu à peu et en filigrane, la trace de ce qu'elle imprime au langage, la trace de sa responsabilité dans les rapports humains. Cette idée n'est évidemment pas apparue de manière subite, mais s'est révélée petit à petit dans des terrains de recherche disparates et singuliers, et dans un premier terrain qui a occupé une grande partie de mon étude. À l'image de la recherche fortuite définie sous le terme de « sérenpidité », mon sujet m'est réellement apparu de façon inattendue à la suite d'un concours de circonstances et d'une succession de bousclements dans mes attentes. Mes recherches ont débuté devant le Centre pénitentiaire de Nantes-Nord, la prison des longues peines ; je cherchais alors à établir un lien entre cette dernière et le quartier hétéroclite et relégué qui l'abrite. La notion qui m'animait était de découvrir, à l'origine, et nourrie des pensées de Michel Foucault⁽¹⁾, ce qui a mené à la double déshumanisation des détenus que l'on ampute de leurs

liens sociaux, de leurs habitudes et de leur identité en plus de leur liberté. Au XIX^{ème} siècle, la prison n'était pas reléguée en périphérie mais constituait l'une des figures du cœur de ville, au même titre que la place où se tenaient les exécutions est restée publique et fréquentée jusque tard dans l'Histoire. Son positionnement dans l'enceinte de la ville trouvait son explication dans ces propos :

« Le haut mur, non plus celui qui entoure et protège, non plus celui qui manifeste, par son prestige, la puissance et la richesse, mais le mur soigneusement clos, infranchissable dans un sens et dans l'autre (...) la figure monotone, à la fois matérielle et symbolique, du pouvoir de punir. »⁽¹⁾

La prison ancrant sa représentation dans l'esprit des innocents, tant qu'elle punissait le corps des coupables. « La discipline parfois exige la clôture, la spécification d'un lieu hétérogène à tous les autres et fermé sur lui-même. »⁽¹⁾ ; propos qui résonne encore aujourd'hui mais n'a constitué qu'une première étape, finalement assez succincte, du cheminement. La démarche mise en œuvre initialement était celle de prises de notes devant la prison à l'image du procédé d'*écriture automatique* propre aux surréalistes. Permettant de s'émanciper de l'étroitesse de ce que la raison inflige à l'écriture, la limite de ce procédé résidait probablement précisément dans l'auto-censure

(1) FOUCAULT MICHEL, *Surveiller et punir, La naissance de la prison*, Gallimard, 1975

que prescrivait ma conscience à mes écrits.

« La prison se trouve au 38, boulevard Albert Einstein. Depuis la rue, on voit d'abord une barrière automatique, du type de celles installées dans les avenues privées avec la mention : « Ministère de la justice, propriété privée, accès strictement réservé au personnel et aux visiteurs ». Plus loin, le panneau « Centre pénitentiaire, quartier centre de détention ». L'espace est séparé de la rue par un grillage fin du type de ceux que l'on trouve entre les jardins des maisons de lotissements. Au moment où je me tiens debout de l'autre côté de la rue, et à travers le flux régulier d'automobiles, deux hommes sortent de la prison. Ils me dévisagent de la même façon et semblent se demander ce qu'on peut écrire devant une prison. L'un des deux a le regard dur et intense, si bien que je ne peux m'empêcher de fantasmer un lien plus que familial avec le ou la détenu(e) qu'il est venu visiter, comme si le simple fait d'entrer dans une prison faisait déjà état d'un certain degré de culpabilité. »⁽²⁾

La deuxième raison qui m'animait était de savoir si, comme moi, les habitants du quartier ressentent une émotion caractéristique à l'approche de la prison. L'intérêt d'expérimenter et d'éprouver ses théories, réside parfois dans leur déconstruction : chaque entretien m'éloignait

un peu plus du sujet de la prison et rendait manifestes sentiments et ressentiments associés à une cohabitation sensible d'habitants dans un quartier hétéroclite, et finalement profondément représentatif de problèmes de sociétés qui ne sont pas sans lien avec le temps dans lequel nous vivons. Le périmètre de recherche, qui devait se cantonner à l'étude de la prison et de ses influences directes dans le quartier, s'est rapidement élargi à mesure que je découvrais ses caractéristiques notables et singulières. Ce qui a constitué le cœur de ma recherche est donc apparu : l'étude d'un extrait élargi du quartier Nantes-Nord - Bout-des-Landes, de la gravitation de plusieurs catégories de populations en son sein, et des relations souvent dématérialisées et basées sur des représentations de ses habitants, qui sont révélatrices de nombreux problèmes de société. Nous parlerons plus longuement de ce terrain de recherche qui s'imbrique de manière très tangible dans l'étude plus globale du langage et de la ville dans un prochain temps. Les autres étapes de mon raisonnement sont constituées chronologiquement par une immersion à Saint-Nazaire le temps de quelques jours, puis au cœur du centre-ville de Nantes à travers un rythme plus fréquent, habituel et décousu.

Cette réflexion, nous le comprendrons plus tard, tente

(2) Récit du samedi premier octobre 2016, Centre pénitentiaire de Nantes

donc d'en découdre avec l'idée suivante : comment caractériser le lien qui unit le langage, ses dissonances, ses travers, ses réussites et la ville contemporaine ? Que dépeint-il du contexte bancal et émiétté qui nous voit évoluer, de la crise politique propre à ces années, de la montée en puissance de représentations négatives et de ressentiments, de marqueurs de classes ? En quoi est-il révélateur, par là-même, de la ville en elle-même ou de son absence, sa périphérie, de situations singulières à chaque lieu, de déprise ou de consonance, de négativité ou de complaisance ? Nous nous appliquerons, en somme, à définir en quoi le langage est la preuve la plus tangible de certains marqueurs d'urbanité, et en quoi il devient le témoin le plus manifeste de ce qui fait ou non la ville.

La mise en forme qui en résulte se veut expérimentale et empirique : le savoir ou les hypothèses qui en découlent ne sont pas des démonstrations mais des présomptions et des éventualités, et le contenu qui en émane ne prétend pas être exhaustif ; en ce sens, ce mémoire tente d'approcher la notion de savoir de Michel Foucault en ce qu'elle s'éloigne des sciences définitives, des connaissances imposées. Le prisme à travers lequel je propose d'observer le réel n'est pas une réalité opératoire, mais plutôt une

grille d'analyse subjective de la réalité, qui ne peut en ce sens pas se détacher du médium utilisé : le corps et la parole, en l'occurrence les miens ou ceux d'acteurs en représentation, sont mis en scène dans la ville, et permettent de tester des hypothèses, de les réfuter ou de révéler l'indicible. Les prises de risques ponctuelles engendrées m'ont appris sur moi tant que sur la ville, et ont accordé une dimension réflexive à ce travail qui ne pouvait à ce titre devenir objectif : je suis consciente qu'il détiendrait une toute autre dimension s'il avait été mené par une personne au profil socio-économique différent du mien, et j'entends ce que ce choix comporte de révélateur de mon profil ou du profil d'urbain en général.

Cette entrée par le biais de l'immersion et de l'expérimentation sur trois terrains distincts se verra précédée d'une entrée théorique sur le langage dans ses caractéristiques philosophiques et sociales et sur l'urbanité et la notion de « ville » afin de constituer un arrière plan à l'étude qui suit, de dresser un portrait non exhaustif des modes de pensée actuels sur la ville et de formaliser la démarche et le raisonnement qui teintent ce mémoire. Mon expérimentation se décline sur trois terrains distincts, et sous trois procédés singuliers mais connexes. Le premier tire sa référence de la notion de flânerie

empruntée à Charles Baudelaire et à Walter Benjamin. « Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini. Être hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi ; voir le monde, être au centre du monde et rester caché au monde, tels sont quelques-uns des moindres plaisirs de ces esprits indépendants, passionnés, impartiaux, que la langue ne peut que maladroitement définir. »⁽³⁾ Le flâneur, en ce sens, est celui qui se mêle à la foule sans en faire véritablement et pleinement partie : celui qui, dans mon cas, observe son quotidien, son milieu ordinaire et les acteurs qui le composent à travers le prisme de la déambulation examinatrice. En l'occurrence, le milieu étudié est celui du centre-ville de Nantes, terrain que je pratique et que j'habite ; l'étude, en ce sens, est parfois confondue à ma façon d'être. Elle tentera de faire ressortir ce qui est caractéristique ou singulier dans un terrain qui semble de prime abord éperdument urbain : hypothèse qui ne sera pas infirmée mais confrontée à l'épreuve de l'observation ordinaire du langage en son sein. Le second relève plutôt de l'immersion : sur un temps court de cinq jours, je propose de questionner les caractéristiques intrinsèques

(3) BAUDELAIRE CHARLES, *Le Peintre de la vie moderne*, Fayard, 1885

de Saint-Nazaire en essayant de mettre en valeur les motifs d'incongruité de ma présence, et en révélant à travers différentes interactions sociales, principalement avortées, les marqueurs déterminants d'une petite ville auto-proclamée « métropole ». Enfin, dans un troisième temps, le plus conséquent, c'est à travers la décortication d'entretiens de plus longue durée que je tenterai de dresser un portrait du quartier Nantes-Nord - Bout-des-Landes, extrait de ville hétéroclite niché contre la rocade où gravitent des institutions disparates et des représentations sociales qui déconstruisent ou produisent toutes sortes de stéréotypes. Ces trois processus poursuivent un même but : faire de la ville, du périurbain, du péri-métropolitain ou de l'espace inqualifiable qui s'inscrit à la lisière de l'une de ces catégories, le laboratoire d'expérimentation de ce que le langage révèle de l'espace vécu ; le parcourir et tenter de l'épuiser, l'essorer pour en extraire l'informel, les dissonances, le tumulte, l'inharmonieux.

« Il faut y aller plus doucement, presque bêtement. Se forcer à écrire ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui est le plus évident, le plus commun, le plus terne. »⁽⁴⁾

L'ordre choisi pour présenter ces différents chapitres n'est

(4) PEREC GEORGES, *Espèces d'espaces*, Galilée, 1974/2000

pas chronologique mais s'inscrit dans un *voyage au bout de la ville* : les terrains sont classés, on le verra, selon leur degré d'urbanité révélé par le langage, de manière décroissante.

Ces trois expérimentations, si elles diffèrent en un sens, se basent toutes initialement, si l'on prend en considération une première couche d'analyse, sur un ensemble de méthodes d'analyse des interactions qui ne sont pas étrangères à la théorie d'Erving Goffman, qui à travers La mise en scène de la vie quotidienne, a constitué une source tant d'inspiration que de révélation quant à la décortication des rapports sociaux. L'auteur s'appuie sur l'image du théâtre pour expliquer le monde social ; il ne maintient en aucun cas que la vie serait un immense théâtre en constante représentation, mais invoque cette métaphore pour mettre en lumière la subtilité des jeux de rôles. Il commence *La mise en scène de la vie quotidienne* ⁽⁵⁾ en citant Robert E. Park.

« Ce n'est probablement pas par un pur hasard historique que le mot personne, dans son sens premier, signifie un masque. C'est plutôt la reconnaissance du fait que tout le monde, toujours et partout, joue un rôle plus ou moins consciemment. »

L'interaction est une représentation jouée par des acteurs, qui cherchent constamment des informations pour situer et classer leur partenaire : « l'acteur doit agir de façon à donner, intentionnellement ou non, une expression de lui-même, et les autres à leur tour doivent en retirer une certaine impression » ⁽⁵⁾. Tous les individus évoluent sur la *scène* (la région antérieure), qui constitue le lieu de la représentation, tandis que dans les *coulisses* (la région postérieure), la représentation est suspendue : l'acteur peut alors s'adonner à une série de comportements auxquels lui seul, ou lui et les acteurs dans la confidence (membres d'une même équipe – « tout ensemble de personnes coopérant à la mise en scène d'une routine particulière » ⁽⁵⁾ peuvent assister. L'enjeu de la vie sociale, qui s'apparente à de la figuration, s'établit en deux points : garder la face (autrement dit, faire bonne impression), et la faire garder aux autres. Dès lors, la figuration consiste à donner la preuve de sa normalité, et à partager une même définition de la situation.

L'équilibre de cette séparation des lieux (scène-coulisses), ainsi que la réussite de la figuration ne sont jamais gagnés d'avance. Le risque de perdre la face existe dans chaque situation, pour peu que l'acteur ait recours à des comportements qui ne correspondent pas pleinement

(5) GOFFMAN ERVING, *La mise en scène de la vie quotidienne*, 1) *La présentation de soi*, Les Éditions de Minuit, 1973

à l'idée que les autres ont de son rôle. « On évite les fausses notes au sens propre pour des raisons tout à fait identiques à celles pour lesquelles on évite les fausses notes au sens figuré ; dans les deux cas, il s'agit de maintenir une définition de la situation. »⁽⁶⁾ C'est précisément dans le partage de la définition de la situation que réside la clé de l'équilibre.

Cette base de méthodologie a guidé la mise en forme de mon étude qui apparaît généralement sous forme de scènes. Nous pouvons ici prendre un exemple de l'une d'elle (tirée de mon expérimentation nazairienne) pour comprendre le procédé en œuvre, et pour saisir, aussi, comment certains ont été exclus de la démonstration lorsqu'elles étaient uniquement révélatrices de problèmes de communication ou d'interaction, mais qu'elles ne mettaient pas en valeur une définition de la ville. Cette scène met aussi en lumière l'un des différents rôles adoptés au cours de l'enquête, et ce qu'il comporte d'effectif au vu des problématiques abordées.

*

DÉCOR : Lundi après-midi, à l'entrée des Landettes (quartier pavillonnaire où je me rends sur les conseils d'une interlocutrice du jour précédent), au pied d'une

tour de logements sociaux qui domine, de sa grande silhouette, un paysage urbain résolument ras. Un groupe de quatre retraités (déduction tirée de leur apparence physique et de leur inactivité un lundi après-midi), que j'avais déjà observé à l'aller de leur promenade, vient de passer près de moi une seconde fois. Quatre hommes, septuagénaires, qui représentent pour moi l'archétype de l'autochtone (démarche lente mais absence d'attention aux environs, habitude du lieu, et surtout, promenade dans un quartier à l'absence de charge touristique). Me décidant, c'est maintenant devenu une habitude, un peu tard à les aborder, j'éprouve l'habituelle allure soutenue pour rattraper le groupe par derrière, et après différents stades de gesticulations et d'interpellations, formule ma demande.

*« Mathilde - Bonjour excusez-moi, je cherche les Landettes.
Jacques - Les Landettes ? C'est ici.*

Mathilde - Seulement les petites maisons là ?

Jacques - Oui oui, oui oui.

Mathilde - Pas les grands immeubles-là ?

Jacques - Ah non, non non non non.

Denis - En fait c'est un lotissement, c'est plein de petites maisons.

Mathilde - Et comment ça s'appelle ça ? (la grande tour

(6) GOFFMAN ERVING, *op. cit.*

de logements sociaux)

Denis - Ah bah ça...

Jacques - Denis, comment ça s'appelle les tours ? (à Denis, plus loin)

Mathilde - (à Denis, qui s'approche) Je voudrais savoir comment s'appelle tout l'ensemble de HLM. Les Landettes c'est les maisons, mais les immeubles là ?

Denis - Dans le temps c'était Léo Gemptel.

Mathilde - Ça fait longtemps que c'est construit ça ?

Denis - Ah oui, ah oui.

Mathilde - Ah oui ?

Denis - Ah oui.

Mathilde - C'est les années soixante, soixante-dix ?

Denis - Ah oui, soixante-dix.

Jacques - (il revient de quelques mètres plus loin) J'ai regardé la plaquette mais c'est marqué le nom de l'arrêt de bus, le bus c'est Voltaire, le bus.

Mathilde - C'est pas là, D'avalix ?

Denis - Ah non, c'est beaucoup plus loin !

Jacques - Vous êtes perdue... ! (rire moqueur-jaune)

Mathilde - Je suis pas de Saint-Nazaire...

Jacques - Ah oui.. Ah oui d'accord...

Denis - Non là ça s'appelait Léo Gemptel ! Léo Gemptel !

Gérard - Les Landettes c'est vieux quand même, quarante ans je dirais.

Denis - Les Landettes c'est deux lotissements, jusqu'à là où on passe les virages là. Sinon après bah vous avez la

pépinière... A côté des pompiers.

Jacques - Si vous voulez voir tout le quartier !

Mathilde - Oui, je vais aller par-là oui. Et il y a un bois, là-bas ? Le bois Jolan ?

Denis - C'est juste à côté. Mais le Bois Jolan, c'est pas un bois, c'est un lac !! (il cherche le regard de ses voisins et s'esclaffe)

Mathilde - Oui c'est un lac.. Mais il y a un bois autour..

Denis - Oui il y a du bois autour oui ! (il s'esclaffe encore, suivi par Jacques et Gérard)

Mathilde - Bon ben merci...

Denis - Voyez, passez la route là, et vous y êtes au bois Jolan. »

La scène qui vient de se jouer me laisse un profond sentiment d'inconfort. J'ai la désagréable impression d'avoir perdu la face, c'est à dire d'être apparue sous un jour que je ne désirais pas. J'ai sélectionné le personnage que j'ai joué de la manière suivante : forte d'une expérience fructueuse quelques minutes plus tôt, j'ai de nouveau misé sur le rôle de « demandeuse de chemin ». De ma courte pratique, j'ai déduit que mes interlocuteurs se livraient plus facilement, ou plus vite, lorsque l'interaction commençait par une question d'orientation, par une interrogation ciblée sur le lieu de vie ou sur l'histoire du quartier ;

et ce sans exposer au premier abord mes motivations, l'objet de mes recherches ou mon « statut » en société (étudiante, urbaniste...). Voulant réitérer l'expérience, c'est avec l'idée de demander où le quartier se trouvait (sachant pertinemment que je m'y tenais) que j'entame une discussion avec les quatre septuagénaires. Cette question, je l'espère, pourra les mener dans un deuxième temps à me parler de l'histoire du quartier, et peut-être à mettre en lumière les dysfonctionnements résultant de la juxtaposition quartier pavillonnaire-quartier de tours de logements sociaux. L'entretien bascule lorsque Denis emploie un ton pédagogique pour m'expliquer qu'un lotissement est composé de maisons individuelles. Une fois ce ton et ce rapport instauré (sachant-néophyte), je *perds la face* et comprends que l'entretien ne mènera à aucune discussion productive. M'adressant à eux pour une simple question d'orientation, les quatre retraités ont imaginé ou décrété que la discussion resterait dans les bornes de ce registre : il m'est impossible de faire prendre un autre tournant à la conversation. À aucun moment, je ne me suis sentie capable d'exposer l'objet de mes recherches ou les raisons qui m'amènent réellement à leur parler. En vérité, je me suis fait prendre à mon propre jeu. Le rôle de jeune fille égarée, qui aurait dû s'arrêter dès le

premier tour de parole, a été visiblement si bien joué qu'il a éclipsé la motivation réelle qui m'amenait à les aborder. En maintenant contre mon gré un rôle dévalorisant, j'ai livré à ces interlocuteurs une fausse image de moi, d'autant plus fausse qu'elle a constitué un frein à toute interaction profitable. En tentant de me débattre et d'accumuler les questions avec l'intention de faire prendre un tournant à la conversation, je n'ai qu'entaché ma *façade*, aggravé les choses et manqué l'occasion d'obtenir des informations de résidents de longue date du quartier. C'est d'ailleurs finalement précisément sur cette caractéristique que nos définitions de la situation ont différé : les quatre autochtones affirment en négatif de ma naïveté feinte une connaissance fine de leur milieu, un « capital indigène » qui rend notre interaction impossible. Je sors donc de cette scène doublement perdante : j'ai perdu la face, en maintenant pourtant le rôle que je m'étais fixé, et sabordé l'interaction en tentant de la mener. Je suis contre mon gré devenue le public de la représentation, mes répliques devenant le support d'un certain nombre de situations comiques soulignées par l'équipe d'acteurs qui mettront eux-même un terme à la comédie.

*

On comprend donc que le sujet de l'étude n'est pas véritablement de sublimer les grands discours, mais plutôt de tourner son attention vers les plus petits détails troublants de déprise avec la conversation, parfois des interactions extrêmement réduites où résident pourtant des témoins indéniables d'une version du profil de la ville. Pour poursuivre cette idée, la présentation formelle de l'étude menée affirmera une préférence pour le texte par rapport aux pièces graphiques, en émettant l'hypothèse que les mots qui font le langage sont suffisamment efficaces pour donner vie à une version imaginaire de situations spatiales.

La mise en forme sous le modèle de « scènes » tire son origine du modèle du théâtre propre à Erving Goffman⁽⁷⁾. Elles sont définies par un *décor* (la toile de fond temporaire et éphémère d'une interaction, qui sera décrite avec un souci du détail), une interaction donnée (plus ou moins longue, parfois seulement un tour de parole), auxquels j'ajoute une analyse, elle aussi plus ou moins longue. Dans mon premier terrain, Nantes-centre, le modèle est décliné d'une première manière. Les scènes ne font pas état de tours de parole mais plutôt d'une situation urbaine où le langage s'exprime corporellement ou de manière syntaxique ; en cause, la méthode éprouvée

et la confondance de ma flânerie avec mon mode de vie urbain. Dans le second, à Saint-Nazaire, on trouvera le modèle de « scène » le plus conforme à Goffman lorsqu'à Nantes-Nord – Bout des Landes, le modèle sera repris et adapté. Nous verrons qu'un seul entretien se verra sectionné en plusieurs séquences, à la différence des deux autres terrains d'enquête qui privilégient la multiplication de situations interactionnelles. Les trois terrains faisant état de leur spécificité, la référence est malléable et changeante même si le modèle est commun. La donnée réellement commune à ces trois terrains est le procédé mis en œuvre, à savoir l'immersion. Les circonstances interactionnelles analysées ne sont jamais puisées d'une source secondaire mais bien « récoltées » à hauteur d'œil, dans des situations vécues dont je tenterai d'extraire des données spécifiques et représentatives.

(7) GOFFMAN ERVING, *op. cit.*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

QUELQUES ÉLÉMENTS DE LANGAGE ET D'URBANITÉ

Lorsque les caractéristiques philosophiques et sociales du langage mettent au jour l'ébauche d'une nouvelle méthodologie d'analyse de la ville

Le langage en lui-même, qu'on ne peut pas réduire à la seule faculté à communiquer des informations par le biais d'une langue, a été analysé de manière théorique par plusieurs penseurs, philosophes ou sociologues. Ils se sont attelés à sa déconstruction, qu'elle s'attache à une situation donnée ou qu'elle soit purement théorique. Ces études forment un arrière-plan à la réflexion, et engagent un processus d'analyse singulier que nous détaillerons progressivement.

Dans *Tractatus Logico-philosophicus*⁽¹⁾, Ludwig Wittgenstein cherche à tracer les limites du sens. Il établit deux catégories de choses : celles qui peuvent être dites car pourvues de sens, et celles qui ne le peuvent pas car elles en sont dénuées. Il y a selon lui une limite à l'expression des pensées ; les pensées sont toutes sensées mais ne sont pas toutes exprimables. L'étude vise à circonscrire les caractéristiques qui font qu'un discours a du sens : il conclut que le domaine de ce qui peut être dit et celui qui a du sens se recoupe, et qu'il est dans cette mesure insensé d'exprimer l'indicible. Il ne renie cependant pas

(1) WITTGENSTEIN LUDWIG, *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, 2001

l'indicible puisque naturellement inhérent à la pensée humaine, mais estime que c'est en le qualifiant et en le reconnaissant qu'on le cantonne à sa place propre : celle du domaine des pensées.

« On pourra résumer en quelque sorte tout le sens du livre en ces termes : tout ce qui peut être dit peut être dit clairement, et sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence. »⁽²⁾

Cette thèse, qui incarne la première période de Wittgenstein, se place d'une certaine manière en opposition avec le mode opératoire établi dans mon étude et j'y préférerai la seconde partie de sa production écrite, qui a engendré l'assise de la *pragmatique du langage*. En effet, cette étude mobilise plutôt et souvent l'analyse de ce qui n'est pas exprimable mais est cependant exprimé, et on fait d'ailleurs l'hypothèse que c'est dans ces relâchements localisés de l'attention ou de la circonspection, survenus dans un contexte spécifique, que naissent les paroles les plus caractéristiques et sensées. La théorie ébauchée ne se veut pas une référence à celle de Freud quant au laisser-aller ponctuel de la conscience qui donnerait naissance à des *lapsus* révélateurs, mais plutôt à l'expression assumée d'idées ou de mots qui, involontairement pour leurs auteurs, révèlent des situations singulières de l'espace

(2) WITTGENSTEIN LUDWIG, *op. cit.*

vécu : nous verrons dans les immersions qui suivent que certaines interactions, qui ne sont pas sentées du point de vue de Wittgenstein, ont pour moi un sens profond. Dans cette perspective, le terme sensé s'éloignera de la notion de *bon sens* pour s'approcher de la notion de *révélateur*, dans ce qu'il fait « apparaître des choses inconnues, cachées ou insoupçonnées ». ⁽³⁾

Dans le deuxième temps de sa philosophie, celle dite « post-Tractatus », Wittgenstein met à jour une notion qui nous intéresse plus directement quant à l'analyse du langage, et qui est héritée d'interrogations portant sur la définition des mots. Selon lui, et cela apparaît assez naturel, le fait d'énoncer une phrase ne revient pas seulement à aligner une suite de mots mais bien à les aligner en respectant un certain nombre de règles. De plus, il est impossible de définir un mot ou une notion au moyen d'autres mots sous peine de régresser dans l'explication jusqu'à l'infini ; il est impossible en ce sens de comprendre d'où viennent certains concepts ou de les définir proprement, et également illusoire et impensable de définir les mots en désignant l'objet auquel ils correspondent (ce procédé excluant la majorité des mots). À partir de ces observations, Wittgenstein estime qu'il est bien plus sensé de lier la signification d'un mot

(3) *Le Larousse*, 2016

à un usage, à une action humaine : de sceller le mot à son contexte.

Pour énoncer une phrase, l'homme doit connaître et suivre un ensemble d'instructions, de règles à la manière de celles d'un jeu (premièrement, des règles lexicales et grammaticales afin de se faire comprendre). Mais Wittgenstein affirme que notre manière d'interagir est régie par des règles plus vastes qui sont seulement d'ordre conceptuel et qui ne font pas l'objet d'un accord : il est impossible de ne pas jouer le jeu du langage.

Pour appuyer cette idée, on peut rapprocher à celle de Wittgenstein la théorie de John L. Austin dans *Quand dire c'est faire*⁽⁴⁾. Il déclare qu'en procédant à un *speech act*, on accomplit trois actes qui sont propres à l'assertion : un *acte locutoire* qui relève seulement de la dimension sonore ou syntaxique d'une association de notions représentées par des mots (l'articulation de sons propres à une langue), un *acte illocutoire* qui, une fois énoncé, transforme les rapports entre les acteurs (par exemple, l'acte de langage solennel du prêtre lors de l'union conjugale rituelle et contractuelle : « je les déclare unis aux yeux de tous par les liens sacrés du mariage »), et un *acte perlocutoire*, dont l'énonciation vise des effets plus lointains : en sortant du seul cadre linguistique, cet acte provoque un certain

nombre d'effets dans l'interaction et on s'en remet alors à l'interprétation du destinataire (par exemple, quelqu'un peut énoncer quelque chose dans le but de s'attirer la sympathie ou la reconnaissance de son interlocuteur, ou de le mettre dans l'embarras). C'est cette dernière catégorie qui nous intéresse puisqu'elle prête au langage, au delà de sa seule signification intrinsèque et objective, la capacité de s'adresser à autrui dans le but de *faire* quelque chose. Cette conception du langage insiste sur le fait que les représentations parlées, au delà de leur contenu sémantique, constituent un *énoncé performatif* qui n'a pas valeur de vérité ou de mensonge comme *l'énoncé constatif*, mais bien le dessein de modifier les rapports sociaux : en ce sens, l'acte de langage peut être défini comme tout acte physique et palpable, avec un but (ou une intention communicative), un pré-requis, un corps (une réalisation), et un effet. En cela, on peut estimer que le *passage à l'acte*, associé dans l'imaginaire général à l'expression physique d'un sentiment, à l'acte dans le sens d'action perceptible, somatique et tangible, va dans notre cas également s'étendre à la pratique verbale, à la parole ou au langage qui peuvent constituer en eux-mêmes des actes. C'est cette caractéristique du langage qui m'a amenée à le concevoir comme une possible « situation »

(4) AUSTIN JOHN L., *Quand dire c'est faire*, Éditions du Seuil, 1970

urbaine, périurbaine ou anti-urbaine. Ma réflexion sur la ville s'articule autour du pouvoir performatif des mots et de ce qu'ils révèlent de leur contexte : je fais l'hypothèse qu'ils constituent des actes singuliers et qu'ils mettent au jour un certain nombre de faits qui n'ont pas valeur de vérité mais d'une authenticité relative et subjective liée à des situations spatiales.

Pour en revenir à Wittgenstein, le pouvoir performatif des mots décrit par Austin est indéniablement régi par un ensemble de règles. Et c'est l'idée essentielle derrière la notion de « jeu de langage » : toute pratique sémiotique, parlée ou non, répond à un ensemble de règles.

« Donner des ordres, et agir d'après des ordres - Décrire un objet en fonction de ce qu'on voit, ou à partir des mesures que l'on prend - Produire un objet d'après une description (dessin) - Rappporter un événement - Faire des conjectures au sujet d'un événement - Établir une hypothèse et l'examiner - Représenter par des tableaux et des diagrammes les résultats d'une expérience - Inventer une histoire, et la lire. Jouer du théâtre - Chanter des comptines - Résoudre des énigmes - Faire une plaisanterie, la raconter - Résoudre un problème d'arithmétique appliquée - Traduire d'une langue dans une autre - Solliciter, remercier, maudire, saluer, prier. »⁽⁵⁾

(5) WITTGENSTEIN LUDWIG, *Recherches philosophiques*, Gallimard, 1953/2004

Pour comprendre nos pratiques langagières, il faut donc les envisager comme intimement liées à leur contexte, et indissociables de ce dernier : elles sont régies par un ensemble de règles qui sont propres à un milieu donné. Elles ont aussi la capacité de *performer* le quotidien, c'est à dire le pouvoir de *faire* en plus de *dire*. Voilà une première étape qui circonscrit les caractéristiques philosophiques du langage.

La philosophie de Wittgenstein et d'Austin, dans ce qu'elle prête comme qualités intrinsèques au langage, pourrait constituer le révélateur de situations urbaines. Cette réflexion n'est qu'une hypothèse mais c'est l'hypothèse centrale de mon étude. Je m'emparerai dans les chapitres qui suivent de la pensée de ces deux philosophes à la manière d'une anthropologie sociale : je tenterai d'éprouver les théories qu'ils ont imaginées et de les confronter à la réalité de situations tangibles, sensibles. Dans une seconde étape, on peut donc poursuivre la réflexion en déterminant les qualités sociales de l'interaction. Goffman à travers la notion de « condition de félicité »⁽⁶⁾ fait état de ces qualités sociales liées à ce que nous venons d'exposer : il déclare que le but de l'interaction est de faire la preuve de sa santé mentale et de sa normalité en société. Austin avait déjà défini cette notion, mais elle représentait pour

(6) GOFFMAN ERVING, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1) La présentation de soi*, Les Éditions de Minuit, 1973

lui le fait de s'entendre sur une définition partagée de la conversation. La « condition de félicité » résidait à son sens dans la capacité réciproque d'un partage des critères au cours de l'interaction ; en un mot, dans un accord entre tous les acteurs sur la définition d'un contexte interactionnel.

John Gumperz, linguiste américain emblématique du XX^{ème} siècle, accorde dans *Engager la conversation*⁽⁷⁾ une dimension bien au-delà des approches théoriques au langage, et leur inclut la donnée suivante : « les individus s'appuient sur leur savoir social dans les interactions ». En ce sens, il préfère à l'étude de la psychologie de l'individu qui s'exprime dans une conversation, l'étude de la manière dont les auditeurs ordinaires interprètent cette parole. Il estime que cette interprétation dépend « du savoir linguistique de l'auditeur » et « des présupposés sur le contexte, communiqués par certains indices ». Cette dernière notion n'est pas sans rappeler les règles du « jeu de langage » propres à Wittgenstein. Gumperz s'attache à analyser ce qu'il nomme « les phénomènes sociolinguistiques ». Austin avait mis au jour une philosophie relativement semblable : « Quand nous examinons ce que nous dirions quand, quels mots employer dans quelle situation, encore une

(7) GUMPERZ JOHN, *Engager la conversation, introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Les éditions de Minuit, 1989

fois, nous ne regardons pas seulement les mots, mais également les réalités dont nous faisons usage des mots pour parler ; nous nous servons de la conscience affinée que nous avons des mots pour affiner notre perception, mais pas comme arbitre ultime, des phénomènes. C'est pourquoi je pense qu'il vaudrait mieux utiliser, pour cette façon de faire de la philosophie, un nom moins trompeur que ceux mentionnés plus haut, par ex. « phénoménologie linguistique ». »⁽⁸⁾

Les phénomènes sociolinguistiques propres à Gumperz nous intéressent en ce sens que l'auteur se détache de la définition de groupes selon des critères purement sociaux (origine géographique, classe sociale, etc) pour en déterminer de nouveaux à partir du langage dans un contexte social donné. Il analyse les mots dans l'ordinaire en prenant en compte, si ce n'est l'intonation, la longueur des silences ou les accentuations, lorsqu'ils apparaissent comme pertinents au vu de l'analyse sociolinguistique de l'interaction verbale. De plus, il estime à la manière de Goffman que l'interprétation d'une interaction, qui apparaît dans la réaction des auditeurs, se doit d'être maintenue telle une stratégie jusqu'à ce qu'un événement vienne la perturber et remette en question cette interprétation : en ce sens elle est malléable et corrigable et non communiquée

(8) AUSTIN JOHN L., *Écrits philosophiques*, Le Seuil, 1994

explicitement. En cela, l'interprétation et la réception d'une information au cours d'une interaction s'éloignent de l'influence de simples règles qui s'approcheraient de la grammaire ou du lexique et revêtent une dimension proprement sociale et contextuelle. Il ajoute également à cette analyse la dimension des *signes non verbaux* et l'intègre comme partie prenante d'une interaction : cette idée résonne relativement avec le processus adopté dans ce mémoire. Ici le langage, traditionnellement cantonné au registre de la transmission orale et parlée, revêt une dimension supplémentaire et se définit en deux points : le langage verbal, qui transmet par le lexique, l'intonation et la façon de parler un certain nombre d'informations, et le langage corporel, la communication par signaux non verbaux qui transcrit parfois avec la même intensité un sentiment, un jugement, une émotion, une perception. Dans nombre d'interactions avortées, c'est le langage corporel qui sera le support de la réflexion.

Ces caractéristiques sont empruntées à une démarche d'analyse bien spécifique : la pragmatique du langage. Francis Jacques la définissait en ces termes : « La pragmatique aborde le langage comme phénomène à la fois discursif, communicatif et social. ». Le langage est en ce sens vecteur d'un ensemble de signes dont l'usage

est régi par des règles partagées. Cette démarche tire sa source de l'incomplétude des approches sémantiques et syntaxiques qui négligent dans leur fondement l'étude du sens et de la vérité et l'étude d'un énoncé en contexte. La pragmatique complète ces deux approches en générant une place à l'étude de la relation entre l'émetteur d'une phrase, le contexte dans lequel il l'a émise et la phrase en elle-même. Le caractère indispensable du contexte pour l'interprétation du sens d'une interaction apparaît résolument dans l'emploi de termes qui n'ont pas de valeur propre, et qui ne peuvent pas se définir par l'usage qu'ils désignent (des mots tels que « cela », « ou », « parce que »...). Pour ces mots, « la référence varie systématiquement avec les circonstances de leur usage, c'est-à-dire avec leur profération en contexte »⁽⁹⁾. Pour appuyer cette idée, on peut rappeler, et Gumperz l'affirme dans *Engager la conversation*⁽¹⁰⁾, que des éléments contextuels tels que la biographie du locuteur, son « historique » de relation avec son auditeur, l'intention qu'il a en énonçant son propos, etc. ont une influence directe sur la tournure et donc l'analyse de l'interaction. On peut cependant opposer à cela la limite que ce genre de catégorisation, même prêtée au contexte, peut présenter : « À chaque étape en direction d'une unité supérieure -

(9) ARMENGAUD F, *La pragmatique*, PUF, 1993

(10) GUMPERZ JOHN, *op. cit.*

l'unité supérieure étant toujours l'unité plus petite plus son cadre immédiat -, la restriction des référents possibles devient plus sévère.(...) Concrètement, cela voudrait dire qu'aucune collection finie de données ne conférerait une absence complète d'ambiguïté à quelque élément pris en son sein. Quelle que soit l'ampleur de la définition du « contexte », il pourrait toujours y avoir des contextes plus vastes dont la connaissance renverserait ou modifierait notre compréhension d'items particuliers. »⁽¹¹⁾

Au demeurant, on fait l'hypothèse que la pragmatique permet de révéler un certain nombre de caractéristiques du contexte, même s'il n'est jamais fini en soi. Et cela grâce à la portée analytique des concepts qui l'articulent : le langage accomplit des *actes*, il se profère dans un contexte, c'est-à-dire une situation singulière concrète faite d'acteurs particuliers, et *performe* dans ce contexte, c'est-à-dire accomplit une action. Le choix est fait dans ce mémoire d'éprouver et d'assumer cette démarche pragmatique au travers d'une petite anthropologie déclinée dans différents contextes, en faisant l'hypothèse que ce dernier comprend dans notre cas le « décor », la « scène », les « coulisses »⁽¹²⁾... Les interactions seront décryptées avec une attention portée au « décor » qui sera présenté avec chaque scène dans cette étude ; la « scène »

(11) BATESON GREGORY dans WINKIN Y., *La nouvelle communication*, Éditions du Seuil, 1981

(12) GOFFMAN ERVING, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1) La présentation de soi*, Les Éditions de Minuit, 1973

étant définie ici comme le cadre de l'interaction pour un temps donné : un cadre physique et urbain, une toile de fond éphémère pour le petit théâtre des mots, pour l'analyse temporaire de logiques interactionnelles propres à une situation donnée.

Si le langage s'avère révéler le contexte, c'est-à-dire la ville ou son absence, on pourra estimer qu'il est un marqueur de la présence ou non d'urbanité, un instrument pour définir un « gradient » d'urbanité. Pour étayer cette idée, il semble à-propos de dresser le portrait de trois penseurs qui ont tenté de définir la ville ou l'urbain. Ces trois penseurs ont tous une intuition sur ce qu'est la ville et ont tenté de dresser une liste d'indices, de marqueurs pour la qualifier. L'objet de cette analyse est de constituer un arrière-plan théorique à mon étude, mais aussi de poursuivre ou d'acquérir un point de vue critique sur leur définition de la ville en proposant une nouvelle donnée à cette définition : le langage.

Thierry Pacquot, philosophe de l'urbain, s'attache dans *Désastres urbains*⁽¹³⁾ à développer une vision critique de l'urbanisation dans le monde. Son enquête, menée par l'intermédiaire de visites de lieux, de lectures de romans, d'essais ou de rapports officiels, met en lumière cinq

(13) PACQUOT THIERRY, *Désastres urbains Les villes meurent aussi*, La Découverte, 2015

phénomènes de notre société productiviste qui sont représentatifs et responsables de l'uniformisation des paysages urbains.

Pour comprendre la portée contestataire de sa pensée dans *Désastres urbains*, il faut premièrement rappeler ce qui « fait la ville » selon lui. La ville est caractérisée par trois aspects interdépendants et interconnectés qui fonctionnent en trinôme et se répondent l'un à l'autre. La première notion est « l'urbanité », c'est-à-dire la capacité de la ville à être urbaine, à faire naître l'inopiné ; on peut rapprocher cette idée de l'atmosphère des villes pré-modernes où l'incongru et l'imprévisible imprégnaient les rues. La ville se doit d'être inattendue et hasardeuse ; mais l'urbanité comprend aussi la capacité à maîtriser la langue et à communiquer avec autrui. En ce sens, on pourrait définir une certaine « culture urbaine » ou « culture métropolitaine » qui serait propre à la ville et engagerait toutes sortes de comportements propres aux urbains ou aux citadins. La seconde est la « diversité » : elle implique une variété des âges, des cultures, des langues, des origines géographiques, des cultes, des activités... Elle offre la possibilité, en somme, d'expérimenter un bouillonnement d'activités et d'interlocuteurs. Cette seule notion rappelle en un sens ce que Richard Florida avait mis en lumière

pour définir la smart city, même si leurs deux visions de la ville sont idéologiquement fondamentalement opposées : lui aussi avait spécifié que « l'indice de diversité » (qui, couplé à la « bohème artiste », formait la « tolérance », l'un des trois indicateurs de la « ville créative »)⁽¹⁴⁾ était une donnée indispensable au fonctionnement de la ville. Il entendait cependant par « diversité » la seule diversité des origines géographiques et l'efficacité économique qui en découlait. Dans la Silicon Valley par exemple, on a pu noter l'arrivée massive d'employés étrangers sur-qualifiés ; ce genre de phénomène indique selon Florida un terreau fertile à la définition de la smart city. Pour revenir à ce que Thierry Pacquot entend par « diversité », on peut d'ores et déjà noter que toutes les catégories de lieux qui abritent principalement les mêmes classes sociales ou dont la population a un profil socio-économique peu composite (grands ensembles, gated communities, quartiers pavillonnaires...) ne peuvent pas être définis comme étant « de la ville ». La troisième notion est « l'altérité » et se qualifie par la qualité de ce qui est réellement autre, de ce qui est inconnaissable. Il souligne la différence lexicale entre ce dernier terme et « méconnaissable » dans un entretien donné à *Télérama* : « Notez qu'« inconnaissance » n'existe pas en français, qui préfère méconnaissance, laissant

(14) FLORIDA RICHARD, *The rise of the creative class*, 2002

entendre qu'après un peu de patience et d'informations on peut connaître ce qu'on méconnaît. ». Il entend par là qu'il faut accepter ce qui surpasse notre propre intérêt ou l'idée que l'on se fait de l'intérêt des autres et accepter ce qui est autre de manière impartiale et bienfaisante ; en ce sens l'altérité implique la pratique de l'hospitalité désintéressée et ouverte. L'association de ces trois notions, urbanité-diversité-altérité est donc la condition *sine qua non* à la naissance et à la perpétuation de la ville au sens de Thierry Pacquot.

À cette définition s'opposent de manière directe cinq dispositifs propres à la ville moderne : les grands ensembles, les centres commerciaux, les gratte-ciel, les gated communities et les « grands projets » (en particulier le « Grand Paris »). Selon lui, ils sont tous les descendants directs de la visée productiviste des politiques urbaines actuelles qui cherchent la rentabilité des territoires à tout prix. De plus, ils contribuent de manière directe à la production de l'assujettissement et de l'enfermement de ses usagers. On comprend en filigrane qu'il estime que ce sont directement les formes urbaines qui produisent ce genre de sentiments, ou plutôt la pensée des concepteurs qui les ont fabriquées. On peut préciser par exemple sa vision des grands ensembles en général et depuis leur

commencement : pour Thierry Pacquot, il faut *faire société* par l'urbain, et les trois dimensions de la ville ont été oubliées dans le dispositif des grands ensembles. Là-bas, la rencontre inopinée n'existe pas, la possibilité d'expérimenter la diversité est absente et la probabilité d'être confronté à l'autre est nulle. Il affirme à ce propos en référence à Le Corbusier « Il est toujours délicat de décider du bonheur d'autrui. » et ajoute que le choix de la localisation des grands ensembles est une erreur urbanistique majeure, qui va de pair avec le délitement de la culture de classe ouvrière dans les années soixante-soixante dix. La vision moderniste et fonctionnaliste des concepteurs qui leur ont donné naissance a fait de ces grands ensembles des territoires normés ; Pacquot estime que le seul dénouement favorable est de casser cet environnement irrécupérable.

Il considère d'ailleurs de manière générale que la ville est en voie de disparition, même si elle existe physiquement sous nos yeux. Ces cinq phénomènes en sont une preuve ; même les villes les plus urbaines sont en train de disparaître au sens où il l'entend (la ville formée des trois dimensions évoquées plus haut). Il faut ajouter, pour éclairer cette constatation, la définition de sa conception de l'Homme moderne. « Nous sommes tous urbains, qu'on habite la

campagne ou la ville, ou ce qu'on appelait la campagne ou la ville. »⁽¹⁵⁾ ; il marque cependant une différence entre l'usage des termes « urbain » et « citadin » et n'affirme pas que toute la population est citadine. Par « urbain », il entend surtout que les individus ont été transformés par la machine de la mondialisation en marche : transformés en consommateurs passifs qui absorbent leur propre existence, les territoires où ils vivent de manière déraisonnée et ce qu'on leur vend comme étant de la ville, mais qui ne l'est plus. Ce qui est consommé aujourd'hui est seulement le produit de l'uniformisation des territoires et ne constitue plus à proprement dit « de la ville ».

Thierry Pacquot a une intuition sur ce qui ferait ou non la ville : il la définit de manière claire à travers l'emploi de trois indicateurs qui visent à estimer le degré de « ville » de chaque situation spatiale : urbanité, diversité, altérité. À cela, je voudrais faire l'hypothèse que l'on peut ajouter un quatrième indicateur : le langage. L'hypothèse est faite ici, et c'est ce que la suite de mon étude visera à expérimenter, que c'est le langage qui fait la ville. On a vu que ce dernier était indissociable de son contexte, et qu'il en dépendait de manière immédiate. On a vu que si l'on considérait les mots comme révélateurs d'un usage et d'un comportement qui leur est connexe, ils pouvaient révéler

la toile de fond concordante, c'est-à-dire une situation interactionnelle donnée. On a aussi vu que le pouvoir performatif du langage lui conférait le pouvoir de faire et non pas seulement de dire, et qu'il avait la capacité, au delà de son seul contenu sémantique, de modifier les rapports sociaux. En cela, sa présence ou son absence, la facilité de sa « mise en œuvre », la clarté de sa concrétisation, si elles sont indissociables de leur contexte, ne constitueraient-elles pas des indices pertinents et inédits de ce qui fait le décor, la scène, et dans notre cas, la ville ?

Une autre question posée par les arguments de Thierry Pacquot est celle de trouver le responsable à l'« enfermement et l'assujettissement » inhérent aux grands ensembles, gated communities, centres commerciaux etc. Outre le fait qu'en se plongeant au cœur de ces cinq catégories, on éprouverait certainement une forme de sociabilité, même érodée, la question qui se pose est surtout celle du médium qui a mené à cette analyse. Il en ressort par exemple que les responsables de l'échec des grands ensembles sont en partie les penseurs modernistes qui les ont mis au monde, mais je ne fais pas l'hypothèse de la même manière dans l'étude du quartier Nantes Nord - Bout des Landes par exemple, l'un de mes trois terrains d'expérimentation ethnographique. Ou plutôt,

(15) Extrait d'interview vidéo publiée par la librairie Mollat, février 2015

même si les formes bâties sont l'une des composantes qui expliquent le dénouement actuel des choses, je présume que c'est le langage qui peut révéler l'assujettissement et l'enfermement qu'il évoque ; ou qui, en tout cas, peut le révéler avec une précision propre à la vie ordinaire, dimension qui paraît délicate à entrevoir si le médium utilisé est celui d'une philosophie sociale qui se maintient à un niveau conceptuel.

De la même manière, Thierry Pacquot affirme que tous les habitants de France, voire de la planète, sont devenus urbains. S'il entend par là qu'ils sont tous attachés de près ou de loin à un réseau, une composante de la mondialisation et de ses effets, son raisonnement paraît naturel. Mais le langage révélera dans les prochains chapitres des territoires et les individus qui y sont liés qui ont parfois perdu toute trace d'urbanité et que la mondialisation a seulement doucement altérés.

À la philosophie sociale de Pacquot, on peut opposer la méthode et le point de vue de Christophe Guilluy, géographe et cartographe qui livre une autre vision de la ville. Leurs idéologies ne sont pas foncièrement divergentes mais leurs méthodologies le sont ; pour autant, ils restent tous deux des personnages relativement médiatiques et

influent quant à la fabrication de la pensée actuelle sur la ville. *Le crépuscule de la France d'en haut*⁽¹⁶⁾ est un ouvrage qui retrace l'analyse de Guilluy sur les tendances sociologiques propres à notre temps. Il repose sur l'opposition entre une France des métropoles et une France périphérique, comparaison duale qui imprègne l'ensemble du texte. Sa vision du monde actuel est la suivante : la France, de plus en plus inégalitaire et de moins en moins démocratique, répond au défi de la mondialisation par la métropolisation. Ce processus idéologique vise à maintenir les intérêts des classes dominantes dans le système actuel. Il dresse le portrait de ces deux catégories géographiques et/ou sociologiques : la première est celle des quinze plus grandes villes du territoire peuplées par la « France d'en haut », c'est-à-dire « une nouvelle bourgeoisie qui capte l'essentiel des bienfaits du modèle mondialisé »⁽¹⁶⁾. Cette première catégorie jouit d'un statut tout à fait privilégié : elle sacrifie les classes populaires sur l'autel de la mondialisation en s'arrangeant pour que cela passe inaperçu. Cet agissement est permis par le fait que les classes populaires constituent l'angle mort des médias, des instances de pouvoir... Elles sont également exclues de l'art qui est réservé à une caste de connaisseurs. Par là, elles apparaissent aussi dans l'angle mort du langage.

(16) GUILLUY CHRISTOPHE, *Le crépuscule de la France d'en haut*, Flammarion, 2016

La classe supérieure conserve ses privilèges à la manière de la haute bourgeoisie du XIX^{ème} siècle : pour Guilluy, rien n'a changé depuis ce temps si ce n'est la manière bien moins assumée qu'à la nouvelle bourgeoisie de se complaire dans la grâce de sa situation. « Protégée dans les nouvelles citadelles médiévales, loin d'un peuple devenu invisible, la nouvelle classe dominante réussit à dominer l'ensemble de champ culturel et politique au nom du bien et de la mixité. »⁽¹⁷⁾ Le ton de l'auteur est volontairement provocateur : « La société des Bisounours n'existe pas. »⁽¹⁷⁾ Il affirme de manière péremptoire une succession de caractéristiques propres à cette société de « bobos » (le terme est utilisé régulièrement) qui va de leur fausse ouverture d'esprit au contournement de la carte scolaire ou à l'absurdité du Parti Socialiste. La mixité voulue par cette classe dominante, qui va de pair avec la promotion d'un « vivre ensemble » bienveillant, cache seulement une société emprisonnée dans un modèle obsolète et intolérant. La lutte des classes, si elle est étouffée par la nouvelle bourgeoisie urbaine, est cependant bien présente à cette différence près qu'elle est brouillée : le bobo moderne ne se livre à aucun affrontement. « L'idée est de justifier en douceur la relégation en laissant croire qu'habiter dans le Cantal ou à New York, c'est la même chose. »⁽¹⁷⁾ ; voilà

comment les classes supérieures imposent leur hégémonie. La deuxième catégorie prend en compte de manière indifférenciée l'addition de l'espace périurbain et des petites villes : c'est la France périphérique. Cette deuxième France est peuplée de classes populaires qui n'ont pas trouvé leur place dans le système mondialisé et sont donc rejetées hors de la représentation de la réalité de Guilluy. Ce sont les « petites gens »⁽¹⁸⁾, « les classes populaires, les peu qualifiés, les esprits faibles, les non-diplômés. ». Il affirme : « L'affaire est entendue, le nouveau clivage opposerait les tenants de la société ouverte au camp du repli. »⁽¹⁹⁾, ce qui laisse à penser que les classes sociales qui parviennent à se protéger, voire à bénéficier de la mondialisation et du système qu'elle impose, s'opposent directement à ceux qui sont pris dans son rouage sans possibilité de se mettre à couvert. La fracture induite par cette séparation duale est à l'origine de la désagrégation sociale et culturelle des classes populaires. La vision binaire voire manichéenne qui fait le cœur de l'écrit de Christophe Guilluy pose question. En raisonnant avec deux catégories, deux systèmes de symboles, il procède par opposition selon les principes absolus du bien et du mal. En ce sens, il simplifie les rapports du monde en les ramenant à une simple antinomie ;

(17) GUILLUY CHRISTOPHE, *op. cit.*

(18) Terme employé dans l'émission *C Politique* du 9.04.17

(19) GUILLUY CHRISTOPHE, *op. cit.*

« l'esprit manichéen transforme toute distinction en opposition et ramène systématiquement la complexité du réel à deux termes qui s'excluent »⁽²⁰⁾. Guilluy produit deux catégories en forçant leurs traits respectifs et en produisant un certain nombre de stéréotypes pour étayer son discours et mettre en lumière leurs divergences. Son ton péremptoire et affirmatif ne laisse pas de place à la nuance et à la définition subtile des comportements humains. De plus, il évince en classant la population de la sorte toutes les autres catégories ou sous-catégories qui s'y cachent, et lisse en ce sens les caractéristiques du monde actuel, qui apparaît infiniment plus complexe que ce qu'il entend. L'homogénéité qu'il prête à la France périphérique, par exemple, pose un certain nombre de questions même s'il précise qu'elle ne se réduit pas à la France périurbaine et n'affirme pas que la pauvreté est absente des territoires métropolitains. La constitution même de cette catégorie de « perdants » et d'opprimés est une étape dans l'obscurcissement de l'analyse. Fabriquée à partir de l'observation à l'échelle des territoires de comportements et de groupes sociaux censés y être liés, on peine à trouver dans cette analyse les traces du réel dans toute sa complexité, en un mot de l'ordinaire et des représentations qui y sont associées.

On peut ajouter à cela que Guilluy procède exclusivement par comparaison pour confronter ses analyses. La comparaison est une manière de parvenir à saisir la réalité en établissant des parallèles, le plus souvent pour rendre une chose abstraite perceptible. Cependant, les deux choses mises en parallèle, qui sont initialement distinctes, tendent à être lissées et figées de manière fictive pour faciliter leur comparaison. Il est pratiquement impossible de comparer deux choses en conservant leurs caractéristiques propres et singulières, en tenant compte de leur degré variable. La comparaison est un mode de pensée accessible et un mode de communication efficace, mais dans l'étude qui nous intéresse, on préférera à cela la multiplication des analyses pragmatiques et des points de vue afin de rendre compte de la complexité des situations, des nuances qui les composent.

Si ses méthodes d'analyse posent certaines questions, il n'en reste pas moins que Christophe Guilluy expose un avis tranché sur le territoire, en particulier urbain. Il est tentant au premier abord de s'accorder avec la portée contestataire ou révolutionnaire de ses écrits, et de se satisfaire des problématiques soulevées quant à l'oppression des classes populaires et à la perversion du système mondialisé. Pour autant, je m'attacherai dans

(20) GRAND'MAISON JACQUES

l'étude qui suit à tenter de révéler de manière moins catégorique la ville perçue à hauteur d'œil grâce au processus mis en œuvre, l'immersion. Cette démarche me permettra de tester les hypothèses de Guilluy comme de Pacquot à travers une étude in situ ; d'éprouver leurs intuitions qui s'avèrent parfois pertinentes. Nous verrons dans les chapitres qui suivent que certaines situations tout à fait inattendues sont à l'opposée de théories préconçues sur la ville et déconstruisent un certain nombre de stéréotypes, en particulier sur ce que Christophe Guilluy nomme les « classes populaires », catégorie éminemment hétérogène et dont certain(e)s représentant(e)s se placent à contre courant de ce que l'on aurait pu anticiper. L'un des enjeux du travail entamé est d'ailleurs précisément de donner à voir et à penser les situations urbaines de manière plus complexe et nuancée. Le processus ne s'autoproclame pas effectif, et je ne prétends bien sûr pas détenir l'unique solution à l'analyse contextuelle. Il tend surtout à reformuler la manière dont on établit des questionnements sur la ville, à émettre de nouvelles questions et à engager un débat. La démarche de s'attacher à décrypter le singulier afin de le confronter à l'intuitionnisme de certains penseurs comporte aussi ses limites, en particulier quant à la déduction de généralités

à partir de situations ponctuelles et irrégulières. Pour autant, la phénoménologie présente cet intérêt de prendre en compte les caractéristiques variables et évolutives des situations : elle ne prétend pas être exhaustive, mais plutôt mettre au jour des fragments plus ou moins représentatifs de chaque contexte. C'est cette démarche qui donnera l'une des directions principales du processus éprouvé dans ce mémoire.

Dans un troisième temps, nous allons sans respecter d'ordre chronologique nous pencher sur la pensée de Georg Simmel, d'une part pour mettre en relief les questions posées par les raisonnements de Thierry Pacquot et Christophe Guilluy, et d'autre part parce qu'il a une claire intuition sur la place du langage dans l'analyse de la ville. Philosophe et sociologue interdisciplinaire que nous allons évoquer à nouveau plus loin, il cultive un intérêt accru pour les propositions théoriques autour de la question de la ville et de la subjectivation des liens sociaux. Il s'intéresse à l'individu en tant que tel et à la sensibilité dont il fait preuve en éprouvant la ville, ses caractéristiques et ses travers. Il s'attache dans *Les grandes villes et la vie de l'esprit*⁽²¹⁾ à décortiquer l'expérience de l'existence individuelle dans la ville moderne, et ce que l'on pourrait appeler les « conduites urbaines » qui y sont

(21) SIMMEL GEORG, *Les grandes villes et la vie de l'esprit suivi de Sociologie des sens*, Payot, 2013

liées.

Pour lui, la ville moderne est un système basé sur l'activité capitaliste, une mécanique extrêmement bien huilée et réglée à l'image d'une horloge : les individus qui y gravitent n'ont des choix que très limités, ce qui s'oppose à la prétention intrinsèque de chacun d'entre nous, à savoir de s'émanciper. Le citoyen cherche constamment à s'émanciper par rapport au système technico-social qu'est la grande ville, et son esprit souffre en ce sens d'être intégré à cette mécanique. La première caractéristique remarquable des grandes villes qui influe sur la vie de l'esprit est l'intensification de la vie nerveuse.

« À la différence de la vie dans la petite ville, l'expérience métropolitaine se caractérise par une intensification de la stimulation nerveuse, qui résulte du changement ininterrompu de stimuli internes et externes générés par l'environnement urbain. »⁽²²⁾

En ville, les informations sensorielles sont multipliées : elles sont non seulement très nombreuses, mais surtout simultanées. Or, l'esprit humain marche naturellement par différenciation, et cette « succession d'images changeantes » a un impact sur les sens du citoyen : il est à la fois ébloui et agressé en permanence. Ce dernier doit être initié pour réussir à assimiler autant d'images à la

fois : il utilise son intellect pour se rendre suffisamment indifférent à ces stimulations constantes et les supporter. Son but n'est pas d'absorber toutes ces informations mais de réussir à s'en détacher pour ne pas se voir heurté et choqué. L'extrême diversité des stimuli en ville implique d'autre part que le citoyen ne cultive jamais réellement d'habitudes : même lors de répétitions (de trajet, d'activités), il ne s'habitue pas à un cadre fixe mais est constamment réveillé sensoriellement par de nouvelles informations.

À cela s'ajoute une autre notion qui définit manifestement la ville : les échanges se doivent d'y être impersonnels. Il existe en ville une telle multiplicité de potentiels échanges sociaux que ceux-ci se doivent d'être avortés avant de devenir de réels échanges : si les relations aboutissaient à chaque fois qu'elles peuvent exister, la vie urbaine serait très inconfortable et éprouvante pour ses habitants. En cela, on peut dire que les interactions sont parfaitement réglées et répondent à un ensemble de règles que le citoyen se doit d'assimiler et de respecter. Chaque échange est défini par un cadre que l'on pourrait comparer à un signal qui conduit à une réaction quasi automatique, chaque signal étant propre à une situation interactionnelle donnée. En ce sens, un individu non initié peut se trouver

(22) SIMMEL GEORG, *op. cit.*

profondément bousculé dans ses attentes, désemparé et méprisé parce qu'il n'est pas accoutumé à cet ensemble de règles urbaines. Georg Simmel dit que l'homme urbain modelé par la grande ville devient un citoyen rationnel qui vit dans l'ordre. Son métabolisme même étant modifié, il développe trois modes de protection vis-à-vis de la violence que la ville lui inflige. L'individualisation lui permet de prendre de la distance par rapport à la foule qui l'agresse. L'intellectualisation lui permet d'acquérir une connaissance sur les conduites urbaines appropriées, et de savoir quel rôle tenir sur la scène du théâtre de la ville : grâce à elle, il sait se fondre dans la masse urbaine et faire la preuve de sa normalité. La rationalisation des rapports sociaux, enfin, l'aide à assimiler l'ensemble des règles de conduites concernant l'usage et la communication dans la ville : c'est grâce à cela qu'il apprend l'étendue de la codification de chaque comportement qu'il devra adopter. Georg Simmel développe deux notions conceptuelles pour poursuivre son propos : il établit une différence entre la sphère profonde et la sphère superficielle de la conscience ; la première impliquant une présence à soi et une subjectivation des rapports sociaux (relation de sujet à sujet), et la seconde une absence à soi-même et l'objectivation d'autrui. Il affirme que la grande ville, et

en particulier l'organisation matérielle du travail influence nos états de conscience. Le travail dans les grandes villes capitalistes mène automatiquement à une objectivation des rapports et donc à la sphère superficielle de la conscience : le citoyen utilise l'autre à des fins efficaces, dans le but d'échanges économiques principalement. Cette sphère superficielle, imposée par la ville, est aussi un moyen de protection adopté par l'homme lui-même pour se protéger de la trop grande présence de stimuli : il tente d'échapper à ce qui le dépasse en objectivant ses rapports sociaux. Pour survivre dans la grande ville, il anémie sa reconnaissance de l'autre comme un sujet pour avoir la capacité d'être un agent économique efficace. La constitution des grandes villes a été accompagnée par une dé-subjectivation croissante des rapports socio-économiques ; en cause, le médium utilisé pour effectuer ces échanges : l'argent. Ce dernier permet d'aboutir à une « objectivité impitoyable » puisqu'il dépouille l'échange de toute trace de subjectivité et de conscience profonde : lorsqu'assez d'argent est en circulation, la présence à soi est inexistante, la déconnexion totale. L'objectivité est partout dans les interactions et les rapports humains propres à la grande ville : le rapport de l'urbain à la souffrance ou l'incongru se solde généralement par l'indifférence. Dans

Le pauvre⁽²³⁾, Georg Simmel fait état de cette abstraction du secours au pauvre et de la spécificité de ce comportement aux grandes villes : l'urbain, agent économique, ne veut pas prendre le risque d'aider réellement une personne sans valeur économique, sous peine de sortir lui-même du système. Ses actions, rendues mécaniques par le système de la ville, se délestent de la morale.

L'individu en ville, nous le verrons dans un prochain chapitre, adopte un ensemble de réactions de défense à ce système, des attitudes nouvelles qui lui permettent de domestiquer sa vie métropolitaine : la *réserve*, le *blasement* et la *coquetterie*. La réserve lui permettant de ne pas témoigner de relations personnelles et de se détacher de ses contemporains, le blasement de montrer aux autres que l'on est habitué et connaisseur de la ville, et la coquetterie de se distinguer subtilement des autres citadins.

De tout cela, nous pouvons tirer les prémices de ce que le langage révèle de l'urbanité. En analysant la subjectivation des liens sociaux en ville, Simmel a l'intuition de l'entrée du langage dans le processus de décortication des espaces. Il constate déjà l'emprise de la ville sur les mots de ses usagers, et ce qu'elle imprime à l'esprit et donc au langage : il s'intéresse à la communication urbaine.

(23) Chapitre tiré de SIMMEL GEORG, *Sociologie, Études sur les formes de la sociabilisation*, Presses Universitaires de France, 1999 mais précédemment paru dans « *Zur Soziologie der Armut* », *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, 1906 »

En cela, il se détache des constatations de Pacquot ou de Guilluy qui ne lui laissaient que peu de place. On pourra également noter plus loin en quoi la rationalité du comportement des citadins peut s'observer grâce au langage corporel et à ce qu'il comporte d'éclatant ou de manifeste dans certaines « catégories » urbaines ; en quoi, également il peut être absent du périurbain ou du péri-métropolitain. Lorsque Simmel parle de l'ensemble de règles qui régit le comportement des urbains, on peut nouer naturellement le lien entre sa pensée et celle de Wittgenstein qui avait déterminé le « jeu du langage ». On pourrait dire que l'urbain serait un individu qui sait manier de manière extrêmement intellectuelle (grâce à son intellect) les « règles du jeu » langage, et qui a acquis des compétences « supérieures » dans ce domaine à tout autre individu (périurbain par exemple). Les individus qui sont exclus de ce schéma se détachent de manière assez éclatante dans un environnement urbain. L'inverse est tout aussi concevable, et on le verra à Saint-Nazaire⁽²⁴⁾ : l'individu urbain qui sait manier les règles de son milieu peut se trouver en déprise avec un environnement dont il ne contrôle pas les codes. D'autre part, lorsqu'il affirme que la ville inculque un cadre rigide et automatique aux interactions, Simmel ne définit pas la naissance de

(24) Voir chapitre 3 : *Saint-Nazaire, une (péri)-métropole à l'épreuve du langage*

l'informel dans les faits. Cependant, il ne nie pas son existence et laisse au raisonnement la possibilité d'exister. Il donne explicitement au langage la possibilité de devenir un révélateur d'urbanité.

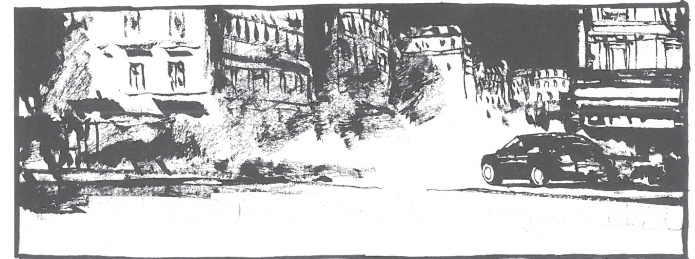
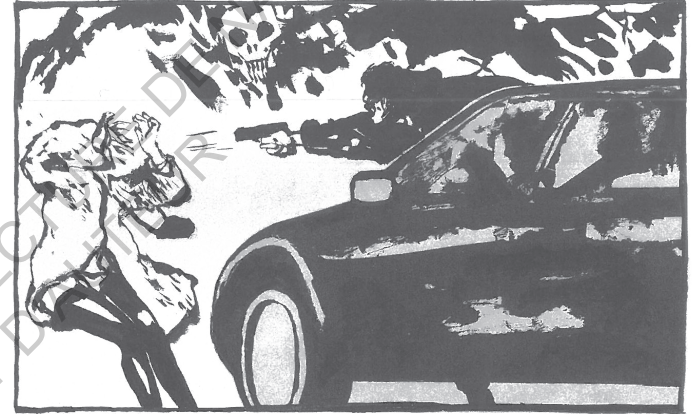
Nous avons donc vu à travers l'analyse des caractéristiques philosophiques et sociales du langage son pouvoir performatif, et vu l'intérêt que pouvait représenter la pragmatique du langage appliquée à l'examen de situations spatiales données grâce à la mise en valeur d'*indices pertinents et inédits* révélés par les mots. Nous avons vu que les visions actuelles et passées de certains penseurs sur la ville avaient parfois oublié cette dimension à leur analyse, et lui avaient parfois laissé la possibilité d'exister. L'objet de ce qui suit est d'infirmer ou de confirmer les hypothèses formulées plus haut, et de rendre compte, à travers trois immersions retranscrites, d'une version d'analyse subjective du réel et de la ville.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

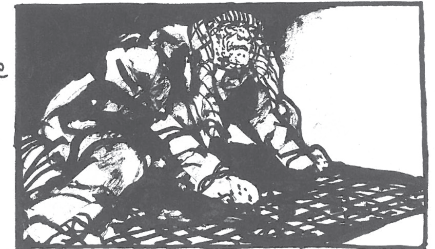
IMMERSION EN MILIEU HYPER-URBAIN

*La codification du langage**scène 1* Dérive automatique*scène 2* Scène de rue*scène 3* Indécence codifiée*scène 4* Ce que cache la *ville des flux**scène 5* Une vie urbaine idéale



Le vendeur d'éponges s'était écrasé aussi plat que possible sur la bouche de métro. Un vieux tas de fringues abandonnées dans le froid, c'était tout ce que l'assassin avait vu de lui, s'il l'avait seulement vu.

Et pour une fois, cette atroce transparence qui échoit aux sans-grade lui avait sauvé la peau.



scène 1

— dérive automatique

En guise d'introduction à ce premier chapitre, je propose de retranscrire une approche exploratoire qui vise à circonscrire la portée de ma subjectivité et à en livrer une version : à résoudre la question de mon point de vue sur le centre ville de Nantes, que je côtoie depuis ma naissance. Pour cela, le récit livré ici ne se veut pas exhaustif : il représente plutôt l'extrait d'une fausse dérive, de mon parcours « automatique » dans cette spatialité. N'est exposée ici qu'une version de ce travail, et qu'un extrait des lieux significatifs. La démarche mise en œuvre s'inspire en un sens de la dérive dans ses origines situationnistes, supposant un passage à travers différentes ambiances en se laissant guider par des paramètres psychogéographiques⁽¹⁾. Ici, le processus est plutôt de se laisser guider par ses habitudes, d'assumer un parcours instinctif pour éprouver la version automatique ou habituelle de sa ville. Cette pseudo-dérive est accompagnée, conjointement, par la lecture de *La forme d'une ville*⁽²⁾ de Julien Gracq, auteur qui a lui-même donné une version subjective de sa ville, et par une mise en parallèle de certaines de nos

(1) DEBORD GUY *Les Lèvres nues* n° 9, décembre 1956 et *Internationale Situationniste* n° 2, décembre 1958.

(2) GRACQ JULIEN, *La forme d'une ville*, José Corti, 1985

perceptions confrontées à l'épreuve du temps.

Le travail qui suit fait état de mon immersion à Nantes-centre à travers un rythme fréquent et habituel : j'ai observé et noté en me mêlant à la foule sans en faire véritablement partie, en « flânant » au sens de Baudelaire. J'ai examiné et exploré, en tant que participante ou que spectatrice, mon quotidien, mon milieu ordinaire et les acteurs qui le composent. La version livrée ici ne constitue qu'un extrait des fragments de ville que j'aurais pu exposer. La ville regorge de situations remarquables et singulières, mais je n'exposerai là que quatre d'entre elles, représentatives de situations de rupture ou d'épanouissement, et circonscrivant certaines caractéristiques de la ville-centre ; ce travail a vocation à être poursuivi.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

● 11 RUE DES OLIVETTES

Quatrième étage

J'habite dans le quartier des architectes. Lorsque je sors dans la rue, je les croise souvent ; ils ne me connaissent pas, mais ils ont enseigné à l'école, ou font partie des « petites agences nantaises » reconnues et publiées. Certains font des pauses cigarette devant leur agence ; les quelques secondes où j'intercepte leur conversation, leurs mots s'offrent à ma conscience. Ils parlent de concours, de « *promos* », disent « carrément » un peu trop souvent, ont cette attitude nonchalante et rigoureuse à la fois ; Guilluy affirmerait qu'ils sont « les classes supérieures boboisées (*qui*) incarnent la domination « cool » du XXI^{ème} siècle », mais je préfère me dire qu'ils constituent une source d'observation euphorisante et inépuisable.

Faire résonner, entre les notes, la curiosité malpolie de regarder par la fenêtre chez les gens, l'envie continuelle d'observer, admirer, épier, décortiquer, inspecter, dévisager, toucher des yeux
L'assemblage chaotique de formes contraires, la belle et impalpable, perceptible, image de la ville, voir ce qu'on ne devrait pas voir,
Une succession de strates, la strate de la vie, la vie par la fenêtre, la connaissance illégitime des habitudes d'une vie de famille – le soir, la lanterne brûle sur la table du balcon, la femme porte sa grande robe de chambre et le chat s'assoit devant l'ordinateur, le linge sèche –
Le petit édicule bleu électrique flamboyant qui crie au loin
Majestueuse, dure et éternelle, la silhouette rationnelle et répétitive, un étage de fenêtres s'illumine, et la façade qui en dit si peu sur l'ébullition, la frénésie, le tumulte et le flot
Voir, comprendre, imaginer le domestique et comment on se livre si intimement en apparaissant simplement *chez soi*

● RUE PÉLISSON

Préférer la rue Péliisson à l'allée Baco. J'y bifurque vite, je m'y engouffre comme on dit un secret. Elle sent très fort l'humidité et ce que les hommes du bar avoisinant jugent légitime de faire dans une si petite venelle ; elle me donne cependant l'espace de quelques instants un doux sentiment de plénitude et d'épanouissement.

« C'est Apollinaire qui a, le premier, fait remarquer le microclimat dont l'embellie soudaine vient baigner pour nous certaines rues parfaitement anonymes, rien qu'à cause d'un éclat de gaité inattendue que nous renvoient leurs façades, d'une manière qu'elles ont de capter dans leur enfilade le soleil encore tout neuf de dix heures du matin :

*J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était, le clairon »* ⁽²⁾

● COMMERCE

Quelque chose de quasi-inexorable me mène systématiquement à Commerce dans mes promenades urbaines, peu importe la direction que j'emprunte par la suite. C'est une sorte de rotule dans ma représentation de la ville : un endroit qui me déplaît, mais dont la position, centrale, me rassure. Depuis mes premiers pas d'adolescente émancipée dans la ville jusqu'à aujourd'hui, j'ai lié avec cet arrêt de tramway proprement sordide à de nombreuses heures de la journée un lien singulier.
Un jour, j'y ai vu une femme manifestement

déséquilibrée qui avait entrepris d'étouffer son chien avec un gobelet de bière vide. L'animal, âgé et délabré, n'arrivait sans doute plus à la suivre dans ses déambulations urbaines forcées et était maintenant allongé là, le gobelet sur le museau, déchirant et pathétique, incapable de s'en dégager. La femme dansait et pleurait à la fois ; quelque chose d'effrayant se dégageait de la scène et m'a laissée ébranlée et pétrifiée. Le lendemain, j'ai vu la femme marcher dans mon quartier avec le même air accablé et égaré que la veille ; son chien ne la suivait plus.

● CHÂTEAU

Le château en tant que tel, emblème de la ville, n'a que très peu de signification pour moi. Cependant, il représente sans que je puisse l'expliquer une sorte de frontière mentale à mes déambulations. Ou plutôt, c'est la rue de Strasbourg, dans la portion qui débouche de la rue du Château et qui lui fait presque directement face, qui s'impose à moi comme le point à partir duquel

« Les pérégrinations excentriques, les pointes poussées hors de ce périmètre familièrement hanté sont relativement peu fréquentes. » ⁽²⁾

je dois faire demi-tour. Presque automatiquement, je me retourne, réemprunte la rue du Château, puis de la Marne, de la Paix (que j'ai généralement négligée à l'aller, happée dans le flux de la rue de Barillerie). Quelles sont ces rues que je ne prends jamais, celles auxquelles je lance seulement un coup d'œil instinctif avant de les négliger ?

● BOUFFAY

Le quartier du Bouffay fait partie de ceux dans lesquels je suis toujours en mesure de me perdre grâce à mon absence absolue de sens de l'orientation. Perdre n'est peut-être pas le bon mot, mais peu importe la rue que j'emprunte, je suis systématiquement étonnée de l'endroit où elle me mène finalement, si bien que lorsque je dois réellement me rendre à un endroit donné, je quadrille le quartier afin de m'en approcher par cercles concentriques. Le Bouffay est très restreint géographiquement, et si il est le témoin du passé proprement informel de la ville médiévale, il me semble aujourd'hui qu'il n'abrite plus aucune forme de spontanéité. C'est souvent lasse que je passe mécaniquement auprès des terrasses de restaurants les soirs d'été : ce grouillement me fait l'effet d'une chanson un peu trop écoutée.

« Une bise de passions anciennes, inexplicables et peut-être mal endormies souffle encore allègrement dans les petits carrefours venteux qui s'ouvrent autour du Bouffay et de Ste-Croix. (...) » ⁽²⁾

● RUE DE LA BARILLERIE

De manière tout à fait naturelle, je me fais généralement happer depuis Commerce vers la rue de la Barillerie. Il me semble que c'est à cette rue que je pense lorsque j'imagine ma ville ; il me semble qu'elle garde en son sein le souvenir palpable de toutes mes promenades. Pas foncièrement agréable, fondamentalement surchargée et irrespirable les samedis après-midi, ce n'est pas ma préférée, mais c'est celle où je suis probablement le plus passée. Généralement, on y trouve au moins un joueur de *diddgeridoo* entouré d'une horde de curieux, fait qui m'a toujours étonnée. Il m'est arrivé d'écouter dans cette même rue un jeune homme jouer de manière virtuose une suite de Bach au violoncelle sans que personne ne s'arrête ; les orientations musicales et l'attrait du spectacle sont des domaines qui m'échappent.

« Ce qui me frappe (...) c'est tout autant – ranimée, vivifiée à travers une expérience vécue en d'autres années et en d'autres circonstances – l'aptitude particulière d'une ville à fournir indéfiniment, souplement, à l'imagination sollicitée par la poésie, des repères, des modèles et des chemins, à donner sur des visions les plus insolites presque naturellement, et sans avoir à être contrainte d'aucune manière. » ⁽²⁾

RUE D'ORLÉANS

Il y a rue d'Orléans un vieil homme qui demande de l'argent aux passants de manière polie, humble et inaltérée. Il m'arrive de passer volontairement près de lui pour qu'il me fasse part de sa requête ; cependant, ce stratagème n'a encore jamais fonctionné et nous ne nous sommes jamais parlé. Une autre fois à Commerce, il était assis sur le banc qu'il pratique habituellement, mais ne mendiait pas. Là encore, assis, il paraissait résolument humble et constant. Je me suis tenue près de lui, et au moment où j'allais lui proposer de le rétribuer

(mais où ma conscience formulait toutes sortes d'objections à cette action), il a changé de banc et j'ai compris que je l'avais dérangé *chez lui*. De cette manière, j'ai réalisé à quel point cet homme et tous les autres habitent la ville d'une manière bien plus «prenante» que la mienne ; à quel point ils sont en prise avec elle. Il me semble que ce sont les véritables habitants de la ville, et dans le même temps les référents de *ma ville* : ils la façonnent dans mon esprit, constituent des repères parfois rassurants, le plus souvent accablants et désenchantants.

RUE CRÉBILLON

« D'où vient que l'incarnat ancien des peluches, que les ors du théâtre Graslin, ont toujours déteint pour moi si singulièrement, si fortement sur tout le complexe de rues qui l'entoure ? Au point que la rampe de la rue Crébillon me donne encore aujourd'hui vaguement, quand je la gravis, l'impression luxueuse d'un tapis rouge déroulé au-devant de sont temple à colonnes ? »⁽²⁾

La rue Crébillon est objectivement extrêmement rationnelle et admirable si l'on regarde ses caractéristiques architecturales patrimoniales. Quelque chose dans sa manière de se tenir la fait paraître infiniment élégante ; « se tenir » car elle me paraît endimanchée et immuable comme une vieille femme de bonne famille. Il me semble que c'est ici que la moue blasée⁽³⁾ est la plus manifeste dans la ville : lorsque je m'arrête devant une vitrine, je prends systématiquement et inconsciemment un air fondamentalement lassé et délicat censé témoigner la légitimité de ma posture à mes congénères qui, il est vrai, ont tendance dans cette rue à dévorer des yeux ou scruter quiconque mettra un pied en dehors du « tapis rouge ». Le théâtre de la ville emprunté à Goffman n'aura jamais été si manifeste.

Un joueur de violon, qui me semble assis là depuis que j'ai conscience du monde qui m'entoure sonde les passants à la recherche d'attention ; il préfère cependant à la moue blasée un frétillement-espigle et inébranlable. Il se tient, éternellement surplombé d'un chapeau haut-de-forme, à l'angle de la rue du Puits d'Argent (ancien lieu de résidence de ma sœur et nom qui m'a toujours paru éminemment poétique) et de la sortie du passage Pommeraye. On m'a dit qu'il a un jour reçu une amende, fruit des plaintes conjointes de plusieurs commerçants de la rue qui protestaient contre le bruit encouru et la répétitivité des airs joués, mais qu'il n'a jamais pu la régler. Je ne sais pas si je dois croire à cette anecdote ; elle me paraît entendable si je pense à ce que la rue concéderait de sacrifices pour demeurer une vieille femme de bonne famille à la splendeur codifiée.

« L'association intime, inscrite sur le terrain même, de l'exaltation violente que me donnait l'opéra, et de la fascination-répulsion émanée du monde, pour la première fois soupçonné, de l'érotisme le plus cru, faisaient pour un adolescent de ce quartier Graslin le vrai point d'indignation de la ville, une zone à haute tension, électrisée par ses pôles contradictoires, qui frappait par contraste de léthargie, et même d'une quasi-mort, presque tous les quartiers périphériques. »⁽²⁾

PLACE GRASLIN

La place Graslin n'a plus beaucoup de sens aujourd'hui dans ma représentation de la ville : j'y passe généralement de manière décousue en observant d'un œil attendri les « jeunes » assis sur les marches du théâtre. Elle a un sens profond, en revanche, si l'on revient sept ans plus tôt, au moment où j'étais moi-même assise sur ces marches. Dans ces quelques dizaines de mètres carrés figurait à l'époque un petit monde régi par un ensemble de règles contraignantes et oppressantes calquées sur « le monde des grands », un monde en tout cas éperdument urbain et codifié qui jugeait la popularité (éphémère) de ses occupants à la place qu'ils occupaient sur ces marches. Si je ferme les yeux, je discerne à nouveau ce léger pincement au cœur doublé d'angoisse ressenti à la vue de l'escalier du théâtre se dessinant au loin.

RUE DU CALVAIRE

« Au nord du quartier Graslin, je n'ai jamais été attiré non plus par la rue du Calvaire, grande artère commerçante de la ville, qui réussit à paraître à la fois morte et animée, en ce que tous ses passants, dépersonnalisés un moment par une servitude fonctionnelle, y tiennent un paquet ou un cabas à la main. Prise d'enfilade en 1943 par les bombardiers américains et détruite, elle a ressuscité plus large, plus commerçante, et plus anonyme encore dans son peuplement, aussi attirante pour les pas du promeneur qu'un couloir de métro aux heures de pointe. »⁽²⁾

La rue du Calvaire a aujourd'hui troqué ses cabas et ses paquets contre toutes sortes de conduites urbaines⁽³⁾ propres à notre temps ; ses usagers s'y déplacent à Bicio mais n'y traînent pas. La population qui y est associée est principalement adolescente ou faite de jeunes adultes : les enseignes mondialisées des magasins qui la composent n'y sont pas pour rien. Cette rue m'apparaît comme la colonne vertébrale ingrate du centre ville : elle n'est qu'une étape forcée dans le passage vers des lieux de consommation. En la quittant, on arrive très vite vers des situations spatiales plus adaptées à la promenade urbaine, comme l'escalpée rue Rubens par exemple. Si elle représente aujourd'hui un passage nécessaire vers d'autres destinations, elle était autrefois, dans mes premières explorations de la ville, le symbole de ma liberté conquise et de mon émancipation relative. Je garde en la gravissant le souvenir d'une sensation essoufflante et grisante.

PLACE ÉMILE LADMIRAULT

J'ai du chercher sur *Google Maps* le nom de cette place : peut-être aurais-je dû simplement l'appeler « une place » mais ça ne me paraissait pas satisfaisant. Je prête à la présence de l'ancienne Caisse Générale des Accidents mon admiration sans faille pour ce lieu : ce grand immeuble Art Déco a sur moi un effet immédiat, infaillible, presque étourdissant. Les bâtiments trop parfaits ont parfois sur moi la conséquence inverse et

j'y préfère généralement les petites interventions urbaines spontanées et timides. Pourtant, c'est toujours avec la même jubilation que je pénètre sur cette place par ailleurs dénuée de qualités architecturales « objectives » : en son centre, un petit parking constamment bondé, peu de place pour la marche à pieds. Mais il y règne un genre d'atmosphère rare dans la ville centre : impavide, tiède, stoïque, silencieuse, personne ne s'y arrête.

« Il est singulier qu'on concentre ainsi – par un mouvement moins naturel qu'il n'y paraît – le caractère et presque l'essence d'une cité dans quelques constructions, tenues généralement pour emblématiques, sans songer que la ville ainsi représentée par délégation tend à perdre pour nous de sa densité propre, que nous soustrayons de sa présence globale et familière tout le capital de songeries, de sympathie, d'exaltation, qui vient se fixer sur ces seuls points sensibilisés. »⁽²⁾

« Je ne cherche pas ici à faire le portrait d'une ville. Je voudrais seulement essayer de montrer – avec toute la part de gaucherie, d'inexactitude et de fiction que comporte un tel retour en arrière – comment elle m'a formé, c'est-à-dire en partie incité, en partie contraint à voir le monde imaginaire (...) je l'ai remodelée selon le contour de mes rêveries intimes, je lui ai prêté chair et vie selon la loi du désir plutôt que selon celle de l'objectivité. »⁽²⁾

(2) GRACQ JULIEN, *La forme d'une ville*, José Corti, 1985

(3) SIMMEL GEORG, *Les grandes villes et la vie de l'esprit suivi de Sociologie des sens*, Payot, 2013

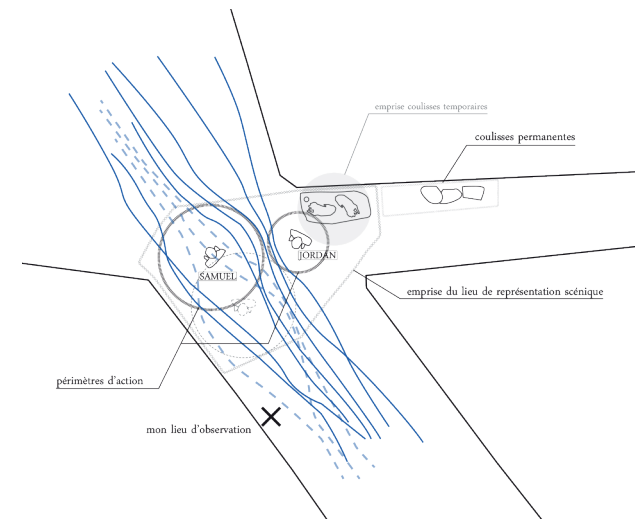
scène 2

— scène de rue

Un samedi après-midi à l'angle de la rue de Verdun et de la rue de Briord, à l'orée de la place du Pilori. En toile de fond, les Galeries Lafayette, des terrasses de café et un flux quasi continu de passants qui hochent la tête de gauche à droite, en attrapant du regard les vitrines teintées de désir marchand des rues du centre. Je me tiens devant le magasin OCD qui expose CD et DVD d'occasion sur des étals sous un store jaune sale. L'immeuble en face de moi, qui doit dater du début du XVIIème, est drapé dans un échafaudage. À son pied, et devant une grande fenêtre voûtée qui témoigne du passé des boutiques populaires du centre ville historiquement insalubre, s'installent deux hommes. Je reste incapable de leur donner un âge : la carrure et les traits de jeunes hommes, mais certaines marques du temps qui semblent avoir prématurément altéré les lignes de leurs visages amincis au regard dur. L'un des deux porte un paquetage composé d'un grand sac de randonnée, qui semble aujourd'hui détourné de sa fonction première et voué à errer dans des milieux urbains, et d'un cabas de

supermarché un peu trop rempli. Le second est suivi par deux grands chiens marrons bringés patauds maigres et craintifs attachés ensemble par une corde - des croisés approximatifs de races de chiens « méchants » associés aujourd'hui et dans l'imaginaire de tout urbain à des chiens des rues. Le premier déploie une couverture en polaire sale qui recouvre quelques pavés de la rue : pour les prochaines heures, ces pavés leur appartiendront. Il attrape les chiens, attache la corde au bas de l'échafaudage et tente de contraindre les deux animaux de s'y tenir couchés. Ces derniers ne prévoyant manifestement pas de maintenir cette position, le deuxième homme les brutalisera abondamment jusqu'à ce qu'ils jouent le rôle escompté. Il s'empare d'une petite boîte en plastique qu'il remplit d'eau et l'installe auprès des deux chiens. Les éléments du paquetage sont relégués légèrement en arrière, comme à l'arrière scène : ils font partie du décor mais les deux hommes ne comptent pas sur leur présence pour participer de manière active à la représentation, à l'inverse des chiens. Ils se relèvent tous deux et chacun va entamer sa prise de rôle sans avoir échangé avec le second sur la marche à suivre ; l'attribution est naturelle ou usuelle, peut-être ont-ils pratiqué l'un et l'autre rôle un certain temps avant d'estimer se trouver dans la

meilleure configuration. Le premier se tient devant les deux animaux, un peu en retrait du flux de piétons (ou bien est-ce le flux des piétons qui marche en retrait de son emplacement?) : lorsque quelqu'un passe près de lui, il lui demandera « une petite pièce pour les chiens ». L'autre se trouve à quelques mètres du premier, et est, à l'inverse, au plus près de l'écoulement des passants : il s'y est inclus et marche entre les refus, à la recherche d'une « petite pièce pour manger ». Le lieu de leur représentation est cependant circonscrit dans une vingtaine de mètres carrés : je me trouve juste à la limite de ce périmètre, et l'homme « mobile » ne s'aventurera jamais au delà de ce dernier. Le passage d'une voiture de police suspendra la représentation pour quelques instants.



En observant les deux hommes s'installer, je me rends compte que je ne trouve pas de qualificatif décent ou satisfaisant pour les dénommer. Dans mon entourage ou dans la rue, j'entends souvent le mot « clochard » utilisé comme s'il constituait une catégorie de population, lui retirant superficiellement toute dimension péjorative : il semble que dans l'opinion ordinaire, l'aspect informel de leur condition ou de leurs codes de vie rende légitime ou acceptable l'utilisation d'un terme réducteur pour parler d'eux. Mendiant, misérable, clodo, suppliant, vagabond. SDF, lorsqu'un acronyme semble vouloir rendre plus supportable ou plus institutionnalisée une condition profondément informelle et déstructurée. La singularité de la condition des deux hommes que j'observe, appelons-les Samuel et Jordan, réside dans notre cas dans le brouillement des limites entre leurs coulisses et leur scène : le temps de l'installation du décor, du malmenage des chiens et de la détermination des rôles m'est apparue de manière extrêmement claire, si bien que toutes les personnes qui, comme moi, ont eu conscience de la duperie ou de l'ironie de la demande au vu de leur comportement ne donneraient probablement pas d'argent aux deux hommes. Il me semble au premier abord qu'ils misent précisément là-dessus, ou du moins qu'ils ont intégré cette

composante (l'étalage des coulisses) dans leur pratique : le public qui les aura vus dans cette pré-représentation ne sera pas susceptible de répondre favorablement à leur demande, ce qui, dans une rue si passante, ne constitue qu'une petite partie des protagonistes et un pourcentage assez léger de perte. Mais bien au-delà de ça, ce qui me frappe après coup dans mon raisonnement est d'avoir inclus le choix comme donnée à la réflexion de Samuel et Jordan : si coulisses et scènes sont confondues, ce n'est pas par manque d'attention mais par un évident manque de choix. On peut faire l'hypothèse que le « SDF » sans domicile est aussi sans coulisse : dans cette configuration, ce qu'il fait pour mener à bien sa représentation, avec ce que cela comporte d'immoral ou de choquant pour qui le regarde dans la rue derrière sa façade d'urbain, n'a rien de plus étrange ou inhabituel que les dessous d'une réception ou d'un dîner avant lequel l'hôte a entassé les objets indignes d'être vus du public dans une pièce où personne n'est susceptible d'aller, ou que les nombreuses ruses contées par Goffman concernant le personnel du Shetland Hotel⁽⁴⁾ qui ressert les aliments qui n'ont pas été finis par certains clients à d'autres sous une autre forme. En vérité, les deux hommes n'ont pas le choix de cacher leurs coulisses : il leur manque les grands panneaux

(4) GOFFMAN ERVING, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1) la présentation de soi*, Les éditions de Minuit, 1973

couliissants tendus de tissu qui dissimulent les artistes avant l'entrée sur scène.

« Jusqu'où on peut tomber. Je l'ai appris hier, avec tout ce que cela comporte. Dans la rue Blondel, par terre, une femme saoule, l'agent de police la rembarre. "Je suis pauvre dit la vieille". "Ce n'est pas une raison pour dégueuler dans la rue", hurle l'agent. "Que voulez-vous, monsieur, la pauvreté c'est déjà à moitié la saleté" dit la vieille en continuant de lamper. D'un coup elle s'est ainsi décrite, expliquée, supprimée. Qui ou quoi l'agent pourrait-il encore arrêter ? »⁽⁵⁾

Cette scène de rue ordinaire, probablement à Paris dans les années 20, pose véritablement la question de la destitution du pauvre dans la ville-centre, de sa disparition, de l'invalidation de sa présence et de son existence urbaine : « Elle n'existe plus lorsqu'on ne peut plus parler d'elle. »⁽⁶⁾. Une autre scène observée quai Turenne, devant une agence de la BNP, illustre assez ce qui est conté ici. Il était huit heures moins le quart, et Nantes, en août, était encore endormie. Dans la fraîcheur matinale et le dépouillement piéton des environs, les deux hommes se détachaient résolument du décor. L'un était debout, un balai à la main, et astiquait mollement les marches du parvis de la banque. L'autre était allongé à

quelques centimètres des pieds du premier ; ou plutôt, il était avachi immobile, tordu dans une position anormale, baignant dans son vomi. L'agent d'entretien semblait avoir délimité autour du SDF une aire dans laquelle sa serpillère n'était pas légitime de passer, si bien qu'il gisait sur une tâche gris pâle qui tranchait relativement avec les pavés humides environnant. Dans l'attitude de l'agent, rien d'un désespoir. Simplement l'expression mécanique de son activité : il avait considéré le SDF comme un obstacle à l'achèvement de sa mission, un objet que l'on contourne. Plus rien en lui ne semblait être humain, rien de plus qu'une emprise au sol qui empêche le passage d'un balai. La seule préoccupation de l'agent semblait tenir en ces mots : l'inquiétude de ne pas pouvoir nettoyer *sous* le clochard, ou de ne pas pouvoir nettoyer *le* clochard. Le monde qui nous voit évoluer est rythmé de manière régulière par la consommation d'informations (souvent violentes) via différentes sortes d'écrans, informations dont on se « protège » généralement en prenant de la distance par rapport à la réalité. Il me semble parfois que les passants voient les SDF comme à travers l'écran de leur télévision : comme par un système d'auto-défense, ils transposent à leur quotidien ce processus d'éloignement pour rendre supportable la vision de la misère. L'urbain

(5) BLOCH ERNST, *Traces*, Gallimard, 1998

(6) Tiré d'un cours d'Eric Chauvier

en général, qui, on l'a vu, met en place des mécanismes de défense face aux stimulations nerveuses qui le sollicitent constamment⁽⁷⁾, est également devenu relativement indifférent à la pauvreté. Il est en capacité de faire face à des situations de désolation et de misère sans manifester de sentiment, en agissant comme si ce qui se déroulait sous ses yeux évoluait dans une autre réalité quasi-virtuelle.

Pendant le même temps, le phénomène des « begpackers » se démocratise : ce néologisme désigne de jeunes occidentaux, qui par défi ou par besoin, décident de mendier en Asie du Sud-Est pour rémunérer leurs vacances, parfois en échange d'une chanson, de bibelots ou de photos de précédentes escapades ; le corollaire étant généralement d'ignorer copieusement les coutumes du pays concerné. Dans leur cas, les coulisses sont extrêmement réglées et définies : les costumes et le décor sont arrangés de manière à inspirer confiance mais pitié, et le fait d'avoir un logement sur place permet de sélectionner ce qui sera amené dans le but d'être montré au public et d'inspirer la générosité, quand Samuel et Jordan n'ont le choix que de reléguer un peu en arrière-plan de la scène le barda qu'ils déplacent chaque jour dans la ville. Mendiants produits de la mondialisation ou mendiants des rues occidentales, les

deux espèces sont représentatives de la ville centre et de ce qu'elle refoule : la pauvreté, induite et intrinsèque ou maniérée et surjouée, est une caractéristique de l'urbain qui imprime les rues au même titre que le capital.

(7) voir SIMMEL GEORG, *Les grandes villes et la vie de l'esprit suivi de Sociologie des sens*, Payot, 2013

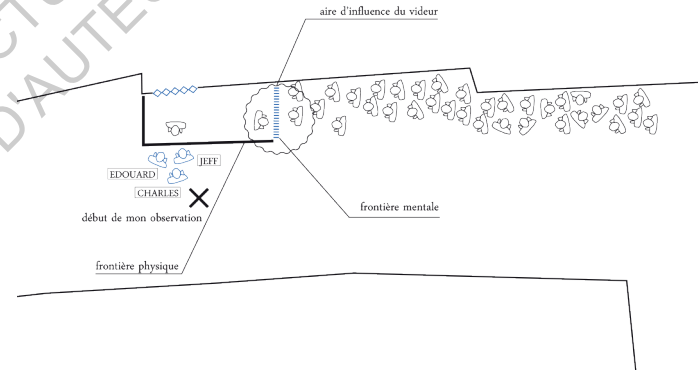
scène 3

— indécence codifiée

Jeudi soir, une heure moins le quart devant le *Colors Club*, quartier Bouffay. Une heure environ sépare les derniers étudiants de la queue de l'entrée convoitée du *tonus* qui s'y tient. De ce flot grouillant et fourmillant plus ou moins contenu s'échappe parfois un téméraire qui risque le tout pour le tout et s'aventure au plus près des videurs agitant sa prévente sous leur nez, en vain : la soirée est complète, plus personne ne rentrera. Des barrières de sécurité ont été mises en place tout autour de la porte pour couper la route à qui tentera sa chance, et deux videurs se tiennent au centre de l'arène de métal, décourageant les impudents. Trois personnes dérogent à la règle et contournent la queue. Ils abordent un premier videur qui en appelle un second qui a plus l'attitude d'un manager ; mon observation débute véritablement à cet instant, lorsque j'approche Charles, Edouard et Jeff pour la première fois. Les trois jeunes hommes (mon âge, peut-être un an ou deux de plus) s'entretiennent avec le videur/manager : ils n'ont pas acheté de prévente, mais comptent bien assister à la soirée. Ici, la seule solution

qui s'offre à eux est de rentrer « sur bouteille », c'est-à-dire de garantir au videur qu'une fois à l'intérieur, ils consommeront assez abondamment pour ne pas avoir à payer de place. Dans certaines boîtes, cette garantie est plus expressément demandée, et le consommateur doit s'acquitter du prix de la bouteille avant même d'entrer dans la salle. Ici, Charles, Edouard et Jeff seront crus sur parole, ou plutôt, personne une fois à l'intérieur ne leur donnera le choix d'honorer leur promesse : chacun d'eux affirme au videur acheter « un magnum de champagne », et l'ami que nous avons en commun (bien que je doute après cet épisode de la fiabilité de ses goûts en matière de relations humaines) est visiblement décidé à nous faire « rentrer avec eux », c'est-à-dire à profiter de ces trois appâts qui acceptent notre présence par pur intérêt (mon ami a un réseau qui les intéresse), pour obtenir une place à l'intérieur. Ce faisant, je me retrouve par hasard, ainsi que deux de mes amis, à partager le mode de vie de Charles, Edouard et Jeff pour les prochaines heures : je suis dès lors considérée comme « sur le magnum » au même titre que ces trois congénères, n'ayant pourtant aucunement décidé de consommer quoi que ce soit à l'intérieur ; pour moi et mes amis, cette distinction fait alors office de laisser-passer, les trois jeunes hommes garantissant à

eux seuls des dépenses assez conséquentes pour s'accorder la compagnie de quelques autres consommateurs moins profitables au commerce de la boîte.



L'entrée passée, notre nouvelle équipe recomposée attend dans le sas confiné et chargé d'odeur de sueur du vestiaire où une foule compacte attend ou se bat pour déposer son manteau au plus vite. Derrière le comptoir, trois filles débordées tentent de contenir ce flot et vérifient une dernière fois les places. Arrivés à ce point, le manager nous rattrape et indique à la volée « eux sept ils sont sur des magnums » à l'intention des filles qui ramassent nos manteaux et ne nous demandent donc pas nos places une seconde fois. Cette phrase, qui me paraît absurde depuis

la première fois que je l'ai entendue (il me semble que je serais la première au courant si j'étais effectivement *sur* un magnum), résonne sans cesse dès qu'une porte doit s'ouvrir. Comment les mots ont-ils pu perdre toute trace de sens ? La petite communauté dans laquelle je me tiens y trouve le sien, et semble se complaire dans une définition proprement apathique et codifiée du langage. Arrivés à l'intérieur, dans cette atmosphère moite et irrespirable caractéristique des *tonus* nantais, le manageur qui a pris en charge la commande lourde de sens nous mène au videur en charge de la salle principale ; il nous conduit tous les sept dans le carré VIP où je prends place *sur* un canapé. Les trois jeunes hommes, s'ils poursuivent le même but, ont des apparences sensiblement différentes : Edouard, le meneur, cheveux un peu longs gominés en arrière et petites boucles brunes luisantes coincées derrière les oreilles, porte une chemise outrageusement paddée à l'effigie d'une grande marque de Polo, des bottines de cuir non moins estampillées, un jean trop moulant et trop délavé, une grosse montre Rolex au poignet ; Jeff, qui a pris pour la soirée l'apparence d'un dandy-poète du XXI^{ème} siècle arbore une chemise sage sous un pull en cachemire et un large sourire impétueux et présomptueux gage de sa sociabilité mesurée ; Charles quant à lui, plus

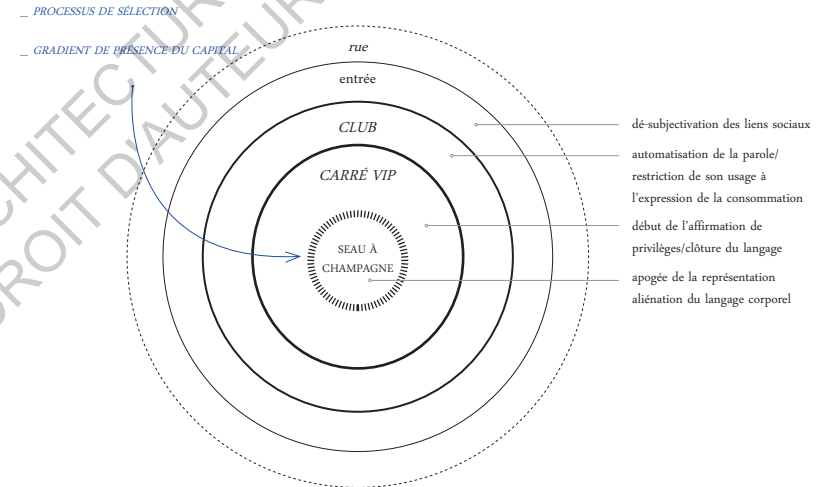
petit et moins sûr de lui, affiche le même genre de chemise que son ami séducteur, mais porte avec moins d'aisance ou de naturel la preuve de son appartenance sociale et semble compenser par de nombreuses gesticulations et manifestations vocales la différence physiologique entre lui et ses deux congénères. Les trois acteurs en place, la représentation peut commencer. A peine nous sommes-nous assis sur les canapés collants et inconfortables du carré VIP qu'un petit serveur surmonté d'un large seau à champagne fait son apparition : témoins lumineux et marqueurs physiques de la dépense engendrée, de petits feux d'artifices coincés dans les glaçons crépitent et font scintiller les objets du désir : nonchalamment couchés et adossés au plastique low-coast du bac, les deux premiers magnums font leur apparition. Charles, Edouard et Jeff s'emparent chacun d'une fontaine lumineuse et gesticulent copieusement en quête d'un mouvement de foule dans la fosse, qui ne viendra pas : les danseurs confinés au bas du carré VIP semblent plutôt concentrés sur le maintien d'un semblant d'espace personnel dans la grande arène humide. Malgré les nombreuses photos prises à chaque étape de l'arrivée des convoitables bouteilles et témoins des dépenses des trois protagonistes, le manque d'attention portée à leurs agissements semble réveiller en eux le

besoin d'en faire plus, et loin de se résigner, ils s'emparent chacun d'un verre ou d'une bouteille qu'il boiront au goulot, ou qu'ils entreposeront dans leur chemise ouverte et siroteront à la paille ; attitude qui n'est pas sans rappeler celle d'une mère qui allaite son nourrisson. Les premières bouteilles liquidées, le charmeur, Jeff, part s'asseoir à l'extrémité du carré, contre la rambarde en léger surplomb d'une allée où se pressent deux filles qui regrettent visiblement de ne pas être elles aussi rentrées *sur* ces magnums : après quelques minutes, il leur fait passer le contrôle du videur assigné à notre espace (je l'occupe de manière assez déconnectée et incongrue) et monter à leur côté. Les deux filles, pomponnées et éméchées, ont ce regard teinté de désir, de séduction et d'admiration dont je ne pensais pas qu'il existait de manière si manifeste et évidente ; elles prendront place au plus près du bac recevant les rafraîchissements coûteux, et satisferont par ce premier agissement la confiance un brin altérée des trois acteurs en représentation. Ce premier flot d'allochtone ayant franchi la barrière convoitée du videur du carré, plusieurs autres filles essaieront de passer en douce : un petit groupe, qui réussit la supercherie, s'installe dans le fond et tente d'investir le lieu de manière naturelle. Malheureusement, l'une d'entre elles s'endort

sur la banquette collante et le videur alerté la déloge en la transportant à la manière d'un colis encombrant et sans valeur, faisant fi de ses hurlements : ses copines, choquées et déçues, accusent nos trois protagonistes de la dénonciation de leur amie infortunée ; d'un revers de la main, ils écartent cet incident de leur représentation et les copines sont à leur tour exclues de la scène. La musique qui résonne, une compilation des tubes connus des dix dernières années avec une tendance particulière pour les rythmes sensuels et érotiques ou dégradants de Nicki Minaj et Britney Spears, font se dandiner ostensiblement les deux nouvelles arrivées en quête d'attention ; les responsables de leur venue les ignoreront résolument, désintéressés qui accroîtra encore leurs efforts gestuels. La silhouette du petit serveur en charge des gros clients se dessine à nouveau au loin, avec son habituel convoi lumineux : deux nouveaux magnums font leur apparition. Les premiers n'ayant pas eu le retentissement escompté, Edouard entame un rituel assez inédit si l'on en juge par mon expérience d'observation dans le *monde de la nuit* : il entreprend de jeter un à un tous ses objets de valeur dans le bac débordant d'eau et de glaçons. Une fois le contenant rempli par un iPhone 7, un portefeuille, une montre Rolex et une bottine en cuir, il retire de

ses hanches puis enroule autour du magnum de vodka Bevedere encore vierge sa ceinture de cuir sertie de l'ostentatoire H de Hermès, et le boit au goulot. Ses deux congénères ayant abondamment documenté la scène, Edouard reprend les objets étendus là, essuie furtivement son téléphone contre sa cuisse, le retourne afin de constater les dégâts engendrés par l'humidité et le remet dans sa poche ; geste qui n'était à l'évidence pas destinée à être intercepté par le public.

Cette scène proprement surréaliste ne pose pas seulement la question de l'indécence, mais de ce qu'elle comporte de codifié, de ce que le langage, corporel ou verbal, révèle de la déconnexion entre ce microcosme et le reste du monde ; de son intégration pourtant suprême à son environnement, la ville-centre. Considérons d'abord le décor : je réalise après coup que malgré trois heures passées sur place, je suis incapable de définir ce lieu par ses caractéristiques physiques ou architecturales : les ambiances lumineuses, sonores et technologiques accaparent, assomment, étourdissent, abrutissent l'attention. Dès la porte du sas franchie, le *Colors Club* garantit un décor qui décourage par avance le langage parlé au profit du langage corporel qui régira le petit monde qui s'y tient le temps d'une soirée : la supercherie est assumée. L'occupation physique



Les cercles ont cela de concentrique qu'ils s'étouffent l'un et l'autre à mesure que l'on se rapproche du centre. L'environnement, de plus en plus codifié et automatisé, s'asphyxie jusqu'à son paroxysme : le seau à champagne débordant d'objets où prend corps de manière manifeste le capital qui empreint le *Colors Club*.

du lieu est régie par des règles primaires, grossières et binaires : l'espace se découpe entre là où les résidents ordinaires peuvent aller (la fosse, le bar, le fumoir) et là où ils ne peuvent pas aller (le carré VIP, derrière le DJ). Les résidents privilégiés peuvent aller n'importe où, même s'il est préférable pour eux de rester dans l'endroit qui leur est assigné, au risque de se faire prendre pour un résident ordinaire ; ils peuvent obtenir le privilège de choisir la musique pour peu qu'ils soient des habitués du lieu. Le personnel entretient des relations tendues et conflictuelles avec les résidents ordinaires, qui ont souvent tendance à essayer de se voir accorder des privilèges auxquels ils ne peuvent pas prétendre, et des relations mielleuses, chaleureuses et hypocrites avec les résidents privilégiés. Cette séparation simpliste des résidents et l'établissement d'un schéma élémentaire d'organisation de l'occupation des lieux garantit un contrôle absolu de la tournure de chaque soirée : puisque chacun reste dans la case qui lui est attribuée, aucun accident, aucun aléa ne peut ternir la définition de la situation : tout est joué d'avance. Les petits imprévus (la plupart du temps liés à des résidents ordinaires qui ne restent pas dans leur case) sont en fait prévus d'une certaine manière, et solutionnés par la présence de videurs : ces incidents contrôlés sont bénéfiques

aux résidents privilégiés qui prennent conscience de la grâce de leur situation en négatif. Ce contrôle extrême du décor et du public qui l'occupe ne laisse aucune place à l'extraordinaire, à l'insoupçonné. On notera plus loin l'apparition de l'incongru, du dissonant et de l'incorrect qui se tapit dans les quartiers périphériques de Saint-Nazaire ; à l'inverse, le témoin le plus fort de l'appartenance à la ville centre est l'étendue de sa codification, l'étendue du contrôle qui régit les comportements de ses usagers ; ici, la complaisance dans l'instauration d'un privilège visible et convoité mais inatteignable. Le langage verbal est réduit à l'expression de la consommation et de sa quantité, quand le langage corporel doit transmettre tout le reste : humeur, caractère, réceptivité à la séduction, sentiments. Le *Colors Club* a clos le langage verbal, de la même manière que la rue avait refermé ou scellé le langage et mis au jour ses limites. Pour Charles, Edouard et Jeff, le langage corporel va prendre sa forme la plus prépondérante avec une ambition affirmée et ostentatoire : la reconnaissance sociale. Chacune de leurs actions, dans les moindres détails, est régie par l'impression donnée à un public. Depuis leur arrivée devant la boîte, jusqu'à l'accomplissement le plus manifeste de leur représentation, tout est prévu d'avance, orchestré ; en ce sens, chaque

élément qui ne sert pas publiquement leur intérêt est écarté ou ignoré. Leur représentation est régie par trois facteurs : l'argent, les femmes, et la reconnaissance de leurs privilèges. À la manière de Jordan Belfort dans la fresque indécente, scandaleuse et obscène du *Loup de Wall Street*⁽⁸⁾, les trois acteurs repoussent les limites du correct et font du trop leur marque de fabrique ; dans la ville centre, la réputation se forge sur les scandales à répétition, sur la débauche et l'impudence. Ce contexte, qui paraîtrait incongru s'il n'était pas si ordonné et orchestré, est aussi la preuve criante de l'exclusion d'une part, et du brouillement des rapports de classe de l'autre. Ces deux données peuvent paraître paradoxales, mais la première est éphémère et transitoire, et la deuxième en découle : dans la ville centre comme au Colors Club, les marqueurs de classes peuvent être floutés et falsifiés, et le passage de l'une à l'autre catégorie sociale est possible : ici, le costume et le faux-semblant sont rois.

scène 4

— ce que cache la *ville des flux*

Ici, le récit tentera de retranscrire l'expérience phénoménologique d'une passante ordinaire de la ville-centre sous l'influence de concepts propres à Richard Florida.

Place du Bouffay un vendredi d'avril, sept heures du soir. C'est notre lieu de rendez-vous, ils sont un peu en retard. Je cherche du regard un objet, un « corps » urbain qui me permettrait de m'adosser, de m'amarrer ; l'un de ceux qui rendent la présence plus légitime et confortable. Je réalise qu'il est inconmode et malaisé de se tenir debout au centre d'un espace public résolument vide de construction, et que ceux qui, comme moi, n'ont pas d'activité déterminée ou prenante, occupent comme ils le peuvent le pourtour de la place, cultivant l'illusion rassurante que les façades ordonnancées couvrent leurs arrières. Rez-de-chaussée, entresol, étage noble, deuxième étage, combles. Au centre de la composition, grand ordre de pilastres doriques surmontés d'un fronton. Je récite frénétiquement mes cours d'histoire de l'architecture en

(8) SCORSESE MARTIN, *Le loup de Wall street*, 2013

me demandant ce qui a poussé les décideurs de la ville à aboutir à ce dessin, ou cette absence de dessin. La place du Bouffay est proprement dénudée. Je me rappelle de tous ces mercredi midis de mon enfance, lorsque des auvents métalliques la parsemaient encore, couvrant de leur silhouette frêle les étals du marché ; auvents terrassés en 2010, considérés comme des freins à l'installation d'activités à plus fort potentiel touristique. J'imagine tous ces jours d'un autre temps où elle était le témoin silencieux des exécutions publiques, et où la ville que décrit Baudelaire, dangereuse et fascinante, enveloppait les marcheurs et les flâneurs de sa chape magnétique et hasardeuse.

« Enfin il parut : j'examinai curieusement toutes ses vitres, et je lui dis : « - Comment ? Vous n'avez pas de verres de couleur ? Des verres roses, rouges, bleus, des vitres magiques, des vitres de paradis ? Impudent que vous êtes ! Vous osez vous promener dans des quartiers pauvres, et vous n'avez pas même de vitres qui fassent voir la vie en beau ! » Et je le poussai vivement vers l'escalier, où il trébucha en grognant. »⁽⁹⁾

Aujourd'hui, et alors que je m'y tiens sans savoir quelle posture adopter, la place du Bouffay est devenue la place des flux. Cela m'apparaît maintenant avec une extrême

clarté : elle est un témoin parfait et tangible, presque stéréotypé, de la manière dont on fait la ville centre aujourd'hui. Tout est huilé, fluide, tout semble pris dans un courant à double sens, un courant de droite à gauche et de gauche à droite qui emporte tout sur son passage. À quel point la ville centre et la place du Bouffay dans sa forme volontairement épurée se revendiquent-elles de la notion de *smart city* chère à Richard Florida ? Auto-proclamé « one of the world's leading urbanists »⁽¹⁰⁾, il propose différents indicateurs pour définir une ville créative et en révéler les caractéristiques⁽¹¹⁾ : le talent (le nombre de personnes diplômées à BAC+4), la technologie (le nombre de brevets déposés), et la tolérance. La tolérance elle-même s'évalue grâce à « l'indice de diversité » (soit le taux de personnes nées à l'étranger et leur apport présumé dans le développement de la technologie comme à la Silicon Valley), le « poids de la communauté homosexuelle » (en émettant l'hypothèse que la communauté gay a un haut pouvoir d'achat et un mode de vie dépensier) et la « bohème artiste » qui désigne la part d'emplois artistiques exercée par les actifs. Ces indicateurs s'appliquent à révéler l'acceptation et l'ouverture supposées d'un territoire face à ses singularités. Cependant, c'est précisément en classifiant et en assignant la diversité à des catégories que

(9) BAUDELAIRE CHARLES, extrait de « *Le mauvais vitrier* », *Le spleen de Paris*, Gallimard, 2006

(10) Source : creativeclass.com

(11) FLORIDA RICHARD, *The rise of the creative class*, 2002

Florida l'étouffe : son catalogue qui vise à faire état de la prolifération d'une « différence » contenue donne surtout naissance à des notions de l'ordre de la communication, des compartiments lissés mais éloquents et significatifs auprès des décideurs publics. Il semble d'ailleurs que la visée de l'auteur est assumée : la culture et la créativité doivent être mises au service des politiques urbaines en tant qu'outil de valorisation de l'espace. Les indicateurs qui les révèlent, basés exclusivement sur des notions économiques déguisées, sont seulement les témoins des forces productives liées à la créativité. On peut émettre l'hypothèse que la pensée et les mots de Richard Florida sont efficaces car ils ont une influence sur les politiques publiques : le langage lié à la *smart city* se retrouve abondamment dans les discours qui font la ville centre, mais ne sont en ce sens qu'un outil de fabrication et non un outil d'analyse, encore moins un outil d'observation. En partant de l'éventualité que la ville intelligente est la ville où gravitent une communauté gay, des étrangers diplômés et des actifs aux métiers artistiques, on délaisse toutes les situations en marge de ces catégories qui produisent avec sûrement plus d'éloquence et de profondeur la diversité suggérée.

Cependant, et alors que j'observe à l'horizon les

innombrables chaises de café (la plupart d'un même modèle décliné en différentes couleurs criardes : les seuls espaces d'assise de la place, pour peu que la consommation d'un rafraîchissement en justifie l'occupation), j'ai le sentiment que la *smart city* de Richard Florida s'est immiscée place du Bouffay. Des notions lissées et retranscrites d'un penseur aux politiques et des politiques aux urbanistes (le centre-ville en tant que « pôle de mobilité important pour la métropole »⁽¹²⁾) ont réussi à se faufiler dans les usages ordinaires comme si les mots, même vidés de leur sens initial, avaient acquis un pouvoir : celui de performer le quotidien. Quelque chose de la *smart city*, consciemment ou non, semble empreindre ou sculpter le comportement des usagers de la place. Celui de cet homme pris dans le courant, les yeux rivés sur son smartphone, Stan Smith aux pieds, la marche nonchalante mais rapide qui témoigne de son habitude à ce genre d'activité, celui de ces dizaines de jeunes assis en terrasse dont le regard oscille entre un faux désintérêt pour la conversation et l'affichage d'une « façade » urbaine légèrement blasée⁽¹³⁾, celui de cet utilisateur d'une mono-roue électrique qui semble avoir abandonné la marche à pied au profit d'un moyen de transport résolument urbain et connecté, celui encore de ces nuées de voyageurs à la mine occupée et

(12) Source : nantes.fr

(13) SIMMEL GEORG, *Les grandes villes et la vie de l'esprit suivi de Sociologie des sens*, Payot, 2013

hermétique que déverse le tramway sur l'espace public... L'espace public s'est grimé en plateforme multimodale où se croisent toutes sortes de moyen de transport, piétons occupés, cyclistes et autres utilisateurs de *hoverboards* ; c'est ainsi qu'il a été imaginé, c'est ainsi qu'il remplit la fonction qu'on lui a attribuée : celle d'être le théâtre de la réussite de la société créative du centre-ville.

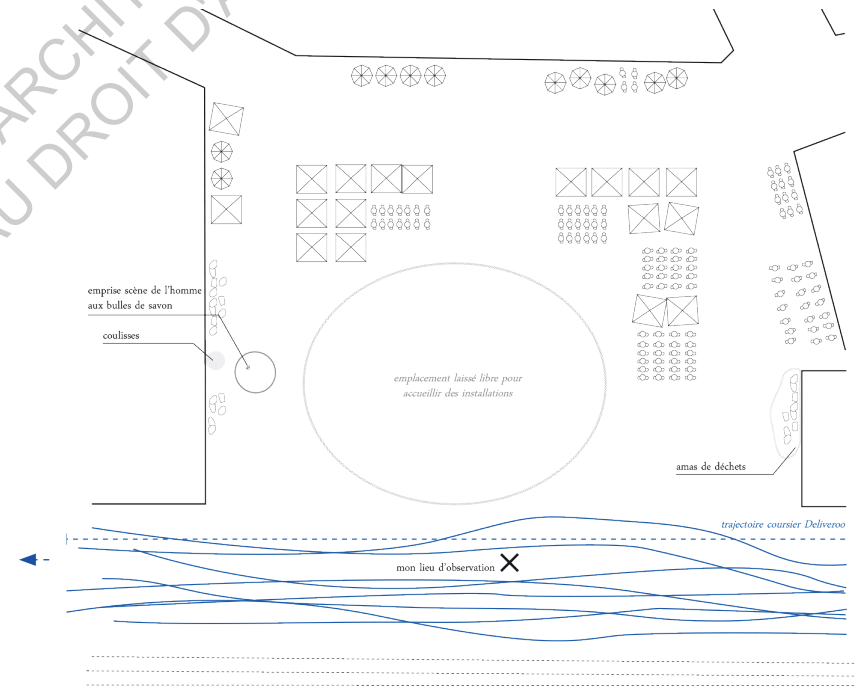
Un étudiant chargé d'un large sac à dos cubique à effigie d'une marque de livraison de restauration à domicile fend l'air tiède de la place à toute vitesse. La seconde où il me dépasse, un court extrait du morceau de musique « techno » qu'il a mis en haut-parleur (les écouteurs sont interdits aux cyclistes en activité) s'impose à mes oreilles. Métier précaire symbolique du temps que nous vivons, cette pratique qui consiste à louer ses services d'auto-entrepreneur à des sociétés qui revendiquent narquoisement la liberté de leurs salariés a envahi les rues de nos centres-villes. Les coursiers accumulent les livraisons sur des plages horaires réduites et intenses et parcourent la ville dans le secteur qui leur a été attribué. Pendant les quelques secondes où il s'est mêlé au courant qui déchire la place, l'étudiant n'a probablement pas pris conscience qu'il croisait un autre représentant de l'accablante diversité des métiers ou des occupations précaires. Généreusement

tapi à toutes les extrémités de la place, le dissonant et l'informel teintent avec la même vigueur l'ambiance du lieu. Ils sont cet homme d'une cinquantaine d'années, un béret qui surmonte des traits épaissis et prématurément altérés par la consommation d'alcool ou ce que j'imagine de la rudesse de la « vie de rue ». Il se tient devant la vitrine d'une grande enseigne de banque, un peu en dehors des flux, un peu écrasé sur le pourtour de la place, comme s'il n'osait pas, de la même manière que moi, se tenir en son centre. Les premières minutes de mon observation, il s'adonne à son activité : plongeant régulièrement un ustensile bricolé de deux baguettes de bois et d'une ficelle dans un pot en plastique – ancien contenant d'une colle industrielle, il fait des bulles de savon. Une fillette les chasse frénétiquement, euphorique. Sa mère observe la scène ; à la fin de la représentation, elle rémunère l'homme au béret de quelques pièces. Cette rétribution semble permettre ou légitimer une période de repos dans son travail, pause qu'il passera assis sur un petit générateur électrique recouvert de plastique blanc, ou ce que j'imagine être un générateur électrique. Il fume une cigarette qu'il a préalablement roulée en prenant le matériel nécessaire dans un caddie rose fuchsia dont le design et les proportions ont assurément été imaginés

pour séduire la ménagère des temps modernes. Son caddie esquinté, ainsi qu'une grande bouteille d'eau dorénavant remplie par un mélange rougeaud sont relégués en arrière de la scène de sa représentation où évoluent les passants ; assis sur son générateur, l'homme semble avoir trouvé sa place. Son comportement a-t-il été "épargné" par les mots de Richard Florida ? Qu'est-ce qui l'éloigne, dans la manifestation de son activité, du vendeur de ballons aveugle de *M le Maudit*⁽¹⁴⁾ dans le Berlin des années trente ? La réponse tient peut-être dans l'expression des rapports de classe : il semble que l'homme aux bulles de savon ait abandonné toute forme de révolte face aux classes supérieures censées le rétribuer et acquis une forme de désinvolture ou de blasement : son visage est teinté d'une expression faussement allègre et un brin méprisante. Le vendeur de ballons de *M le Maudit* semble à l'inverse disposé à affronter, lutter et exprimer la misère de sa condition qui scintille en négatif de l'indifférence des passants.

Le langage corporel tel que je l'observe à chaque endroit de cette place est, un peu à la manière de celui du *Colors Club* un jeudi soir, le seul indicateur réel pour comprendre les rapports sociaux : il semble que la ville-centre telle qu'elle a été dessinée ne laisse plus de place

aux interactions parlées ou non verbales inopinées ou accidentelles. Elle est profondément codifiée, rationnelle, et l'urbain utilise son intellect pour déterminer l'ensemble des comportements adéquats pour se fondre dans son environnement tout en affirmant sa différence.



(14) LANG FRITZ, *M le maudit*, 1932. Dans *M le maudit*, le vendeur de ballons est le personnage central de l'enquête : il reconnaît et retrouve le meurtrier grâce à l'air qu'il siffle sans cesse, « Dans l'antre du roi de la montagne ».

Cette compétence, qui s'acquière après de longues années de vie citadine, lui permet de manifester son habitude et la domestication de son environnement ainsi que de témoigner à ses congénères sa distance mesurée ; elle permet aussi de discerner les habitants d'une autre sphère de la carte, périurbains ou péri-métropolitains qui n'ont pas assimilé ce savoir-faire. C'est ce que Georg Simmel décrit⁽¹⁵⁾ : pour lui, l'habitant des villes se dote de « conduites urbaines » qui visent à domestiquer la complexité et la diversité des informations qui s'offrent à lui, et la pluralité des signaux nerveux lancés par la métropole. Ces conduites se traduisent par trois comportements qui se révèlent de manière exacerbée chez la plupart des usagers de la place : la réserve, le blasement, et la coquetterie. La distance impliquée par la première est l'outil principal pour évoluer en ville : de mon observatoire au bord de la place, j'en use généreusement pour conférer à ma position une certaine légitimité. La seconde s'observe largement chez tous ces jeunes qui ont investi les chaises de café, et s'éprouve lorsqu'on s'assoit à notre tour auprès d'eux : leur moue volontairement blasée et un peu condescendante vise à affirmer le bien fondé de leur occupation des lieux. À notre tour, nous afficherons consciemment ou non cette même moue lorsque de

nouveaux voisins s'installeront aux environs. La troisième est propre à la scène sociale qui nous voit évoluer, et peut-être de manière plus éblouissante dans les années où nous vivons : l'urbain contemporain a la conformité de masse en horreur, et tente de se distinguer de manière subtile de ses congénères sans pour autant tomber dans l'informel dans son expression la moins urbaine. Le phénomène des *hipsters*, espèce qui peuple abondamment la ville, a pour un temps usé de cette coquetterie pour affirmer sa différence ; aujourd'hui, il est devenu commun, et l'urbain posera dessus, s'il en croise, un regard blasé et las. Si la « force créative » de la ville occupe la place de manière privilégiée et notable, elle n'est pas la seule à y graviter. De part et d'autre, ponctuant son périmètre, des amas de déchets (cartons de déménagement, boîtes de kebabs éventrées, cadavres de bières, détritiques domestiques – répercussion directe de la grève des éboueurs) et la superposition hasardeuse d'affiches (un festival de reggae qui recouvre partiellement une affiche à l'effigie de l'hologramme de Mélenchon, une campagne « Non à la haine, non à Le Pen » assez caractéristique de notre temps...) lui font revêtir, sur une fraction de mètres carrés, le même genre d'atmosphère qui empreint les rues de Naples. Ville informelle par excellence, Naples se laisse

(15) SIMMEL GEORG, *Les grandes villes et la vie de l'esprit suivi de Sociologie des sens*, Payot, 2013

tapisser d'imprévus jusque dans ses moindres recoins, et m'apparaît aux antipodes de la place du Bouffay. Là-bas, il semble qu'on laisse la ville s'envelopper des marqueurs du temps si bien que chaque rue et chaque placette devient le témoin de siècles d'appropriation. Pas de trace si indéniable et éclatante de la *smart city*, peu de trace de ce qu'elle imprime au langage de ses usagers. Ce quelque chose de Naples transmis à la place du Bouffay est une des composantes de ces milliers de micro-scènes qui tapissent la ville centre, au même titre que l'homme aux bulles de savon côtoie le coursier fou estampillé *Deliveroo*. Au même titre, aussi, que l'économie touristique induite par la large esplanade libre de la place du Bouffay, qui reçoit chaque année des installations du Voyage à Nantes, côtoie l'économie souterraine du « Carré Feydeau » avoisinant. Échec cuisant d'urbanisme du point de vue du milieu d'architectes qui peuple l'école, l'imposant immeuble du « Carré Feydeau » attire tels des satellites des grappes de dealers, squatteurs, "traîneurs" – un ensemble d'individus qui se placent en contraste de l'image communiquée par le promoteur de l'ensemble. Les appartements « haut standing » se vendent au compte-goutte et l'espace public est déserté par la population créative fourmillante censée s'emparer des lieux. L'explication de cette appropriation

détournée est complexe à formuler ; il semble en tout cas qu'elle soit le témoin de ce qui échappe à la ville, de ce qui échappe aux décideurs. Le contraste immédiat entre cette conquête inopportune et l'étendue de la codification de la place du Bouffay en plein été, traversée par la ligne verte, tapissée d'une œuvre artistique et foisonnant de touristes est éloquent et trace les limites de ce que la politique de la *smart city* peut inculquer. L'économie souterraine est cependant l'une des caractéristiques de l'urbain : elle n'existe pas dans les confins du bout de la ville, du bout de la petite ville, et on peut émettre l'hypothèse que le citadin se reconnaît également comme appartenant à sa catégorie parce qu'il côtoie cette marque d'informel. Les usagers se prêtent, consciemment ou non, au jeu de rôle qui prétend faire d'eux les produits du concept de la ville créative. Mais c'est par les traces de dissonances, par ce qui n'avait été ni envisagé, ni conjecturé que la ville semble s'exprimer réellement, au-delà de l'abstraction des mots qui la fabriquent.

scène 5

— une vie urbaine idéale ?

École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes, un jeudi soir de printemps comme les autres. Le jeudi est le jour d'affluence à l'École : les étudiants à partir de la troisième année « ont projet » ce jour-là, ce qui garantit leur présence jusqu'à dix-huit ou dix-neuf heures dans l'enceinte de l'école. L'emploi du temps étant similaire à beaucoup d'étudiants jusqu'à la cinquième année, c'est naturellement qu'on observe à cette heure un flux continu franchir l'entrée principale (depuis l'instauration de l'état d'urgence, les autres issues sont condamnées « pour des raisons de sécurité »). De même, de nombreux professeurs de projet, la plupart appartenant à de plus ou moins petites agences implantées dans un rayon d'un kilomètre, franchiront cette porte, parfois un peu plus tard. Nous voilà donc avec deux flux parallèles et momentanément désœuvrés après une journée de travail : la suite des événements est pratiquement jouée d'avance. Si le temps le permet, les étudiants s'assièront sur l'étendue d'herbe qui descend en pente douce vers la Loire. À intervalle régulier, ils iront commander une bière à *l'Absence*, le « bar d'été »

de l'école, et la ramèneront sur l'herbe. En raison de l'affluence évoquée plus haut, ce processus peut prendre un certain temps, et la queue de *l'Absence* constitue une sphère de sociabilité à elle toute seule. L'alternative, tout aussi plébiscitée pour des raisons de gain de temps, est d'aller acheter une bière au *Carrefour Express* avoisinant. De la même manière que des itinéraires alternatifs trop empruntés sur la route des vacances peuvent perdre de leur intérêt, l'achat d'une bière au *Carrefour Express* devient à mesure que la soirée avance une option qui perd en efficacité. Les prix inférieurs à ceux de *l'Absence* et la possibilité d'acheter plusieurs bières en une seule fois attirent cependant nombre d'étudiants que l'on retrouve généralement avec le même panel d'articles, en cortège derrière l'unique caisse ouverte. Les professeurs occupent rarement la pelouse : ils y préfèrent la terrasse de *l'Absence*, ou celle du *Louis Blanc* ou de *Chez Louizette*, les deux autres bars qui participent largement à la vie sociale de l'École. Ils s'y asseyent ponctuellement avec les étudiants lors de « soirées post-rendu » mais cette pratique n'est pas usuelle. La consommation de bière fait partie des codes implicites associés à l'espace de la pelouse et de l'absence : les buveurs de vin sont rares, ceux de cocktails ou d'alcool fort résolument marginaux.

Deux catégories se côtoient donc : architectes et futurs architectes qui partagent une même « impression de réalité »⁽¹⁶⁾. Les étudiants en présence des professeurs adaptent généralement leur discours, même si la soirée avançant tend à atténuer la retenue induite par la différence d'âge et les obligations pédagogiques. Les objectifs des uns et des autres sont assez limpides : ils se résument plus ou moins dans le fait de donner la preuve de leur sociabilité et de leur acceptation dans la cette petite société : ils misent sur une image positive d'eux-mêmes sur cette scène sociale. La plupart du temps, les étudiants entameront la conversation en se questionnement mutuellement sur leurs études : « Ça a été le projet aujourd'hui ? » « Alors ton rendu ? » sont des phrases qui reviennent inmanquablement, toutes années confondues. Au fur et à mesure que l'on gravit les années et élargit notre spectre et notre cercle de connaissances, les discussions ciblent aussi la pratique professionnelle (les stages en particulier). Les années inférieures à la Licence 3 semblent d'ailleurs quelque peu exclues du processus. Une disposition commune des individus sur la pelouse est celle de « grappes » formées par des dizaines de petits groupes accolés. Ces groupes ont généralement un noyau stable et des éléments momentanément

(16) GOFFMAN ERVING, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1) La présentation de soi*, Les Éditions de Minuit, 1973

mobiles qui circulent (les deux principales raisons de leur circulation étant le besoin d'aller aux toilettes ou de consommer de la bière). La proximité de l'apposition de ces groupes ne garantit en aucun cas des échanges entre leurs protagonistes. Une petite fraction de chaque groupe est parfois constituée d'individus continuellement mobiles, des sortes de satellites qui ont acquis assez de connaissances pour naviguer entre tous les groupes, parfois à travers toutes les années. Le déroulement des conversations est régi par des règles qui sont communes à la plupart des interactions entre individus d'une vingtaine d'années, mais adaptées à cette micro-société : le langage est commun, certains mots reviennent usuellement, un peu de ceux que j'entends subrepticement en passant rue des Olivettes. Les étudiants aiment « jouer aux grands », et placer l'air de rien des termes techniques dans des conversations banales ; généralement, les auditeurs de ces spécialistes en herbe feront mine d'avoir compris, peu importe le dénouement réel des choses. L'acceptation d'un étudiant est aussi fonction de sa connaissance du milieu des agences nantaises, de sa capacité à parler des projets récents jugés intéressants (de sa capacité, donc, à mobiliser des « connaissances d'arrière-plan »⁽¹⁷⁾), de sa capacité à côtoyer le milieu « parallèle » des professeurs...

Bref, des critères qui affirment la connaissance et le partage d'un savoir commun qui excluent un certain nombre d'individus de la représentation. L'un des principaux travers de ce mode de communication réside peut-être dans la diffusion d'un « esprit de compétition », pourtant rejeté idéologiquement par la plupart des étudiants. Comme une traînée de poudre, il se répand parfois dans les conversations qui ressemblent alors à des matchs disputés à coups de narcissisme, proclamant gagnant celui qui aura fait le plus beau projet, les plus belles images, les plus grosses maquettes... Les conversations ne se réduisent d'ailleurs pas à la simple expression verbale mais se caractérisent aussi par des conduites non-verbales (jeux de regard, moue blasée gage de son détachement, nonchalance...). Par ce genre de comportements, l'étudiant tente peut-être de prouver aux autres, ou de se prouver à lui-même qu'il réussit effectivement ses études et qu'il a la légitimité d'évoluer dans cette petite société. J'avais observé un groupe de cinq étudiants qui conversaient de choses et d'autres assis sur l'herbe et qui illustre assez ce que je viens d'aborder. Les discussions étaient croisées : deux d'entre eux dialoguaient ensemble tandis que les trois autres débattaient mollement. La discussion du premier couple d'acteurs était prononcée à

(17) GOFFMAN ERVING, *op. cit.*

voix basse et n'avait visiblement pas d'intérêt pour les trois autres. Le premier locuteur de ce couple a soudain abordé un sujet jugé intéressant du point de vue de la scène qui les voyait évoluer (il a demandé au second s'il avait trouvé un stage). Avant de répondre, ce second locuteur a brièvement regardé autour de lui afin d'estimer l'attention des trois autres acteurs, qu'il a visiblement jugée moyenne (ils ne cessaient pas leur débat), a pris un temps d'arrêt puis a répondu en haussant notablement la voix, les yeux fuyant vers chaque côté de l'assemblée. L'objectif de ce locuteur était de manière évidente d'informer l'ensemble du groupe qu'il avait trouvé un stage, et que tous les protagonistes réagissent à cette annonce. Ainsi, il aurait pu faire la preuve de son acceptation, et affirmer une image positive de lui-même sur scène.

La soirée avançant et la nuit tombant, les rapports sociaux, désinhibés par la consommation d'alcool, se teintent parfois de séduction. Elle prend différentes formes dont voici un exemple. Je me tiens avec une amie devant *l'Absence*, la foule compacte qui forme la queue nous condamnant à attendre dehors. À moins d'un mètre, une baie vitrée nous sépare de l'intérieur foisonnant du bar. La musique qui résonne abondamment, diffusée par la fanfare de l'École, fait se trémousser doucement mon

amie. Elle croise soudain le regard d'un autre étudiant qui, visiblement séduit, l'observe depuis l'intérieur de *l'Absence*. Seule la baie vitrée les sépare, et le jeune homme, à la suite de ce contact visuel, va tenter d'engager une conversation. Brusquement, il s'empare de son smartphone et le colle contre la vitre. Sur l'écran défile un message continu rouge et vert sur fond noir : « Bonsoir », et son numéro. Le graphisme de l'application qui transmet ce message est exactement similaire à celui des panneaux mono-lignes défilants qu'on trouve parfois sur la devanture de magasins de revente de matériel technologique ou de restauration rapide. Le médium qu'il a choisi pour rentrer en communication avec mon amie forge un contact technologique, virtuel, qui transmet un message par l'intermédiaire d'une application. Sur ce message même, rien ne garantit une interaction réelle : en affichant son numéro, le jeune homme a voulu impulser un second tournant virtuel à cette relation dématérialisée. Il aurait pu lui proposer une rencontre, il aurait pu se faufiler à travers la foule, nous rejoindre et entamer une interaction parlée, mais il ne l'a pas fait. Cette manière de séduire n'est pas tant représentative de ce qui survient devant *l'Absence* mais plutôt dans la ville contemporaine en général. Le langage de la séduction, dans un club ou

dans un bar, semble s'être dépouillé de ses caractéristiques réelles. Il est réduit à l'expression efficace d'un désir, avec ici le paroxysme d'un contact immatériel. On pourrait voir là-dedans une version « technique » de la moue blasée, un prolongement en tout cas de l'argument de Georg Simmel propre à notre temps.

Des événements semblables à ceux évoqués plus haut, de même que des rapports de séduction peuvent tout aussi bien être observés au *Louis Blanc*, le bar « constant » de l'École, même s'il est parfois déserté quand les beaux jours arrivent au profit de *l'Absence*. Le *Louis Blanc* constitue une scène nettement plus exigüe où les rapports semblent exacerbés : la proximité entre tous les groupes, étudiants ou professeurs, crée de fait des frottements interactionnels. On trouve pour ainsi dire là-bas un concentré des rapports qui régissent ce petit monde d'aspirants architectes. Les groupes y sont moins clairement définis et la limite entre les différents protagonistes plus floue. On s'y tient généralement amassés en une foule grouillante, électrisés par l'atmosphère humide qui empreint le lieu, haussant inmanquablement la voix pour se faire entendre. Dans le périmètre de la terrasse, délimité l'hiver par l'emprise des stores qui la couvrent, on trouve généralement, agglomérés en un amas approximatif, des dizaines

d'étudiants trempés par la pluie qui bravent les conditions pour consommer de la bière et fumer des cigarettes. Juste en face, l'atmosphère de *Chez Louizette* (renommé récemment en raison d'un changement de propriétaire) apparaît moins consistante, plus distinguée et fluide : le bar est traditionnellement occupé par les professeurs, architectes d'agences avoisinantes et autres individus accomplis du quartier de la création.

La plupart des étudiants assis là revendiquent une grande ouverture d'esprit et la conviction d'être parfaitement libres de leur mouvements et de leur volonté. Quelque chose d'un épanouissement extrême empreint les abords de l'École les jeudis soirs : l'impression que chacun sait ce qu'il fait ici, que chacun se complaît dans une même définition de la situation. Rares sont les événements qui viennent brouiller cette définition d'une joie partagée en légère ébullition. Du moins, je n'ai jamais vécu ce que l'on pourrait appeler « une ombre au tableau », une forme de transgression, d'accroc au scénario tracé communément par tous les acteurs de cette représentation. Les débordements ponctuels existent (principalement provoqués par des personnes alcoolisées qui transgressent les codes établis) mais l'effet de foule tend à lisser ces événements. On peut se demander à quel point les codes,

et la communication standardisée propres à ce milieu étouffent et lissent les aspérités : se demander en somme si les débordements ne sont pas passablement éteints ou lessivés par les flux.

Il est difficile d'observer l'épanouissement qui teinte les abords de l'École en détachant le comportement des étudiants de l'impression qu'ils pensent de produire sur leur entourage à travers ce comportement, de négliger en tout cas l'importance de l'impression donnée dans leur attitude, notre attitude. L'épanouissement que l'on prête aux abords de *l'Absence* un jeudi soir n'existe-t-il pas finalement de manière très relative, accessible seulement à une portion d'initiés aux codes de cette micro-société ? Les étudiants assis là partagent un certain nombre de caractéristiques. Vestimentaires (style décontracté très légèrement atypique dont le récurrent sac à dos), musicales (aversion pour les groupes trop *mainstream*, affection pour la fanfare de l'École...), culturelles (connaissance d'un ensemble de références artistiques, architecturales...) etc. Ils tentent de se distinguer sur scène par des codes culturels spécifiques, ce que Pierre Bourdieu nomme un « capital symbolique »⁽¹⁸⁾. Ces capitaux symboliques sont, dans notre cas, également négociés au moyen de « capitaux linguistiques »⁽¹⁹⁾, c'est-à-dire une capacité à

présenter la meilleure version de leur image sociale par l'intermédiaire du langage. Ce dernier devient en ce sens révélateur d'une façon d'être *hyper-urbaine* : un exemple type à l'École est celui d'une tendance particulière des étudiants à s'emparer de certains éléments de la culture « populaire », parfois même la culture « *beauf* », mais en les enrobant de revendications et de considérations intellectuelles. Il devient ainsi éperdument « *hype* » d'écouter Booba au second degré, de même que d'emprunter leur veste Adidas aux jeunes de la Bottière ou de Nantes-Nord Bout des Landes.

L'ouverture d'esprit dont ils se revendiquent a ses limites qui circonscrit un périmètre finalement assez restreint. Même si chacun peut côtoyer des cercles aux déterminants sociaux bien différents dans d'autres « scènes » de représentation, il semble que ce terrain spécifique devant l'école soit réservé à une seule catégorie élargie. L'étudiant intégré à l'imposante grappe de petites assemblées acceptera volontiers de se trouver assis à côté d'un groupe de trentenaires créatifs et branchés venu pique-niquer au bord de la Loire. Il acceptera avec plus de réserve un groupe de lycéens, qui partage pourtant sensiblement la même apparence vestimentaire : « Ils sont pas d'archi eux, si ? » est une phrase que l'on entend

(18) BOURDIEU PIERRE, *La distinction*, Les éditions de minuit, 1979

(19) BOURDIEU PIERRE, *Ce que parler veut dire*, Fayard, 1982

ordinairement. Gumperz estime d'ailleurs que l'on peut diviser la vie sociale en « communautés de langages »⁽²⁰⁾, et non pas en groupes sociaux comme le prétend Durkheim : appartiennent à une même communauté de langage les individus qui partagent un idiome, une même manière de s'exprimer. La présence de groupes d'étudiants identifiés comme appartenant à des filières artistiques (École des Beaux-Arts...) sera tolérée sans contestation pour des raisons, entre autres, de références culturelles, vestimentaires et langagières communes. De manière générale, les filières assimilées au monde de l'économie et de la finance (école de commerce, de marketing, fac d'économie...) seront proscrites. Les étudiants d'écoles de commerce préféreront d'ailleurs à la pelouse de *l'Absence* la terrasse du *Bureau*, un bar avoisinant à l'ambiance reconstituée et surfaite « pub irlandais » ; du moins, c'est ce que l'on dira d'eux.

Ponctuellement, cette scène sera traversée par des personnages usuels qui participent en un sens à la représentation. Généralement, ces acteurs font office de figurants : ils évoluent sur la même scène spatiale mais on ne compte pas sur eux pour participer à la représentation : ils relèvent plutôt de ce qu'on pourrait comparer au décor au théâtre. Le pharmacien d'à côté et

son grand chien, certains SDF « récurrents », les patrons des bars attenants, les employés de la SAMOA ou de Lamotte, les ouvriers des chantiers en cours... L'ensemble de ces individus représente un échantillon relativement composite de catégories socio-professionnelles. Il faut rappeler ici les trois dimensions de la ville propres à Thierry Pacquot : diversité, altérité, urbanité. Il semble que chacune d'entre elles trouve son expression la plus pure dans ce petit fragment de ville ; il semble que ces trois dimensions aient été calquées sur cette scène spécifique où les acteurs se prêtent largement à des « conduites urbaines » voire « hyper-urbaines » en partageant un langage commun et en faisant leurs preuves sur la scène sociale par son intermédiaire, côtoient la diversité et acceptent ponctuellement l'altérité. La ville intuitive de Pacquot semble exister en effet dans ces quelques mètres carrés, mais d'une façon quasi-fictive, presque édulcorée. Le comportement de chacun, ici, est pris dans les rails d'un épanouissement ardent réservé cependant à une fraction de la population, une communauté de langage qui crée momentanément la fiction d'une vie urbaine idéale.

*

(20) GUMPERZ JOHN, *Engager la conversation, introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Les éditions de Minuit, 1989

Ce qui ressort particulièrement de cette première immersion est l'étendue de la codification qui émane de la ville-centre, et ce qu'elle imprime au langage de ses usagers. Place du Bouffay, lors d'un *tonus* étudiant, ou dans l'épanouissement hyper-urbain des abords de l'École d'architecture, il semble impossible de se détacher de ce que la communication et la mondialisation ont inculqué aux mots, aux comportements. La dimension proprement urbaine du centre-ville de Nantes apparaît aussi dans la manifestation de la pauvreté, de l'indigence, qui contraste immédiatement avec la grâce que l'on prête à l'urbain mais qui en donne aussi une preuve tangible. La ville est faite de milliers de micro-sociabilités, de petites scènes qu'il est possible de surprendre, de sélectionner et d'analyser. D'une toute autre manière, nous allons poursuivre le « voyage au bout de la ville » avec une seconde étape dans le cheminement : Saint-Nazaire. Cette étape survient après le centre-ville de Nantes parce qu'elle traduit un degré bien moindre d'urbanité par nature, et on verra pour quelles raisons elle se place avant Nantes-Nord, c'est à dire pourquoi j'é mets l'hypothèse que la « métropole Saint-Nazaire » constitue un milieu un degré plus urbain que le nord de notre métropole.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

SAINT-NAZAIRE, UNE « (PÉRI?)-MÉTROPOLE »
À L'ÉPREUVE DU LANGAGE

- scène 1* La fuite
- scène 2* Ce qui n'est pas sensé mais
cependant exprimé
- scène 3* *Soi* et la ville désirable
- scène 4* Ce que la ville refoule
- scène 5* L'« urbaniste » à l'épreuve
de la résilince
- scène 6* *Condition de félicité* spatiale



COMMENT MONTRER QU'ON PEUT RESPIRER UNE VILLE ?



ET MONTRER QU'ELLE PEUT NOUS ÉTOUFFER D'ENNUI.
C'EST DES QUESTIONS QUI ME PLAISENT. QUE J'ESSAIE DE
RÉBONDRE ET AVEC LESQUELLES, NATURELLEMENT, JE NE FAIS
QU'ESSAYER.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AMBIANT

— introduction

Saint-Nazaire dans ses fondements a été bâtie au débouché de l'estuaire de la Loire pour résoudre les difficultés d'accès au port de Nantes. Ville portuaire par excellence, intensément bombardée pendant la Seconde Guerre mondiale, la ville a depuis été reconstruite. Elle restait cependant modelée par l'activité navale qui constituait sa principale source d'emploi, les activités touristiques étant concentrées au niveau des nombreuses stations balnéaires avoisinantes (Guérande, La Baule, Pornichet...). Pâtissant depuis son origine de l'hégémonie de Nantes et des proches pôles pittoresques de bord de mer qui font la renommée de la côte de Loire-Atlantique, Saint-Nazaire semble avoir une assise identitaire relativement instable. Construite de manière fonctionnelle, fabriquée pour et par une classe populaire initialement extrêmement active et syndicalisée, la ville manifestait son identité et sa particularité à travers un certain nombre d'événements et de rites populaires.

La ville dans laquelle je me suis immergée aujourd'hui conserve peu de ce passé ouvrier et de son profil

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

économique spécialisé en déclin partiel. L'actuel processus en œuvre vise à détacher Saint-Nazaire de son image originelle : il vise à lui faire revêtir le statut de métropole active dans l'estuaire de la Loire.

« (...) l'on a une ville entrepreneuruse qui « promeut » son territoire et « se vend » pour « rester dans la course ». L'on a une ville portuaire, avant-port nantais devenu contrepoint métropolitain, qui, entre guerre et crises, s'est reconstruite sur elle-même, à coup de plans d'aménagements et de projets urbains exemplarisés. »⁽¹⁾

La ville tente aujourd'hui de se reconstruire et d'affirmer son identité métropolitaine grâce à de grands projets (la ville avait été dans les années quatre-vingt-dix le terrain d'expérimentation d'architectes devenus célèbres qui y bâtissaient leurs premiers projets) et d'une culture liée à l'événementiel. Un exemple qui témoigne relativement de la démarche en œuvre est celui du *Ruban Bleu*, récent centre commercial qui jouxte la place de l'Amérique Latine et la base sous-marine surmontée du *Jardin du Tiers-Paysage* de Gilles Clément. Ouvert en 2008, il s'étend sur des milliers de mètres carrés et l'on y trouve l'ensemble des enseignes mondialisées - une sélection de marques qui ciblent un public de jeunes consommateurs - qui peuplent également la rue du Calvaire à Nantes.

Le *Ruban Bleu* se place en contraste de l'identité passée et ouvrière de la ville ; les habitants de longue date du quartier semblent peiner à se voir en prise avec ce nouvel élément parachuté. Un entretien avec une voisine directe du centre commercial avait soulevé les limites qu'une telle intervention peut comprendre dans cette ville moyenne spécifique.

« Mathilde - Racontez-moi comment c'était avant ?

Danièle - Comment vous dire... Il n'y avait pas ces grands bâtiments. Il y avait une immense place, à la place du Ruban Bleu. Il y avait la « Maison du peuple » qui se trouvait là, mais la « Maison du peuple » elle se trouvait, si vous voulez, dans un grand rez-de-chaussée avec une entrée donc c'était pas gênant comme ces grands immeubles-là. C'était très bien conçu, c'était très vivant, toutes les réunions se faisaient là... (...) Et puis on vivait quand même dans une rue... Maintenant c'est impersonnel, alors qu'à cette époque-là c'était quand même très vivant. (...) On nous a parqués, on ne savait absolument pas ce qui allait nous arriver. »

Ce que Danièle met en relief est un problème ou une absence de communication entre certains habitants, représentants d'une identité passée, et les décideurs de la

(1) OUVRARD PAULINE, *Thèse pour le doctorat en Aménagement de l'espace et Urbanisme*, « Le nouvel esprit de l'urbanisme, entre scènes et coulisses. Une ethnographie de la fabrique du territoire de Saint-Nazaire à Nantes », 2016

ville qui l'ont auto-proclamée « métropole Nantes-Saint-Nazaire ». « L'on a une ville revitalisée par un maire bâtisseur et son équipe de techniciens, qui de 1977 à 2014, ont œuvré pour son développement urbain et produit des « visions d'avenir ». »⁽²⁾ De plus, cet extrait met au jour le décalage qui s'opère entre le passé ouvrier syndicalisé et « fédéré » autour, entre autre, de la « Maison du peuple » de la ville, et la discordance qui survient entre le souhait et la réalité des usages que permettent ces nouvelles constructions à grande échelle. Un autre entretien avait révélé la dissonance, la rupture entre le dessein assumé des instances publiques dans la reconstruction de la ville sur elle-même et l'attachement de sa classe populaire à l'identité qu'elle avait créée. L'expression politique qui était la sienne et qui pesait légitimement dans les décisions d'aménagement semble s'être atténuée, être dévalorisée.

« Valérie - Voilà, voilà. Et y'a des gens qui disent, on en a marre, on doit prendre notre voiture pour aller boire un verre à La Baule... Faut pas exagérer, on a des choses ici quand même. Ça m'agace. Initialement, Saint-Nazaire, c'était une ville ouvrière. Faut pas perdre cette identité là. Faut pas devenir « un petit La Baule » !
Mathilde - Je comprends oui.
Valérie - Voyez c'est là-bas. En tout cas le maire, moi je

trouve que c'est « un petit Poutine », qui fait ce qu'il veut.
Mathilde - C'est une mairie à gauche ou à droite ?
Valérie - À gauche, moi je suis de gauche mais là je suis complètement révoltée. »

On fait d'ailleurs l'hypothèse que la représentation des instances politiques et d'urbanisme de la ville se placent en contradiction avec la représentation ordinaire des habitants de la ville. Il semble, et c'est ce que nous allons voir, que la visée de rayonnement de la ville soit assez éloignée des préoccupations individuelles ou réelles des habitants, assez éloignée, aussi, de la réalité du terrain. Le label « métropole » et le langage communicant qui y est associé, les chantiers navals florissants, les événements qui se multiplient, peinent à cacher ce que je fais l'hypothèse de constituer une ville enclavée à la sociabilité érodée ; c'est en tout cas ce que les exemples qui suivent vont chercher à déterminer. Je soulève ici la question de la confrontation entre l'image perçue d'une ville moyenne et ce qu'elle paraît être au prisme de mon expérimentation : une ville qui pourrait se revendiquer du *péri-métropolitain*, et ce qu'elle se revendique être du côté des instances publiques. Mon expérimentation ne se veut, particulièrement dans ce chapitre, pas d'être exhaustive. Elle est l'objet d'un

(2) OUVRARD PAULINE, *op. cit.*

enseignement suivi au second semestre 2017 (« Saint-Nazaire, si loin, si proche – Mais qu'est-ce-qu'exprime cette ville ? » par Eric Chauvier, Laurent Devisme, Pauline Ouvrard) qui n'a constitué qu'une semaine d'immersion. À l'inverse du chapitre précédent, le terrain fait l'objet d'une immersion courte sur un territoire inconnu qui n'a cessé de me bousculer dans mes attentes. La base de cette réflexion résidait dans la constitution d'un « anti-manuel des interactions sociales nazairiennes » né de la volonté d'en découdre avec l'échec, de décrypter et de trouver des explications à ce qui forme l'incapacité à traverser certaines situations qui constituent ou représentent des rapports sociaux. Comme chaque enquête, elle a tiré sa source dans un *trouble psycho-affectif* lié à une succession d'échecs de dialogue lors de ma première journée à Saint-Nazaire. L'idée n'était pas de définir de bonnes ou mauvaises interactions, mais de mettre en lumière les processus qui ont mené au malaise, à la rupture du dialogue, à une forme de réticence, voire parfois de violence. Le processus a largement été influencé par la lecture d'Erving Goffman, par exemple lorsqu'il cite le regard fin de Jean-Paul Sartre :

« Considérons ce garçon de café. Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il vient vers les

consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement, sa voix, ses yeux, expriment un intérêt un peu trop plein de sollicitude pour la commande du client, enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'on ne sait quel automate, tout en portant son plateau avec une sorte de témérité de funambule, en le mettant dans un équilibre perpétuellement instable et perpétuellement rompu, qu'il rétablit perpétuellement d'un mouvement léger de la main. Toute sa conduite nous semble un jeu. Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanisme se commandant les uns les autres, sa mimique et sa voix même semblent des mécanismes ; il se donne la prestesse et la rapidité impitoyable des choses. Il joue, il s'amuse. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l'observer longtemps pour s'en rendre compte : il joue à être un garçon de café. »⁽³⁾

Aussi, c'est graduellement que la ville a mis en relief ce qu'elle imprimait au langage et ce qu'il comportait d'inséparable de son contexte. Les situations retranscrites sous forme de scènes visent à exprimer un extrait des situations singulières survenues à Saint-Nazaire lors de mon immersion. C'est au cours de ce travail de terrain que je me suis confrontée à la difficulté du passage entre

(3) GOFFMAN ERVING, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1) La présentation de soi*, Les Éditions de Minuit, 1973

l'analyse interactionnelle pure empruntée à Goffman, et l'exposition effective d'« indices pertinents et inédits » sur le contexte : une insatisfaction de l'ordre du passage « du particulier au général ». Pour autant, j'é mets aujourd'hui l'hypothèse que ces situations révèlent ce que la ville comprend de *péri-métropolitain* et qui se place en contraste de l'auto-proclamation labellisée de « métropole ». Saint-Nazaire, « une ville en quête de passé et d'avenir, qui se fabrique une image et une légende en invoquant des emblèmes et en engageant des démarches prospectives »⁽⁴⁾. L'étude des interactions et leur décortication avait fait l'objet d'un schéma qui, à la lumière de *La mise en scène de la vie quotidienne*⁽⁵⁾, tentait de caractériser les différentes étapes qui constituent les « coulisses » et la « scène », étapes intégrées dans les deux régions définies par Goffman. En établissant un parallèle entre les différents temps propres à la représentation en danse classique à gauche, et ceux de la « routine » de mon exploration nazairienne à droite, je m'étais efforcée de caractériser les attributs qui composaient mon enquête.

(4) OUVRARD PAULINE, *op. cit.*

(5) GOFFMAN ERVING, *op. cit.*

COULISSES
région postérieure

SCÈNE
région antérieure

ÉCHAUFFEMENT

Droit à l'erreur, expérimentations possibles sans jugement, absence de bornes ou de conventions (si ce n'est de s'échauffer ; le désaveu est proscrit).

PRÉ-RÉPÉTITION

Droit à l'erreur partiel, contrôle par certaines conventions (la pré-répétition se fait sans décor ni lumières mais en costume), certaine souplesse dans la temporalité (possibilité de recommencer si erreur) et le professeur se permet d'intervenir pour corriger.

RÉPÉTITION GÉNÉRALE

Le décor, la musique et les costumes sont exactement identiques à ceux de la représentation. La temporalité aussi. La seule différence réside dans l'absence de public (à l'exception des techniciens).

Lever de rideau, entrée en scène

REPRÉSENTATION

Aucune souplesse de temporalité. Costumes, décor, lumières, public. Si quelqu'un perd la face, le spectacle est un échec. Le but : ne pas perdre la face et ne pas la faire perdre aux membres de l'équipe (les autres danseuses). Si un échec survient, les membres de l'équipe doivent faire en sorte de le cacher au public. L'équipe ne peut en revanche pas le cacher au professeur, qui observe des coulisses.

APPART' CITY, CHAMBRE 150

- établissement d'objectifs
- consultation de cartes, prévision d'itinéraires
- retranscriptions
- comportement de l'ordre de l'intime (partage de commentaires sur ma journée, confidences)

ADDRN, 109 AVENUE DE LA RÉPUBLIQUE

- partage de commentaires sur ma journée (respect d'une certaine hiérarchie, absence de confidences)
- prises de paroles demandées, tours de tables
- aide et conseils (de l'acteur *professeur*)
- établissement d'objectifs
- détermination des rôles à jouer

QUELQUES INSTANT AVANT L'INTERACTION

- repérage et choix de l'interlocuteur
- répétition mentale de la scène
- choix du rôle

PENDANT L'INTERACTION

- interaction avec le ou les interlocuteurs (représentation de l'acteur devant un public)
- ne pas perdre la face
- obtenir des informations qui nourrissent un scénario
- le rôle doit être gardé devant de potentiels nouveaux interlocuteurs

Le processus proposait d'ailleurs d'éprouver différents rôles, différentes manières d'aborder autrui, de miser sur des images de moi : en confrontant la parole des habitants à différents profils parfois imaginaires (étudiante en architecture, urbaniste en analyse de site...), j'ai tenté de mettre en lumière la diversité des réactions et des représentations liées aux « métiers de la création ». La limite de ces « règles du jeu » réside sûrement dans un manque d'hétérogénéité et de pluralité lié à la très courte durée d'immersion. Le découpage en scènes présente l'intérêt de traiter chaque situation en respectant la singularité de son décor au même titre que de son interaction, avortée ou non.

En réalité, Saint-Nazaire représente la deuxième étape de mon cheminement, après Nantes-Nord et avant le centre-ville de Nantes. Mais ce mémoire n'a pas vocation à retranscrire un parcours fidèle aux temporalités ; il vise plutôt, comme nous l'avons vu, à établir un parcours qui replace les situations spatiales sur un gradient d'urbanité. Dans le « voyage au bout de la ville », Saint-Nazaire se place pour moi avant Nantes-Nord – Bout des Landes : nous allons voir dans un prochain temps ce qui me fait penser que le langage à Trignac, même impossible, révèle du *péri-métropolitain*, quand Nantes-Nord ne permet

qu'une forme strictement souillée d'appréciation et de description de l'environnement vécu qui n'a plus rien d'urbain ou de métropolitain.



FIGURE 1 _ Vue du jardinet devant lequel je rencontre mon interlocutrice

scène 1

— la fuite

DÉCOR : Perdue à Saint-Nazaire près du quartier supposé de l'hôpital. Dimanche après-midi de mars sous la tempête, lors d'une accalmie. Le quartier est résolument résidentiel et composé de petits pavillons individuels aux jardins de devant bien arrangés. Les seuls bruits qui résonnent et donnent une ambiance quasi-dramatique à ma déambulation résultent de l'action du vent : une chaîne qui martèle une grille de chantier, un portillon de jardin en PVC démembré qui cogne contre un muret, une bouche d'égout qui déborde, et son souffle insidieux et strident qui fait chanceler ou danser les traces contenues de végétation dans la ville périphérique... Tout d'un coup résonne l'écho de petits pas saccadés derrière moi.

« Mathilde - Excusez-moi, bonjour madame. »

La femme me regarde, effrayée, puis augmente la cadence de sa marche en s'éloignant. Pourquoi ne m'a-t-elle pas répondu ? Et pourquoi cette peur dans son regard ? Généralement, les personnes qui craignent d'être

harponnées par des démarcheurs dans la rue (et bien qu'un démarcheur ou activiste de *Médecins sans frontières* ait peu de raisons de venir traquer des proies dans un tel quartier) revêtent plutôt une façade « occupée » ou font mine de ne pas avoir entendu. Dans notre cas, la femme a tourné la tête dans ma direction et nos regards se sont croisés une fraction de seconde, fraction qui m'a laissé le temps d'apprécier un éclair d'affolement dans ses yeux. Quelle raison objective avais-je de l'aborder ? Si la femme s'était posé cette question, elle aurait probablement exclu une quelconque motivation répréhensible ou malhonnête. Mon apparence, celle d'une jeune fille emmitouflée dans une parka, sac à dos et appareil-photo à l'épaule, aurait pu susciter de l'étonnement voire de la stupéfaction, le modèle du touriste n'évoluant généralement pas dans ce genre de quartier. Avait-elle peur que je la prenne en photo ? Je me remémore le déroulement précis de la situation. Lorsque j'entends les petits pas saccadés, je me retourne une première fois, puis je décélère, de sorte que l'émettrice des pas arrive à ma hauteur et que je puisse engager une conversation. S'ensuit un court instant de flottement : je me retourne un peu trop tôt, la femme est à environ quatre mètres derrière moi, elle m'a vue – nous sommes seules dans la rue, peut-être dans le quartier- ce

qui me force à prendre un air détaché le temps que nos itinéraires se croisent. Elle vient, sans le savoir, de me surprendre alors même que je suis encore en *coulisses*, là où le public n'est pas censé intervenir, et que mon rôle n'est pas tout à fait au point. La femme prend soin de river ses yeux au sol lorsqu'elle arrive à mon niveau, et donne à sa trajectoire une légère courbe pour me contourner. C'est à ce moment qu'intervient ma requête qui est sûrement entrée en confrontation avec l'idée qu'elle se faisait de moi : mon modèle était inclassable. Pendant la vingtaine de mètres durant lesquels elle m'a suivie, la femme a pu remarquer que je n'avais pas le comportement classique d'une touriste (attention aux alentours, émerveillement ?), ni la démarche pressée ou lasse d'une habitante, ni encore l'expression ou la tenue d'un visiteur ou d'un invité, espèce routinière un dimanche après-midi dans une zone pavillonnaire. De plus, aucune de ces trois catégories de personnes n'aurait eu de raison de se retourner une première fois, de ralentir et d'attendre la rencontre : une personne demandant son chemin aurait abordé un autochtone (je l'ai vue sortir d'un des jardins) de manière plus franche et conventionnelle. En outre, on peut imaginer que la typologie étudiante en architecture à la recherche d'un quartier en périphérie ne fait pas partie

de sa liste d'interlocuteurs usuels. On peut donc émettre l'hypothèse que c'est parce qu'elle n'est pas parvenue à me classer dans une catégorie usuelle, familière et adaptée à l'espace dans lequel nous évoluions, que la femme s'est trouvée désemparée (et muette) face à ma demande. Au-delà de ça, il faut souligner que le mutisme de mon interlocutrice n'est certainement pas sans lien avec le lieu dans lequel notre rencontre est survenue. Cette zone pavillonnaire à l'est de Saint-Nazaire, relativement morne et endormie, pose la question de l'influence des formes bâties et de la nature des espaces publics dans la capacité à communiquer avec autrui. Dans cette rue, où pourtant rien n'est censé empêcher le contact et l'échange, la prise de parole est angoissée. Il y a quelque chose de l'ordre de l'inquiétude ou du tourment lorsqu'il s'agit d'aborder l'autre dans un but de communication lorsque aucune raison évidente n'en justifierait l'initiative. La rue, qui constitue pourtant un espace public au sens propre et qui est dessinée pour être foulée par toute sorte d'inconnus qui se croisent, est ici comme mutilée et détournée de sa fonction première pour ne conserver que sa fonction de déplacement, principalement motorisé. Ma tentative d'approche de cette femme était perdue d'avance, dans un espace public où la communication n'est pas acceptée

dans sa forme inusuelle ; le déplacement même, lorsqu'il ne poursuit pas un but précis et fonctionnel (rentrer chez soi, se rendre dans son véhicule) est inconfortable et impossible : dans cet espace public infirme et dénaturé, j'étais condamnée à l'errance par avance. Pour ce qui est de l'éclair d'affolement suivi de la fuite, je n'ai pas d'explication tangible. Peut-être que faute d'une explication cohérente à ma présence, les seules suppositions probables étaient celles d'une intention malhonnête de ma part, et que j'ai donc été déclarée coupable avant même d'être jugée.



FIGURE 2 _ Vue sur une tour de logement social, quartier Minée

scène 2 — ce qui n'est pas sensé mais cependant exprimé⁽⁶⁾

DÉCOR : *Dimanche après-midi, sous la tempête (lors d'une seconde accalmie), quartier Minée, sur le boulevard principal où se font face de grandes opérations de logements sociaux et des pavillons individuels mitoyens typiques des années quatre-vingt. Certains plots de logements sociaux ont été rénovés avec soin : une tour réhabilitée par Lacaton & Vassal se détache au loin et l'espace public a été dessiné au goût du jour : pistes cyclables, bandes plantées de graminées, ganivelles bois. Je déambule à la recherche de mon prochain interlocuteur, qui, je l'espère, s'exprimera sur la confrontation HLM-maisons individuelles. Cela fait plusieurs fois que je parcours le boulevard, de long en large, changeant parfois de trottoir (l'opération peut prendre quelques minutes le temps de traverser l'épaisse artère) pour favoriser les opportunités de rencontre. Deux jeunes filles approchent au loin. Je me mets en tête de les aborder lorsqu'elles arriveront à mon niveau. Le moment fatidique arrivé, je renonce. L'une d'elle, à sa congénère et à moi-même : « - Elle est chelou celle-là ».*

(6) WITTGENSTEIN LUDWIG, *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, 2001

La scène a duré environ une minute. Elle peut se diviser en plusieurs temps. Le premier a consisté en la prise de conscience de nos présences respectives. Nous sommes alors distantes d'une trentaine de mètres. Pendant le second, le plus long, les deux jeunes filles, que j'estime avoir entre quinze et seize ans, vont s'approcher de notre point de rencontre en effectuant une succession de gestes et de bruits : elles ont mis de la musique en haut-parleur sur leur portable et chantent par intermittence (elles ne connaissent visiblement pas toutes les paroles de la chanson), associant un certain nombre de mouvements à la mélodie. Lorsqu'elles ne chantent pas, elles discutent (en l'occurrence, de la météo, et de leur sidération face aux variations de précipitations). C'est au cours de cette phase que je les observe véritablement : elles ont la même doudoune luisante à large capuche en fourrure synthétique, des baskets de marque, des jeans abusivement délavés et troués. Je ne connais pas la musique qu'elles écoutent, mais j'y entends un fond de sonorité orientale remixée. Le troisième temps est assez furtif : je les regarde arriver à mon niveau puis baisse les yeux. Elles me regardent les dépasser et l'une d'elles lâche : « elle est chelou celle-là. » Plusieurs questions se posent. Pourquoi ai-je renoncé ? Pourquoi m'ont-elles qualifiée de « chelou » (bizarre,

étrange, saugrenue, incohérente, ridicule) ? Pour tenter d'y répondre, on peut déjà noter un premier niveau d'étrangeté dans mon comportement : l'espace public, pourtant dessiné et dédié aux piétons et aux mobilités douces, ne laisse aucune place à la déambulation si elle n'est pas accompagnée d'une raison ou d'un justificatif (promener un chien peut en être une). Ou plutôt, la déambulation est réservée à une certaine catégorie de population : ici, à l'habitant qui peut légitimement « descendre faire un tour ». De mon côté, je suis hors catégorie : ni habitante, ni visiteur, la promenade est malaisée, voire embarrassante. Si incommode, qu'il m'est indispensable de trouver des subterfuges pour m'arrêter légitimement (refaire mon lacet, regarder mon téléphone, rouler une cigarette). Un tel comportement de ma part tenait donc déjà de l'événement insolite pour les deux jeunes filles comme pour quiconque m'aurait observée me « balader » sur le boulevard. Mais leur remarque ne témoigne pas seulement d'un étonnement : le terme « chelou » a une dimension péjorative supplémentaire. La première raison pour laquelle j'aurais pu leur paraître « chelou » réside dans mon apparence et mon style vestimentaire : dans ce cas, « chelou » résonne comme « démodée » ou « *pas stylée* ». La deuxième tient dans

les regards que nous avons échangés : mon insistance involontaire s'explique par l'évaluation que j'ai faite, pendant la trentaine de mètres qui nous séparaient, de ma capacité à les aborder et de leur degré supposé de réceptivité. Ce qu'elles ont sûrement pris pour un regard de défi était plutôt de l'appréhension, et la manifestation physique d'une activité cérébrale intense (comment les aborder ? bonjour ou salut ? etc). Là encore, les deux jeunes filles m'ont surprise en pleine *répétition générale*, dans une activité qui n'aurait pas dû être visible du public et qui décrédibilise par avance mon rôle et ma performance. Mais au-delà de ces deux raisons, l'hostilité qui caractérisait leur passage à l'acte verbal (me qualifier de « chelou » et faire en sorte que j'entende ce commentaire) ne peut s'expliquer que si l'image que je renvoyais leur était désagréable, malplaisante ou abaissante. En me posant la question de l'image que j'exposais de moi, je me suis surtout interrogée sur l'image que je leur renvoyais d'elles-mêmes à travers mon apparence ou mon comportement. Mon apparence, précisément, n'était certainement pas de celles qui les aurait rendues envieuses (au vu de leur style vestimentaire et musical, je ne représentais sûrement pas un idéal de réussite). Pour autant, il y a bien quelque chose chez moi qui les a piquées,

incommodées. Et cette chose est probablement liée à mon comportement, à ma manière d'occuper l'espace. En paraissant simplement mal à l'aise ou étrangère à ce lieu, je leur ai finalement peut-être rappelé à quel point elles y étaient familières. En détonnant, je leur ai renvoyé leur propre appartenance au quartier, leur condition, leur mal-être peut-être, leur désœuvrement sûrement. Ce serait donc ma distance et mon inconfort, qu'elles ont en outre sûrement pris pour du mépris, qui m'auraient fait paraître manifestement urbaine, et leur auraient donné la preuve de leur appartenance à la périphérie, au périurbain ou au péri-métropolitain : la preuve de leur relégation. Quant à mon absence de passage à l'acte, il me semble qu'il s'explique tout d'abord par l'intrusion des deux jeunes filles dans mon processus de répétition générale. En m'observant avec insistance pendant que j'établissais mon rôle, elles m'ont déstabilisée. J'avais déjà dépassé à leur égard le temps légitime ou usuel après lequel observer quelqu'un devient embarrassant, et j'aurais dû, dans le cas où l'interaction s'était produite, m'en justifier. De plus, ayant évalué leur manière de parler et leur intonation pendant mon temps d'observation, j'ai compris que le décalage qui existe entre elles et moi était de l'ordre d'un écart générationnel, alors même que six ans seulement

nous séparent, et que les codes selon lesquels nous agissons en société sont profondément différents. Mais au-delà de cela, il faut rappeler que selon Goffman, « il est souvent commode d'appeler équipe des acteurs l'équipe qui a le contrôle du décor, et d'appeler public l'autre équipe »⁽⁷⁾. En me faisant ostensiblement prendre conscience de leur contrôle du décor, les deux jeunes filles m'ont exclue de la représentation et m'ont fait, contre ma volonté, jouer le rôle de public à leur propre représentation sur scène ; représentation qu'elles achèveront, victorieuses, par la manifestation vocale de leur accomplissement.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

(7) GOFFMAN ERVING, *op. cit.*



FIGURE 3 _ Vue depuis la place principale de Trignac

scène 3

— soi et la ville désirable

DÉCOR : *Dimanche après-midi, Trignac sous la tempête. J'arrive à Trignac parce que c'est le terminus du bus que j'ai pris par hasard pour quitter le quartier Minée. Sur la route, j'écris « En quelques minutes, je suis hors la ville. Voie rapide. Concessionnaires auto. Services nautiques, camping-cars. Carocéan. » Le bus me dépose -ou m'abandonne- sur la place principale, qui en réalité constitue plus un parking qu'une place à proprement dit. Les maisons autour sont comme dévitalisées, désaturées de couleurs, volets fermés ou rideaux gris. Quelques automobilistes se succèdent pour retirer de l'argent à la Banque Postale, qui constitue, avec la mairie, le centre culturel et une église des années soixante, les seuls équipements visibles. Derrière moi, « Salle Léon Mauvais », je lis « Sent Mauvais ». Je demande à un homme comment rejoindre Saint-Nazaire. Il me désigne du doigt l'aubette de bus à l'autre bout de la place, où je me rends pour constater que le plan qui aurait pu m'indiquer la direction à suivre est masqué par une affiche qui indique les déviations et retards sur la ligne. Je m'assois*

néanmoins. Le prochain bus est dans cinquante-quatre minutes, que je passerai assise sous l'aubette à regarder les rares passants ; non pas au sens de promeneurs, mais bien d'individus qui passent. Il est 14:56. Le vent, strident, s'engouffre dans le frêle interstice qui sépare un panneau publicitaire « BORN INTENSE » pour la nouvelle formule de Desperados (une bière aromatisée) et la plaque de verre qui me protège théoriquement des bourrasques. 15:17 : l'absence de mouvement autour de moi, si l'on excepte le défilement régulier des automobilistes en quête d'argent liquide, me laisse le loisir de dénombrer les petits carrés qui composent les bandes rugueuses annonçant une différence de niveau aux malvoyants (six cent seize). Le vent fait danser les fils électriques qui se balancent d'un poteau à l'autre, et frémir une flaque qui résulte d'un manque d'attention porté à la mise en œuvre de l'enrobé de la route. Trignac est résolument inerte, et les potelets qui indiquent les zones légales de stationnement sur le bord de la route, d'un rouge éclatant, ne font que souligner un peu plus la blêmeur des environs. 15:26 : une jeune fille, environ seize ans, appareil dentaire, chewing-gum mâché abusivement, baskets Adidas roses, legging motif panthère, sweat à capuche, regarde son portable avec nonchalance. Se regarde dans la vitre du « BORN

INTENSE » avec une légère moue et ré-arrange sa mère de devant, visage de trois-quart penché en avant mais regard droit, avant de se retourner. Elle jette un dernier coup d'œil satisfait et reprend son activité principale. J'engage la conversation.

« Excuse-moi, c'est bien le bus pour Saint-Nazaire ? (quelques secondes de flottement, elle me scrute)

- Hein ? Ouais. »

Elle me fusille du regard et va s'installer à l'extrémité du deuxième banc de l'aubette avant de me lancer un second coup d'œil. Ma question, qui se trouvait être une demande réelle, avait aussi pour but d'entamer une discussion avec la jeune fille. Mais cet objectif n'a pas pu être poursuivi au vu de la réponse et de l'attitude de mon interlocutrice. Cependant, cet échec ne peut pas s'expliquer par la seule attitude de la jeune fille, ou plutôt son attitude et notre incapacité à échanger de manière fluide ne sont pas étrangères au lieu dans lequel nous nous trouvons : sous l'aubette de l'arrêt de bus qui passe mollement toutes les heures le dimanche après-midi, adossées à ce grand parking apathique et devant les façades prostrées et abattues des maisons et des équipements publics,

nous sommes dans l'antithèse d'un espace public où l'interaction est envisageable. Le langage, impossible, se cantonne à des interactions minimales. C'est lorsque l'on emprunte le bus pour se rendre à Trignac qu'apparaît une première couche de relégation : en quittant Saint-Nazaire, on s'engouffre dans cet espace souvent indéfinissable et insaisissable de l'entre-ville. Quatre voies, succession de panneaux publicitaires, zones industrielles, immeubles chancelants et usés qui regardent la route, déchetterie sauvage, vitres qui tremblent, bus qui se fait petit à petit dépouiller de ses voyageurs. J'imagine la jeune fille de seize ans de retour du centre de Saint-Nazaire, où elle a vécu au cœur d'un soupçon de stimuli marchands, et apprécier pendant la trentaine de minutes de trajet la preuve de son éloignement physique et mental. Et je l'imagine fouler le sol de ce grand parking qui fait le cœur de ville, où se font face un PMU écaillé et une succession d'espaces résultants pavés ou enherbés, qui malgré les quelques potelets de couleur excluant les automobilistes de la représentation, ne peuvent être définis comme des espaces piétons. La salle «Léon Mauvais », quand la toponymie même influe sur la perception d'un lieu. Et l'absence de stimuli marchands, de témoin palpable d'appartenance au monde capitaliste et à la ville moderne, à la ville désirable, ou à l'image de

soi dans cette ville. Retentissante, criarde et manifeste, l'affiche du « BORN INTENSE » comme un pied-de-nez ironique aux caractéristiques intrinsèques de la ville. Plus ironique encore, est l'image de la jeune fille, son air nonchalant et intraitable, qui fait l'épreuve du reflet de sa sensualité dans cette même vitre, mon intrusion dans ce processus si intime et déroutant qui n'est jamais destiné à se tenir devant un public, et son absence de scrupule à me le faire partager. Son air imprégné de défi, d'arrogance, de dédain et d'incompréhension lorsqu'elle lâche « Hein ? Ouais. » et s'en va. Cette interaction avortée, mutilée, qui crie l'appartenance de Trignac au péri-métropolitain, qui crie son absence de stimulus, d'urbanité, et de tout ce qui compose un espace public où l'interaction est malléable, limpide, nonchalante ; où l'urbain aura le choix d'engager la conversation ou d'afficher une moue blasée et réservée, gage de son détachement. Trignac où le langage est impossible, rendu infirme et amputé avant même d'exister. Trignac qui vit dans l'ombre de Saint-Nazaire, qui vit elle-même dans l'ombre de Nantes : deux niveaux de relégation, d'éloignement, deux niveaux d'obscurcissement des rapports sociaux et du langage.



FIGURE 4 _ Vue depuis l'entrée du chemin où je rencontre Didier

scène 4

ce que la ville refoule

DÉCOR : *Lundi après-midi, quartier des Landettes, sur un petit chemin sauvage piéton enherbé qui sillonne parallèlement aux routes carrossables, au début du Bois Jolan. Ce réseau alternatif est comme hors de la ville, et permet d'apprécier et d'observer l'arrière des maisons, des clôtures érodées ou rafistolées, une végétation incontrôlée. Je m'apprête à croiser un homme, une quarantaine d'années, crâne rasé, l'air dur, un fagot de bois sous chaque bras, chaussé de bottes de chasse et accompagné d'un grand chien, qui parcourt ce chemin comme s'il était en pleine forêt. Une sorte d'instinct ou de vieille habitude, de celles qu'on entend de la bouche de notre mère lorsqu'on est petite, m'incite à me méfier de cet homme ; un souvenir au goût de « on ne monte pas dans la voiture des inconnus » ou de faits-divers impliquant une jeune fille et un homme dans une forêt. Ces réminiscences incontrôlées, qui m'envahissent en quelques secondes à l'approche de cet homme, ne m'empêchent paradoxalement pas de lui adresser ma requête.*
« Mathilde - Bonjour, vous êtes d'ici ?

Didier - Oui.

Mathilde - Oui ? Je suis étudiante, je fais une étude sur ce quartier, j'aurais aimé rencontrer des habitants pour discuter. Me parler un peu du quartier.

Didier - Ouais, si vous voulez.

Mathilde - Vous promenez votre chien, je peux vous suivre dans votre promenade si vous voulez.

Didier - Ouais ! Non non mais ouais. Je vous écoute.

Mathilde - Vous habitez depuis longtemps ici ?

Didier - Vingt-huit ans.

Mathilde - Vingt-huit ans ? Donc vous êtes nazairien ?

Didier - Ah non, je suis pas né ici, je suis né après Le Pellerin. Voilà. Et je suis venu pour le travail.

Mathilde - Parce que vous travaillez dans le domaine du port ?

Didier - Je suis marin ouais. Je suis venu pour le travail.
(...)

Didier - J'aborde régulièrement les gens des immeubles, c'est le quartier D'avalix par exemple qui est à côté. C'est vrai que c'est pas très simple avec certains, parce que forcément il y a certaines choses qui sont...

Mathilde - Pourquoi ?

Didier - Bah parce que, ça traficote de la drogue à longueur de temps. Il y a des jours bien définis, ceux qui habitent là-bas le savent.

Mathilde - Ah bon ?

Didier - C'est secret de polichinelle, tout le monde le

sait personne le dit. Enfin les gens là des maisons le savent pas forcément parce qu'ils parlent pas avec les gens des immeubles. Mais moi je vais à leur rencontre quand je promène le chien, je discute avec tout le monde. Fatalement, quand je me rapproche de là-bas, je rencontre des gens que je sais ce qu'il se passe.

Mathilde - C'est bien de s'ouvrir aussi aux gens là-bas.

Didier - C'est pas ceux qui sont pas corrects que je fréquente... C'est des gens comme toi et moi.

Mathilde - Oui oui.

Didier - Y'a pas cinq mille sortes d'hommes, y'a ceux qui sont un petit peu de l'autre côté de la barrière, et ceux qui sont on va dire, un peu plus... enfin voilà. Après, c'est vrai que c'est pas simple parce qu'ils font un peu de conneries dans le bois...

Mathilde - Vous pensez que c'est pourquoi, tous ces problèmes ?

Didier - Pourquoi ? Parce qu'ils ont rien d'autre à faire. On va traverser là. Trottoir le chien. Donc ouais après y'a l'argent facile aussi. C'est tellement facile de gagner 50 euros dans la journée en faisant rien du tout. On va aller par là ?

Mathilde - Oui si vous voulez.

Didier - Faire le tour. Allez avance le chien. C'est lui qui décide de la balade. Donc tu vois, vraiment, faut pas non plus...

(...)

Didier - (l'homme décélère) *Non on est quand même bien placés ici, on a pas de feux si on veut aller sur la côte, en centre... C'est pas mal quand même, tu vois.* (il s'arrête devant une maison) *Bon on est arrivés.*

Mathilde - *Je vais vous laisser.*

Didier - (un sourire aux lèvres) *Non bah viens !*

Mathilde - *Bah non, c'est gentil.*

Didier - *C'est vrai ?*

Mathilde - *Oui, mon but c'est de me promener avec des gens...*

Didier - *T'es sûre ?*

Mathilde - *Oui !*

Didier - *Ah bon. Tu voulais savoir d'autres choses ?*

Mathilde - *Non, non. Je voulais rien savoir de particulier, je me promène.*

Didier - *D'accord. Non parce que, si tu voulais venir prendre un café...*

Mathilde - *Non mais je vais essayer de trouver d'autres personnes !*

Didier - (d'un ton offensif, autoritaire) *Bah si, viens !*

Mathilde - (quelques pas de recul) *Non c'est gentil.*

Didier - (résigné mais toujours agressif) *Bon ben écoute...*

Mathilde - (ferme) *Merci en tout cas, bonne journée !*

Didier - (amer) *Bonne journée oui. »*

L'interaction ou la promenade, qui a duré une vingtaine

de minutes, s'est soldée par un échec puisque l'homme a instauré un rapport de séduction avec moi : le langage, qui se cantonnait initialement à un registre informatif et cordial, s'est peu à peu trouvé imprimé de désir. Notre définition de la situation était foncièrement différente, et la question qui se pose est de décrypter comment cette divergence a pu naître, et le niveau de singularité de la représentation : on se demande en somme, à quel point l'interaction était propre aux rues du quartier, et à quel point elle aurait pu différer si j'avais rencontré mon interlocuteur rue du Calvaire à Nantes à la même heure. Le paradoxe réside dans le fait que j'aborde l'homme alors même que je ressens chez lui ce genre de caractéristique, difficile à définir, qui rend un personnage déplaisant ou peu à même d'inspirer confiance : ici, une apparence de chasseur ou de militaire, professions à qui l'on prête généralement ou traditionnellement un certain nombre de mentalités déviantes, a très probablement participé de ce sentiment. Cette première observation, qui relève du stéréotype et d'un certain nombre d'idées reçues acquises au cours de l'enfance ou de la vie, a cependant sa place dans les rapports humains et les interactions : même si ce genre de norme tend à s'affaiblir, il est inhabituel ou inconvenant qu'une jeune femme suive un homme qu'elle

ne connaît pas dans un endroit qui lui est inconnu, surtout si cet homme fait « mauvais genre ». Pourtant, c'est bien ce qui est arrivé, et ce n'est pas le goût du risque ou un quelconque défi personnel qui m'a amenée à l'aborder, mais un éclair de confiance qui a émané de son comportement, comme si un homme qui ramasse du bois et promène son chien ne pouvait pas être foncièrement mauvais, autre idée reçue des plus saugrenues, mais pourtant justificative de mon initiative. Lorsque je me sentais mal à l'aise, c'est d'ailleurs la présence du grand chien, comme s'il constituait une troisième personne ou un médiateur, qui me rassurait.

Puis, en suivant le marin dans sa promenade, je lui ai laissé le contrôle du décor : il décide du trajet, et j'adopte dès lors une position légèrement inférieure puisque dépendante de sa volonté. Je me trouve alors dans un environnement rigoureusement inconnu et excentré, ce qui me confère d'office un manque d'assurance ou de contrôle quant à l'évolution de la situation : l'homme peut aisément décider de me mener jusqu'à chez lui sans que j'en prenne conscience -ce qu'il fait- par habitude ou par calcul. L'interaction bascule peu à peu, lorsqu'il commence à me tutoyer et à adopter certaines expressions faciales, à sourire avec insistance ou à tenter de se

présenter sous un meilleur jour. Décelant ces premiers signes d'un renversement de situation, et au lieu de mettre fin à la promenade, je reste aimable et polie sans me douter du tournant qu'elle prendrait quelques minutes plus tard. Si l'homme a cru bon de m'amener jusque chez lui et a pensé recevoir une réponse positive de ma part, c'est que j'ai dû lui envoyer quelques signaux malgré moi, c'est que mon statut d'étudiante désintéressée (de sa personne) mais intéressée de ce qu'il pourrait me livrer du quartier n'a pas été effectif, et donc que je n'ai pas livré le bon personnage. Ou plutôt, que le personnage livré a été mal interprété parce que les signes qui sont censés le définir n'étaient pas clairs : une étudiante qui se promène à l'orée du bois Jolan à la recherche d'habitants pour discuter aurait probablement dû avoir un carnet, prendre des notes, demander l'autorisation d'enregistrer l'entretien, ou simplement le mener avec des questions plus directives. Le caractère informel de l'entretien et mes réponses l'encourageant à continuer dans les directions qu'il prenait, ont probablement achevé de brouiller les pistes, de nuire à la définition propre de mon personnage. C'est ainsi que le glissement s'est produit petit à petit, et a donné lieu à la concrétisation du malentendu : les dernières répliques, à la manière

d'une *stichomythie*, procédé employé traditionnellement par les dramaturges grecs pour montrer l'accroissement d'intensité d'un sentiment ou le conflit, font état de l'évolution des sentiments du marin et de l'incompatibilité de notre définition de la situation. Cette incompatibilité se solde par un échec, une rupture du dialogue et une incompréhension réciproque. Cette représentation sur la scène du quartier périphérique pavillonnaire nazairien pose véritablement la question de l'imaginaire des lieux, de l'apparition du fait-divers ou de ce que l'on en s'en représente mentalement quand il s'agit de lieux excentrés et de rencontres inopinées. La désillusion qui est propre à notre interaction ne serait probablement jamais survenue dans la ville-centre, a fortiori au cœur de flux marchand et piéton. Cette dimension incertaine et redoutable de l'interaction, qui n'évolue dans notre cas qu'en périphérie, est un marqueur de ce que la ville refoule : en faisant passer les actes indésirables dans la catégorie de l'inconscient, elle les rejette du registre des aspects de la vie sociale. Pour autant, ces actes sont toujours actifs et présents et deviennent parfois les moteurs cachés de comportements qui substituent au plaisir interdit, un dérivé acceptable.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

scène 4

— l'« urbaniste » à l'épreuve de la résilience



FIGURE 4 _ Vue sur le parking du Carrefour et sur la base nautique

DÉCOR : place de l'Amérique Latine, mardi après-midi. En toile de fond : le Ruban Bleu, haut lieu de consommation capitaliste de la ville : enseignes mondialisées par dizaines annoncées sur la façade-même de l'édifice parcouru par les courbes azur (Côte d'Azur ?) qui lui valent son nom, immeubles imposants et impersonnels aux tons standardisés, immense étendue piétonne aux subtiles différences de traitement de sol, lanières plantées de graminées, de petites fougères et de palmiers, chaises immobilisées dans une position de sociabilité (quatre par quatre, savamment orientées les unes vers les autres), ancienne base sous-marine réhabilitée et surmontée d'un des lieux de tourisme de la ville, statue aux faux airs de Niki de Saint-Phalle édulcorée, immense enseigne Carrefour sur fond de tôles ondulées blanches, et un grand parking aérien, où je rencontre mon interlocuteur. Sur les chaises immobiles de la place et devant le Carrefour, un certain nombre d'individus visiblement désœuvrés consomment des canettes de bière forte.

« Mathilde - Bonjour, je suis urbaniste et je fais une étude

sur ce quartier. J'aurais aimé rencontrer des habitants pour m'en parler cinq minutes. » (il souffle, et dans un rictus d'écœurement et de répulsion, se racle la gorge comme pris de nausée, puis s'en va sans dire un mot)

L'homme qui a manqué de cracher en réponse à ma sollicitation a une soixantaine d'années. Il porte un cabas *E.Leclerc* esquinaté, une veste en polaire négligée boutonnée de manière inégale, de vieilles baskets blanches noircies, un pantalon fatigué par le temps. Ce marqueur de classe que représente la manière de se vêtir et de se tenir dans la ville a une importance capitale lorsqu'il s'agit de rapports sociaux. Cet homme appartient manifestement à une classe populaire ou ouvrière très défavorisée et parcourt le parking aérien avec une certaine lassitude, en traînant des pieds. Je l'intercepte dans sa course supposée vers le *Carrefour* en adressant ma requête de manière joviale et affirmée, comme persuadée qu'il donnera suite à ma demande. Le premier décalage notable est celui de nos attitudes respectives dans l'espace public : il le foule de manière usée et mécanique, avec sur son visage l'image d'un abattement dont on ne saurait dire s'il est l'expression d'une tristesse profonde, d'une lassitude ou d'un mal-être ; peut-être un entremêlement

des trois. De mon côté, je suis ostensiblement étrangère à l'espace public, aux préoccupations de cet homme, et mon personnage d'urbaniste que j'expérimente pour la première fois, rend immédiatement effectif le fossé entre nos deux conditions. Au-delà de cela, dans une ville comme Saint-Nazaire, la figure de l'urbaniste est synonyme ou représentative de l'incidence des décideurs de la ville dans le quotidien érodé des classes populaires qui la peuplent historiquement. Elle est le synonyme de l'évolution de la ville, des politiques qui multiplient les opérations à grande échelle comme la place de l'Amérique Latine dans un but de retentissement ou de rayonnement qui rattraperait le déclin partiel et l'absence d'attraction touristique de la commune. La figure de l'urbaniste est en outre attachée à une certaine représentation dans l'imaginaire populaire, et associée à un vocabulaire d'érudit, à des préoccupations parfois incomprises ou jugées superficielles. En avortant l'interaction, l'homme m'a fait part du décalage, du fossé infranchissable qui existe entre nos langages respectifs, et de l'impossibilité qu'on aurait eu à communiquer ou à se comprendre. Mais l'intensité qui a caractérisé son *passage à l'acte* (corporel et physiologique cette fois) fait aussi résonner une autre caractéristique de la petite ville moderne en déclin : l'homme qui parcourt mollement le

grand parking en quête de marchandise standardisée nous renvoie et rend manifeste le déclin du petit commerce, le nouveau visage de la ville mondialisée ponctuée de centres commerciaux, et ce qu'on imagine comme la mélancolie caractéristique de ses habitants. Le grand *Ruban Bleu* et le *Carrefour* sont les témoins d'une nouvelle ère qui exclut radicalement le petit commerce et la marche à pied de la représentation en ville : Saint-Nazaire est constituée de pôles commerciaux éloignés imaginés et dessinés pour se rendre de l'un à l'autre en automobile. Comment mon interlocuteur a-t-il pu vivre le deuil lié à la disparition progressive de ce qui faisait la ville désirable ? On comprend que le rejet qu'il a manifesté à l'égard de ma demande est probablement dû à un rejet de la représentation de l'État, ou de ce que je pouvais symboliser en tant qu'urbaniste, en tant que responsable de la transformation de sa petite ville. Son rictus de dégoût, que j'imagine être de la mélancolie bariolée de rancœur m'a après coup rappelé la nostalgie teintée de désarroi d'Alex Kerner dans le film « *Good Bye Lenin !* »⁽⁸⁾, qui recherche sans relâche des témoins de l'État communiste de la RDA dans Berlin réunifiée, et la manifestation de son effarement et de son incompréhension devant la marchandise nouvellement mondialisée de l'Allemagne capitaliste : « Fin juin mille

neuf cent quatre-vingt-dix, les magasins de notre patrie socialiste se vidèrent. Et le pays derrière le mur nous donna de vrais billets. (...) En une nuit, notre austère supérette s'était transformée en un chatoyant paradis de la consommation. Chaque client était le roi. »

(8) BECKER WOLFGANG, *Good Bye Lenin !*, 2003



FIGURE 5 _ Vue sur une maison du quartier où je rencontre Suzanne

scène 5

— condition de félicité⁽⁹⁾ spatiale

DÉCOR: *Quelque part que je ne saurais retrouver sur une carte.*

« Mathilde - Excusez-moi madame, bonjour ! Je cherche Les Landettes.

Suzanne - Les Landettes... Ça me dit quelque chose ça. (elle a l'air perdue) Il y a des commerces là-bas... (elle me prend le bras et les désigne du doigt)

Mathilde - Ils sont fermés...

Suzanne - Ah c'est fermé ! Mince... Je sais pas où il est non...

Mathilde - Le quartier où on est ici, il s'appelle comment ?

Suzanne - Je peux pas vous dire... Je suis pas du coin...

Mathilde - Ah vous habitez pas là ?

Suzanne - Non... À côté la boucherie, allez voir peut-être qu'ils sauront ! Je suis vraiment désolée...

Mathilde - Je vais aller voir oui. C'est gentil merci. (nous échangeons des sourires chaleureux) »

Cette interaction des plus banales et quotidiennes, ne présente au premier abord aucune caractéristique remarquable. Mais c'est précisément dans sa dimension

(9) GOFFMAN ERVING *op. cit.*

anodine qu'elle me paraît intéressante. En m'avançant vers cette femme, j'attendais d'elle qu'elle m'indique le chemin, ou qu'elle soit encline à discuter avec moi, peu importait la charge de sa réponse. En répondant favorablement à ma requête, et même si elle ne pouvait pas me renseigner, Suzanne a entamé un échange fructueux, « réussi ». Il me semble d'ailleurs que c'est précisément parce qu'elle ne connaissait pas non plus le chemin, que nous avons réussi à communiquer de manière si fluide : en s'accordant sur une « non-connaissance » du quartier, nous avons immédiatement partagé un premier déterminant. Notre manière de fouler le sol de cet endroit s'en trouvait d'autant plus homologue et semblable, et c'est d'ailleurs peut-être sa manière d'occuper l'espace qui a traduit sa non-appartenance à ce lieu et motivé mon accostage. La femme s'est révélée accessible car elle ne possédait pas de « capital indigène », cette connaissance fine du milieu qui exclut de la représentation les interlocuteurs trop naïfs ou ignorants, crée d'entrée de jeu un décalage et rend les interactions impossibles. Nous partagions donc une définition de la conjoncture interactionnelle : chaque personnage était joué sans arrière pensée, ou du moins paraissait l'être, et correspondait parfaitement à l'image que l'autre se faisait de lui. C'est donc probablement

cette définition commune de l'interaction qui a accordé à cette rencontre le premier aboutissement heureux de mon exploration nazairienne. Mais ce dénouement provient certainement d'une autre caractéristique commune : la similitude de nos appropriations de l'espace public. Je retrouvais dans l'attitude de Suzanne la même incertitude, le même flottement que ceux que je pensais renvoyer. On peut d'ailleurs faire l'hypothèse que la réussite d'une interaction tient autant à ce partage de la définition de l'appropriation de l'espace, qu'au partage de la définition d'une situation interactionnelle et de rôles « bien » joués : on pourrait ajouter à la *condition de félicité* propre à Austin et à Goffman, le déterminant spatial qui surajoute le contexte au simple accord d'acteurs sur le partage des critères de l'interaction. C'est l'une des composantes qui semble expliquer les échecs survenus plus haut, et qui accorde une dimension supplémentaire à la décortication des rapports sociaux qui ne peut se cantonner à l'étude des interlocuteurs retirés de leur contexte, et qui reconnaît à la ville, petite ou grande, urbaine ou dépouillée, sa responsabilité dans le bouleversement des rapports sociaux.

Cette deuxième immersion, relativement courte, a tenté de mettre en valeur à travers six situations ce qui fait une identité de la petite ville de Saint-Nazaire. En particulier, elle a tenté d'observer à hauteur d'œil ce qui se cache derrière les interactions du quotidien et qui fait se distinguer sensiblement cette ville perçue de la ville communiquée par un langage plus officiel ou urbain. Naturellement, cette partie s'est placée après Nantes-centre dans le voyage au bout de la ville et on a tenté d'y dévoiler les limites du langage dans un territoire *péri-métropolitain*. Nous allons voir maintenant un tout autre fragment de territoire qui, bien que s'inscrivant dans les limites administratives de Nantes, constitue pour moi un milieu d'un degré moindre d'urbanité.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉTUDE DU LANGAGE ORDINAIRE ET
DE L'INDICIBLE EN LISIÈRE DE VILLE

- scène 1* Une expérience de relégation
- scène 2* Mélancolie
- scène 3* Souillure
- scène 4* Déraison
- scène 5* Non-conformité
- scène 6* Amalgame
- scène 7* Ce qui fait la ville
- scène 8* Paradoxe
- scène 9* Fantasma
- scène 10* Urgence
- scène 11* Discordance
- scène 12* Mise en abîme



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE PATENT

— introduction

La ville d'aujourd'hui, entité incertainement définie et tentaculaire, est formée, à ses extrémités, de territoires complexes et sous-étudiés. Ces territoires sont le lieu de la rencontre entre la fin de la ville administrative et le début de ce que l'on pourrait qualifier de périurbain, de ce qui n'est plus à proprement dit « en ville ». Si la limite entre ces deux entités est souvent marquée de manière concrète par la présence du périphérique, cette large bande recouverte d'enrobé qui enserre la ville, sa représentation n'est pas si franche dans l'usage. Du centre-ville à la fin de la ville, il existe une déclinaison de quartiers, de typologies bâties, de zones denses et dilatées, de zones « mixtes » naturelles ou imaginées...

À l'approche de la limite administrative de la ville, on rencontre des territoires que l'on peine à qualifier : ce sont de petits extraits de ville hétéroclites, lieux d'association plus ou moins heureuse de différents types de bâti et d'habitants, et si différents les uns des autres qu'il serait inopportun d'en tirer des généralités. Pour autant, il semble que ces lieux aient tous été, à un moment de leur

histoire, négligés par les décideurs de la ville. Ce sont pourtant les lieux clés du passage entre deux catégories de territoires : l'urbain, et le périurbain. Si l'on fait naïvement l'analogie avec l'architecture, il semble que ces seuils auraient dû être traités avec le soin particulier que l'on apporte au « début » des choses, alors qu'ils paraissent constamment représenter la fin de la ville, la fin d'une attention portée à la place des choses. Eric Charmes avait dressé dans *La ville émietlée*⁽¹⁾ le portrait de cette catégorie incertaine, le périurbain, et l'avait définie selon trois stades d'émiettement : paysager, politique, et social. Le périurbain est cet espace qui, à l'opposé des images que suscite le terme d'« étalement urbain », n'a pas vocation à disparaître mais bien à se stabiliser et à s'étendre d'après ce modèle de décomposition. Ce modèle ou cette conjecture est un terreau fertile à la transformation des communes en « clubs résidentiels », phénomène signifié par l'emploi du néologisme « clubbisation » ; dans ces communes, « les habitants ne se comportent pas en citoyens mais en consommateurs : ils vivent dans une municipalité non pas en tant que membres d'une communauté politique, mais en tant que membres d'un club fondé sur la jouissance partagée d'un ensemble de biens et de services »⁽¹⁾ incarnés par l'environnement social et spatial. Cet émiettement

(1) CHARMES ERIC, *La ville émietlée. Essai sur la clubbisation de la vie urbaine*, PUF, 2011

morphologique est à associer, à plus petite échelle, à un émiettement culturel qui sera décortiqué plus loin. Cette idée rejoint celle, historique, de reléguer hors-la-ville toutes les institutions nuisibles, nocives et dérangeantes telles que les cimetières, les prisons, les abattoirs et autres non-lieux d'urbanité, sans se soucier de la forme que prendra ce *hors-la-ville* une fois peuplé d'indésirables. Michel Foucault décrivait ce processus en soulignant que la relégation constitue une protection pour la société à l'égard de la menace que ces institutions constituent⁽²⁾ : consciemment ou non, la relégation est devenue un écran derrière lequel se mettre à couvert du sentiment d'insécurité.

*

Le quartier *Bout des Landes* m'est apparu lorsque je me suis rendue pour la première fois devant le Centre pénitentiaire de Nantes – quartier centre de détention le samedi 1er octobre 2016. Mon expérimentation, qui a premièrement consisté en l'observation, chaque samedi, du spectacle de l'entrée et de la sortie des visiteurs dans l'enceinte clôturée par de grands murs recouverts d'enduit brun de la prison - spectacle duquel j'étais exclue - s'est

(2) FOUCAULT MICHEL, *Surveiller et punir, La naissance de la prison*, Gallimard, 1975

peu à peu décalé et déporté vers les habitations qui s'y juxtaposent immédiatement. La question principale qui m'animait restait celle de « l'empathie » ou de l'imagination, bref celle de comprendre si, comme moi, les habitants ressentait un quelconque sentiment à l'approche de la prison. Dès le premier entretien, mon questionnaire s'est heurté à la réalité de la conversation, et je n'ai dès lors cessé d'être bousculée dans mes attentes : « *Vous savez c'est comme les choses où on passe devant tout le temps, à la fin on les voit plus.* »

Peu à peu et au cours des entretiens s'est révélé en filigrane un autre sentiment bien plus prégnant : celui d'une certaine hostilité face à la mosquée attenante. Ce déplacement de l'attention, qu'on notera un peu plus loin, a donné une nouvelle direction à ma recherche et les problématiques du quartier se sont révélées comme une photographie argentique apparaît progressivement dans son bac de développement : graduellement, degré par degré, jusqu'à l'entretien présenté ici dans sa totalité, qui, en retranscrivant les tours de paroles des six protagonistes qui s'enchaînent, fait apparaître la plénitude de la complexité de cet extrait de ville. Cet entretien se verra séquencé en scènes, qui, chacune, cadrera une caractéristique singulière des rapports qui se jouent dans

le quartier. *Bout des Landes* se situe au nord de Nantes, à deux arrêts du terminus de la ligne de tramway 2 vers Orvault-Grand-Val non loin de La-Chapelle-sur-Erdre, mais est cependant compris dans les limites administratives de Nantes. L'extrait spécifique du quartier qui nous intéresse est une bande d'une trentaine d'hectares comprise entre le boulevard René Cassin et la rocade. Cette bande est traversée par la route de La-Chapelle-sur-Erdre qui file au nord vers une forme plus affirmée de périurbain : la première couronne de communes satellites de Nantes. Au centre de la composition, un terrain de huit hectares est occupé par le centre pénitentiaire de Nantes qui comprend le centre de détention, situé dans l'enceinte des murs, et un ensemble de bâtiments administratifs qui gravitent autour de cette enceinte. En face de la prison, au sud, se trouve une rangée de bâtiments d'activités tertiaires diverses, dont certains paraissent désaffectés : agence d'intérim, associations, centre de formation, dépendance de Nantes-Métropole... Cette rangée se termine, à l'ouest, par une résidence étudiante. À l'ouest de la prison, donnant sur la route de La-Chapelle-sur-Erdre, on trouve du nord au sud : les jardins ouvriers des Églantiers, l'avenue des Églantiers, la seule avenue privée composée d'habitations

individuelles du quartier, puis une succession de rues qui desservent un ensemble d'immeubles en locatif social, construit dans les années 1970. Faisant face à la résidence étudiante, directement sur le rond-point, on trouve un ensemble de deux immeubles récents composés de logements en accession, et d'une boulangerie au rez-de-chaussée installée depuis septembre 2016 ; elle représente le seul commerce du quartier. À l'est, l'ensemble de logements sociaux continue jusqu'à l'avenue du Bout des Landes. Sur le boulevard René Cassin puis le boulevard Albert Einstein, on trouve successivement l'arrêt de tramway René Cassin, puis un arrêt de bus, posté devant la prison. Faisant face à l'ensemble de logements sociaux et à l'arrêt de tramway, la mosquée Arrahma affirme une silhouette blanche et dépouillée à côté d'un large parking, et côtoie des espaces verts. À côté des opérations de logements sociaux les plus récentes, on observe des espaces verts plus ou moins naturels qui semblent avoir été préservés malgré les extensions successives du bâti. Cet ensemble de formes bâties qui constitue cet extrait de ville hétéroclite est immédiatement adossé à la rocade, qui clôt au nord le terrain de recherche. La carte qui suit circonscrit mon terrain d'immersion et donne une liste et un emplacement des entretiens qui y ont été menés.



FIGURE 1 _ Vue sur les logements sociaux confrontés à ceux en accession

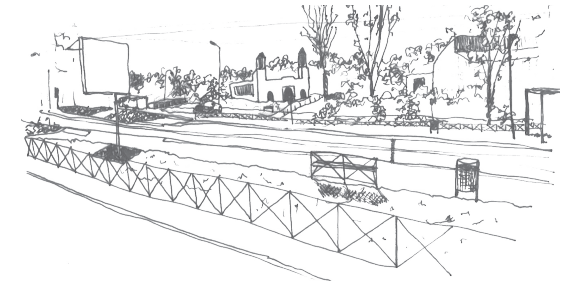


FIGURE 2 _ Vue depuis l'arrêt de Tramway sur la mosquée Arrahma

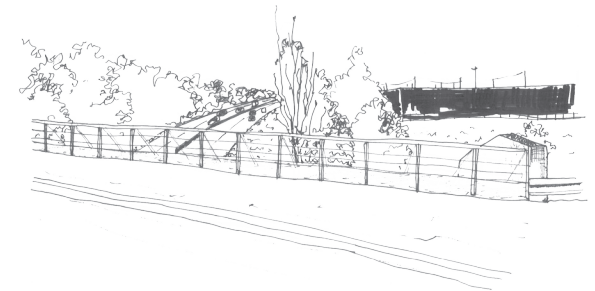


FIGURE 3 _ Vue depuis le pont sur la rocade



FIGURE 4 _ Vue en plan d'un fragment du quartier Bout des Landes

_ Liste exhaustive et chronologique

- ENTRETIEN 1 : Catherine - (prise de notes)
- ENTRETIEN 2 : Madame Julienne - (prise de notes)
- ENTRETIEN 3 : Jean-Paul et Annie - (prise de notes)
- ENTRETIEN 4 : Annick, Homme 1, Homme 2 - (informel)

- ENTRETIEN 5 : Denise - (retranscription)
- ENTRETIEN 6 : Fabienne - (prise de notes)
- ENTRETIEN 7 : Daniel et Brigitte - (retranscription)
- ENTRETIEN 8 : Lorie et Barbara - (retranscription)
- ENTRETIEN 9 : Cinq femmes - (retranscription)

scène 1

— une expérience de relégation

Personnages par ordre d'apparition

MATHILDE, 21 ans
JOCELYNE, 79 ans
YVETTE, 82 ans
ANDRÉE, 85 ans (mère de Monique)
MONIQUE, 58 ans
CHRISTELLE, 53 ans
FRÉDÉRIC, 32 ans
MILOU (chien de Frédéric)

DÉCOR : *Quartier Nantes Nord - Bout des Landes, un vendredi après-midi ensoleillé et glacial. Sur une place ou une étendue piétonne, près d'un jardin d'enfants. En toile de fond, cinq plots de logements sociaux en R+6, architecture typique et rudimentaire des années soixante dix, petits balcons, teinte jaunâtre. Sol en stabilisé et en béton. Un banc, adossé à une rangée de grands arbres. On aperçoit l'arrêt de tramway et la mosquée derrière un boulevard passant. Quelques zones de stationnement derrière des ganivelles en bois. Cinq femmes serrées sur ce banc, emmitouflées, engoncées. Je ne les ai jamais vues auparavant et m'approche d'elles avec une certaine appréhension ; elles ont dans leur attitude, pourtant assez invariable et inanimée, quelque chose d'un « capital indigène » assez manifeste. Ponctuellement, d'autres habitants traversent l'espace public. J'aborde la première qui décline ma proposition d'entretien après avoir laissé les secondes de flottement suffisantes à me mettre dans une posture délicate. Elle me dirige vers les deux dernières, les cadettes de la bande. Pourtant, dès les premières minutes,*

ce sont les cinq voix qui se mêlent et se superposent. Les premières réponses sont timides, suspicieuses et parcimonieuses ; je ressens pourtant paradoxalement chez ces femmes le besoin de faire entendre leur voix.

(Son regard solidement dirigé vers ses pieds, pour me témoigner de son absence d'intérêt) - « Oh Bah y'a pas grand chose à dire à part qu'on est encombrés de béton ». « Mathilde - C'est juste savoir si vous vous sentez bien dans le quartier...? »

Yvette (d'un ton sec) - Pas du tout.

Jocelyne - Moi je me sens bien.

Mathilde - Vous habitez depuis longtemps ici ?

(ma question n'a pas d'impact) - Quand on vit 12 mois sur 12 mois ici, très dur.

Mathilde - Pour quelles raisons ?

Yvette - On est surpeuplés.

Mathilde - A cause des constructions ?

Yvette (sans prendre la peine de répondre, elle prend cependant mon intervention comme support à l'expression de son mal-être) - Même là, regardez ça. C'était une pelouse avec plein d'oiseaux. Il y a plus rien. Du béton, du grillage, des murets en pierre, chacun chez soi.

Monique - C'est comme la prison tiens, elle est pas loin.

Andrée - C'est une prison ouverte.

Monique - Avec un toit décapotable. (elles rient, sans

cependant m'incluent dans les jeux de regards) (Pour ne pas perdre la face) Mathilde - La prison ça vous embête ?

Yvette (d'un ton détaché) - Oh non, jamais eu de souci.

Andrée - C'est-à-dire qu'il faut pas avoir vécu ça avant.

Ceux qui arrivent, ils trouvent peut être ça bien.

Mathilde - Oui dans les nouvelles maisons, ils sont heureux dans leur rue.

Andrée - Le quartier est coupé.

Jocelyne - Il y a pas de communication, c'est fini.

Mathilde - Il y en avait plus avant ?

Jocelyne - C'était beaucoup plus familial.

Yvette - C'était un quartier populaire.

Jocelyne (énervée et confuse) - Les gens moins agressifs, les gens sont agressifs, ils font des gestes derrière ton dos. Ils donnent des coups de coude. Il faut accepter les gens comme ils sont.

Yvette - Ce sont des choses qui n'existent plus »

Le quartier Nantes Nord - Bout des Landes est devenu, au fil de son histoire et particulièrement depuis le début du XXème siècle, le lieu de juxtaposition d'un certain nombre de formes bâties, d'institutions. L'avenue des Églantiers, présente dès les années trente, représente jusque dans les années soixante-dix la seule trace de construction sur des kilomètres carrés. Placée dès lors

sur la route de La-Chapelle-sur-Erdre, elle est entourée de champs et d'exploitations agricoles. Martine, habitante de l'avenue depuis sa naissance, se rappelait lors d'un précédent entretien d'un temps révolu :

« Martine - Partir de l'avenue, on allait jusqu'au premier croisement, ce croisement n'existait pas, on allait jusqu'au second, où il y a le tramway, ça n'existait pas. De là bas jusqu'à ici c'étaient des champs de chaque côté. Donc il y avait aucune habitation, moi j'ai souvenir que derrière il y avait des vaches et des chevaux parce que mon père s'était fait courser par un cheval, et après est ce que... Moi j'avais peut être 16-17-18 ans, donc c'était 70-73, ils ont construit le secteur derrière là. Les Bruyères. (une cité d'urgence que nous évoquerons plus loin) »

Les champs au sud de l'avenue sont supprimés en 1976 au profit de la construction d'un grand ensemble de logements sociaux constitué d'une succession de plots standardisés en béton préfabriqué : on entre dans l'ère du tout urbain et de la transformation du paysage rural. L'idée de départ dans ces années est de répondre à un besoin accru de logement, et de se concentrer sur la construction de grands ensembles, favorisée par des lois. Cette époque est aussi marquée par l'apparition de la politique d'aide

à l'accession à la propriété, et devient le moment du rêve pavillonnaire pour beaucoup de familles de la classe moyenne qui ont déserté des grands ensembles (voir scène 6 - Amalgame). Ces grands ensembles deviennent le lieu de résidence forcée des ménages les plus pauvres et des populations immigrées. L'ensemble *Bout des Landes* apparaît pourtant après 1973 et la circulaire Guichard, et on note que les bâtiments qui la composent ont été créés en ménageant des espaces verts et en conservant une hauteur raisonnable. L'année 1981 voit se construire le centre pénitentiaire de Nantes. Il faut attendre environ dix ans pour que le quartier se trouve ceinturé au nord par le périphérique, à quelques mètres de l'avenue et de la prison ; l'ensemble de bâtiments d'activités au sud est également construit dans ces années. En 1992, la ligne de tramway 2 est ouverte et l'arrêt René Cassin placé juste devant l'ensemble de logements sociaux.

En 2009, les habitants assistent à l'ouverture de la mosquée Arrahma. Ces années voient également se construire les immeubles contenant des logements en accession, et un ensemble de rectifications urbaines (diminution de l'emprise des parkings, instauration de nombreux espaces piétonniers arborés, d'une piste cyclable, de mobilier urbain sophistiqué aux matériaux variés...) témoignant

de la récente attention portée par les aménageurs à la dé-stigmatisation du quartier à travers une modification du bâti, mais aussi l'instauration d'une certaine mixité sociale. On note également la démolition progressive de la cité d'urgence des Bruyères qui prend fin dans les années 2010, et a laissé place à une nouvelle opération de logement individuel en accession abordable. La prison, un indésirable historique⁽⁴⁾ qui s'est développé à quelques mètres des habitations et la rocade, cette bande physique qui marque la fin administrative de l'urbain dans sa définition primaire (qui appartient à la ville), rendent donc palpable une première couche de relégation spatiale qui trouve sa justification dans l'histoire du quartier. Cette première couche d'analyse, qui prend objectivement en compte une position géographique repérée sur un plan, était déjà bien présente dans le discours de Denise, une habitante de longue date de l'un des HLM de l'ensemble, sensible à cette gravitation institutionnelle : son sentiment est celui d'une « prise au piège entre la prison, la rocade, et la mosquée » qui est révélateur de cette relégation spatiale.

Mais au-delà de cela, cette première couche semble être éclipsée, détrônée ou occultée par une seconde couche de relégation vécue à vue d'œil, à taille humaine par les

cinq femmes : une relégation au sein même du quartier. L'image forte de la prison ouverte rend bien compte d'un sentiment d'enfermement, même si elle est « ouverte » et son toit « décapotable », il semble impossible d'y échapper (elles sont « enfermées dehors » d'après l'expression Foucauldienne). Si la prison est le support d'une métaphore⁽⁵⁾ qui permet aux femmes de caractériser le quartier par le prisme de leur mal-être, elle n'est cependant pas vécue comme un nuisible à proprement dit, et la clé de compréhension de cette acceptation réside peut-être dans l'expression « pas loin » (Monique « C'est comme la prison tiens, elle est pas loin. ») : elle implique une proximité géographique assez relative si on l'oppose à « juste à côté », « juste là » ou à un signe de la tête ou de la main qui aurait pu la repérer dans l'espace ; la prison est à deux cents mètres de l'endroit où nous nous trouvons, mais semble reléguée un peu en dehors de l'emprise de leur scène représentative personnelle et ne pas faire partie des éléments significatifs. L'emploi du terme « coupé » fait quant à lui appel à un imaginaire médical : blessé, déchiré, balaféré... Le quartier dont elles parlent, qui est visiblement centré exclusivement sur l'ensemble de logements sociaux, est pourtant étonnement homogène dans sa forme bâtie, dans ses cheminements, dans son traitement de l'espace

(4) FOUCAULT MICHEL, *Surveiller et punir, La naissance de la prison*, Gallimard, 1975

(5) Jean-Paul Thibaud à travers la méthode des « parcours commentés » fait l'hypothèse que la métaphore permet de retranscrire des expériences sensorielles propres à un milieu et qu'elle constitue le puissant révélateur d'un ressenti lié à un environnement.

public : pas de trace d'une fracture telle qu'on l'entend dans le discours des urbanistes (présence d'un flux infranchissable, confrontation d'échelle entre deux formes bâties...). La coupure dont elles parlent repose donc sur la représentation mentale d'une certaine exclusion, d'une certaine relégation sociale.

scène 2

__ mélancolie

Même décor, mêmes acteurs.

« Mathilde - *C'est les gens qui ont changé du coup ?*
Yvette - *Oui, la population a changé. On vit plus dans les pays...*
Christelle (lâché du bout des lèvres, derrière son écharpe) - *Chauds.*
Andrée - *Les éclats de voix, aucun respect.*
Jocelyne (s'adressant à moi, mais sans attendre d'approbation) - *Les gens avant, ils discutaient. Chez nous en Bretagne, on dit « les commères de lavoirs ». Au moins, on discutait dans les lavoirs. Maintenant sur Facebook avec toutes les conneries qu'ils disent, les gens disent non, aucune conversation. Il suffit qu'on répète la même chose, on se moque de nous. On nous donne des coups de coude. Moi j'ai horreur de ça. Non, ça se fait pas ça.*
Yvette - *C'était bien mieux avant. Le jardin est désert, autrefois il y avait des enfants. Les jeux étaient plus adaptés à tout âge.*
Monique (désignant du doigt le jardin d'enfants – sa voisine de droite lui tapera sur le doigt pour signifier

l'impolitesse du geste) - *Ils ont mis des espèces de cheval là, les cheval ils jouent de la bascule, les moutons ils bougent pas, les grandes balançoires pour les grands et le toboggan là... Mais les gamins pas débrouillards, ils restent coincés. Avant c'était nettement mieux.*

Yvette - *Les gens s'arrêtaient pour discuter.*

Mathilde - *Vous arrivez quand même à vous retrouver entre vous.*

Monique (d'un ton offensif) - *Parce qu'on se connaît depuis des années ! Avant il y avait pas assez de banc, on amenait nos chaises.*

Christelle - *On restait jusqu'à sept heures et demi-huit heures.*

Monique - *La population a changé, maintenant, on se fait agresser. Il y a de sacrés cas.*

Monique (à tout l'auditoire) - *J'en parlais ce matin avec madame Poisson, parce que au bout d'un moment on est obligés de partir quand même parce qu'on se trouve plus à notre place.*

Jocelyne - *C'est pour ça que ça a perdu toute sa convivialité.*

Yvette - (mélange de tristesse et d'amertume) - *Maintenant, je m'excuse du mot, t'as qu'à crever dans ton coin tout seul, personne viendra te rendre service.*

Jocelyne (ton acerbe) - *Personne, t'as qu'à crever c'est le cas de dire.*

Yvette - *Avant il y avait de la solidarité.*

Jocelyne - *Maintenant on ferme notre porte. On rentre,*

on ferme.

Yvette - *Avant ma porte restait tout le temps ouverte.*

Jocelyne - *Moi aussi.*

Monique - *Moi aussi c'était tout le temps ouvert.*

Yvette - *Il y a trop d'allers et venues dans les bâtiments.*

Monique - *Bâtiments sécurisés, interphones... C'est bizarre tiens, tout le monde rentre. On paie dans nos loyers mais tout le monde rentre.*

Mathilde - *Ils ont essayé de rénover quand même ?*

Monique (désignant vaguement du regard le muret derrière moi – signe ostentatoire de la rénovation récente) - *C'était mieux avant, on avait de la pelouse c'était très bien. Là on avait un superbe rosier, superbe pelouse.*

Yvette - *Il y a plus rien. »*

La parole des cinq femmes est particulièrement empreinte de nostalgie. Le terme de nostalgie, du grec *nostos* le retour, et *algos*, la douleur, implique initialement un état de tristesse et de langueur causés par l'éloignement au pays natal. Mais ce ton nostalgique, dans notre cas, est plus précisément la concrétisation d'une forme de regrets extrêmes, d'abattement et d'amertume qui sont propres à la mélancolie. Cette mélancolie, qui induit une perception exacerbée ou embellie de souvenirs et un état de contemplation du passé, peut se résumer à un

deuil, le deuil de l'âge d'or du quartier. Pour porter leur discours, les cinq femmes font appel à des comparaisons binaires « avant-après », associant à l'un le bien et à l'autre le mal, comme si cet appui manichéen pouvait donner plus de force à leur parole, et avoir un impact plus direct et efficace sur ma perception de la situation. Cet état mélancolique prend d'autant plus de sens qu'il est associé à des usages de l'espace, et à la constatation de leur disparition. Le tableau dépeint par les cinq femmes est celui d'un « vivre ensemble »⁽⁶⁾ bienveillant et heureux, où chacun participait à ce qui ressemble à une vie de quartier marquée de convivialité. Elles affirment un goût pour les choses « simples » : descendre une chaise dans l'espace public, traîner les soirs d'été. Cette appropriation est le symbole d'un bien-être et d'une « légitimité », d'une place dans la vie de quartier. Les termes d'entraide et de solidarité d'antan sont immédiatement confrontés au concept d'insécurité d'aujourd'hui. La différence du vocabulaire employé pour opposer les deux époques est assez éloquente, et est le marqueur de la présence de représentations dans la forme même du langage : « discuter/convivialité/solidarité/superbe/très bien » « conneries/moquer/coups/désert/horreur/agresser/crever ». Cette mélancolie, qui résonne dans l'énumération

(6) BARTHES ROLAND, *Comment vivre ensemble : Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, Seuil Imec, 2002. Le raisonnement de Roland Barthes s'articule autour de cette question : « à quelle distance dois-je me tenir des autres pour construire avec eux une sociabilité sans aliénation ? ». Il étudie le « vivre ensemble » dans des groupes restreints, dans lesquels la cohabitation n'exclut pas la liberté individuelle.

progressive énoncée par les femmes (étaient-elles conscientes du procédé utilisé, une gradation jusqu'à « crever », son paroxysme ?), s'oppose de manière directe à un comportement que les décideurs de la ville, lorsqu'ils ont profondément transformé le quartier, ont souhaité inculquer à ses habitants : la résilience. Les cinq femmes expriment une hostilité affirmée face au changement et excluent de faire le deuil : elles se complaisent au contraire, bon ou mal gré, dans une forme d'accablement acerbe et désolé.

« Jamais plus nous ne pouvons recouvrer tout à fait ce qui est passé. Et c'est peut-être une bonne chose. Le choc de la retrouvaille serait si destructeur qu'il nous faudrait cesser sur-le-champ de comprendre notre nostalgie. »⁽⁷⁾ Peut-être la nostalgie ou la mélancolie sont-ils les seuls sentiments acceptables face à la déprise des femmes avec leur environnement ? Peut-être sont-ils les seuls sentiments confortables, convenables, considérables, admissibles et imaginables lorsqu'on ne sait plus caractériser l'ordinaire, lorsqu'il est devenu indicible ?

(7) BENJAMIN WALTER

scène 3

— souillure

Même décor, mêmes acteurs. Le tramway s'arrêtera au début de la scène, crachant un flux de voyageurs sur l'espace public. C'est cette nuée de piétons qui sera le support des premières observations.

*« Yvette - Les gens qui descendent du tram ils vont uriner.
Monique (d'une voix haut-perchée dénonciatrice) - Ou les Blacks qui sortent du tram, ils crachent. On sait pas pourquoi. Des gros molards parfois.*

Jocelyne - Comme les Roms.

Monique - Il y en a un hier, il est sorti du tram et il est sorti pisser là devant nous.

Yvette - Même les oiseaux savent plus où aller.

Mathilde - Il y a moins d'espaces verts oui.

Yvette (suspicieuse) - Vraiment je sais pas ce que vous avez à dire sur le quartier.

Mathilde - Justement, j'écoute les gens qui sont pas forcément heureux ici.

Jocelyne - Par rapport à ce qu'on a connu et ce qu'il y a là maintenant.

Monique (ton guilleret, sourire forcé) - Avant il y avait toujours quelqu'un même qui passait en voiture sur le

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

boulevard, il klaxonnait on reconnaissait la voiture. Ils descendaient du bus, ils venaient dire bonjour.

Yvette - Là c'était une route, donc il y avait du passage. Il y avait pas ces tas de pierre qui sont dangereux comme tout.

(dénonciatrice) - Allez vous promener avec des petits...

Monique (la fin de la phrase est énoncée plus fort que le reste, elle s'esclaffe) - Là derrière chez toi Maman, c'était entretenu ! Je suis passée la dernière fois j'ai dit « il faut pas que je tombe, sinon ça peut me coûter cher ! »

Christelle - Ils ont fait du béton oui, mais avec la suie des arbres ça glisse !

Andrée - C'est pas entretenu non, je vois devant chez moi le petit parterre il est pas entretenu.

Jocelyne (déterminée) - Je veux pas ça devant chez moi.

Monique - Le monsieur l'autre jour, il a tout retiré les cadavres de bouteilles. Le lendemain il y en avait autant.

Christelle - Les Mac Do, les kebabs.

Yvette - Plus de respect ».

Les scènes contées ici ont été observées depuis le banc où les cinq femmes sont assises. Il permet une vision privilégiée sur l'arrêt de tramway, le jardin d'enfants, le boulevard et une partie du quartier. Il permet aussi d'intercepter des flux piétons (ceux des logements vers l'arrêt de tramway, la mosquée, la boulangerie, le jardin

d'enfants...) et d'évaluer le degré de sympathie et de politesse des uns et des autres à l'approche de ce repère stratégique ; degré qui sera retranscrit, analysé et décortiqué par les cinq protagonistes. Mais de leur banc, elles sont aussi les témoins d'un certain nombre de comportements déviants qui entachent leur vision de l'espace vécu. Les comportements déviants évoqués ici ont la particularité de laisser des traces, des marques visibles et palpables qui vont jusqu'à modifier leur perception de l'espace qui devient *souillé*. Quand l'expérience est celle des choses à leur place, la maison, la société, le monde sont « purs ». Cependant, lorsqu'une chose est inclassable (l'anomalie pour laquelle aucune case ne convient) ou ambiguë (elle rentre dans plusieurs cases), elle met en danger la cohérence de la structure culturelle, elle représente un danger pour l'ordre ; la souillure est ce danger qui émane de la chose sale, elle résulte de la notion culturelle de pureté : elle est une « création de l'esprit qui différencie » « un sous-produit de la création de l'ordre »⁽⁸⁾. On peut émettre l'hypothèse que ces *souillures* si prégnantes dans l'espace vécu sont inclassables, ambiguës et impures, mais surtout *informelles*. Elles ne correspondent à aucune catégorie d'objets usuels ou familiers, et sont exclusivement associées à des représentations négatives :

(8) DOUGLAS MARY, *De la Souillure, essai sur les notions de pollution et de tabou*, 1967

la souillure contamine celui qui la côtoie. L'espace public souillé semble avoir déteint, éclaboussé, tâché les cinq femmes qui en ressortent comme sales et infectées. De plus, si l'on prend en considération la manière dont elles définissent leur environnement, ce dernier n'apparaît que par bribes de langage (« Christelle - Les Mac Do, les kebabs. »). Pour elles, il est impossible de décrire le monde dans lequel elles évoluent : les seules images qui ressortent sont celles d'un monde cauchemardesque et oublié qui s'oppose à l'épanouissement. Leur langage apparaît comme par automatisme, par une succession de mots inexpressifs. Au delà de la seule charge souillée du cadre spatial qui les voit évoluer, on peut, en se rappelant du pouvoir performatif des mots, estimer que c'est à la capacité à nommer son environnement qu'on estime un épanouissement relatif. Le fait de ne pas savoir décrire son ordinaire apparaît comme un profond marqueur de mal-être : l'épanouissement réside en ce sens peut-être dans le fait de s'entendre soi-même, mais aussi avec les autres individus sur une définition de l'ordinaire, les mots faisant exister le monde en le nommant. On pourrait envisager que les cinq femmes sont en déprise avec leur quotidien parce qu'il a acquis une dimension rigoureusement innommable.

En élargissant leur perception à celle, hypothétique, des oiseaux, elles font en outre revêtir une dimension universelle à leur mal-être et l'accompagnent d'une symbolique forte, comme si cette souillure devenait identifiable pour quiconque foule le sol de *Bout des Landes*. Elles mettent également en lumière un autre sentiment, qui n'est pas spécifique à leur quartier, mais plutôt à la ville moderne : celui de l'anonymat, d'un effacement des interactions « de voisinage », mais aussi, en filigrane, les premières apparitions d'une impression d'abandon des instances publiques censées diriger le quartier, qui se dévoileront de manière plus éloquente dans un prochain temps.

scène 4

déraison

Même décor, mêmes acteurs.

« Mathilde - Mais alors pourquoi il n'y a plus de respect ?

Yvette - C'est pas la même population.

Christelle - C'est malheureux à dire on est pas racistes, mais on est beaucoup trop mélangés.

Monique (d'un ton moqueur) - En fait on voit bien l'été, chaque fois on rigole on dit voilà les troupeaux qui arrivent. Ils parlent fort c'est sans respect, et puis ils restent confinés entre eux.

Yvette - Puis après vous allez avoir une autre nationalité qui va arriver.

Jocelyne - Des Tchétchènes.

Monique - Et parfois ils s'entendent pas entre eux !

Christelle - Ça reste entre eux aussi.

Mathilde - Et la mosquée, ça a changé quelque chose ?

Jocelyne - Non.

Monique - Non. C'est que le vendredi qu'il y a des problèmes de place de stationnement.

Yvette - Non la mosquée, il y a moins qu'il y a eu.

Monique - Ceux qui vont régulièrement à la mosquée, ils disent bonjour il y a pas de souci.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Yvette - *Non ça a pas apporté plus de problème que ça.*

Andrée - *C'est la population dans les immeubles.*

Mathilde - *On m'a dit que ça allait mieux ici, que c'était à Chêne des Anglais le pire.*

Monique (agressive, moqueuse, me faisant apprécier l'absurdité de ma remarque) - *Bon eh bien puisque tout le monde ferme les yeux, je vais fermer aussi.*

Christelle - *Oui.*

Andrée - *Et Nantes-Habitat ils sont dépassés.*

Monique - *Tiens il y a un tas d'ordure là-bas !*

Yvette - *L'année dernière c'était les rats qui étaient là !*

Monique - *Cet été tu veux dire ! Un moche machin grand comme ça !* (elle donne la mesure de l'animal entre ses mains)

Christelle - *Avec les poubelles.*

Monique - *Il avait une sacrée queue.*

Christelle (me prenant à témoin) - *Le jardin, regardez, il est infect, il donne pas envie d'y aller. Il y a des mauvaises herbes jusqu'au bout des bancs.*

Jocelyne - *C'est jamais nettoyé.*

Monique - *Cet été les herbes elles étaient hautes comme ça. On dit aux gamins « allez pas là-dedans on sait pas ce qu'il y a avec les rats, c'est dégueulasse ».*

L'expérience de l'altérité de Jocelyne, Andrée, Yvette, Monique et Christelle est caractérisée par une certaine

crispation, un refus affirmé du mélange. Elles pratiquent cependant l'espace public qu'elles savent « mixte » et s'exposent par là-même et par définition à la rencontre avec l'autre. Elles justifient l'absurdité d'une potentielle association en soulignant le caractère quasi bestial des populations étrangères, des « troupeaux » qui ne semblent pas connaître les codes de la condition humaine. Ils crient, se bousculent, se confrontent parfois à la manière de masses animales : en réduisant les autres à de simples animaux, les cinq femmes s'affranchissent de toute obligation ou politesse les concernant. À la manière des villageois dans *Rhinocéros*⁽⁹⁾ d'Eugène Ionesco, les femmes observent l'apparition d'une espèce quasi monstrueuse qui peuple leur quotidien qui devient une zone de non-droit. Si l'image n'est pas la même, elles font état de la même crainte, de la même défiance face à cet inconnu.

Nous avons observé un tout autre sentiment chez Alain et Nadine, habitants d'une maison dans la petite avenue privée des Églantiers attenante. Cette avenue est constituée d'un assemblage de maisons individuelles aux typologies variées : la plus fréquente, qui comprend un jardinet placé derrière un portail, une maison des années 70-80 d'un ou deux niveaux et un petit jardin d'agrément, côtoie différentes opérations plus récentes, comme une

(9) IONESCO EUGÈNE, *Rhinocéros*, 1959

maison dite « d'architecte » aux volumes plus travaillés, ou d'autres dites « de constructeurs » aux esthétiques plus standardisées, et d'autres encore, aux styles éclectiques et personnels, qui ont pour finir formé un ensemble assez hétérogène de bâti.

En parlant des mêmes troupeaux, Alain avait eu cette réflexion assez singulière : alors que je lui demandais ce qu'avait changé la mosquée dans sa perception de l'espace vécu, il avait exprimé la sentiment d'être envahi le vendredi (le jour de la prière principale), et avait immédiatement associé cette sensation à l'apparence des fidèles en habits traditionnels, puis aux bandes de jeunes qui traînent dans le quartier : « *Eux ils ont rien, ils ont rien... Nous, on a une maison.* ». Loin de constituer une marque d'empathie, cette réflexion était survenue alors que je lui demandais de préciser la raison de sa crainte. En énonçant cette constatation, Alain a mis à jour les rapports de classes exacerbés qui teintent les ensembles de bâti hétérogènes du quartier et rend palpable le lien épineux et incompatible qui unit les habitants de la petite avenue, seul témoin du passé de périphérie résidentielle et rurale du quartier dans les années soixante, et ceux de l'ensemble de HLM construit par la suite. Cette juxtaposition de bâti est donc morphologiquement mais

surtout culturellement émietée, décomposée.

Ce rapport épineux est d'ailleurs l'une des premières directions qui avait initialement orienté mes recherches : j'avais découvert au cours d'entretiens que la cohabitation entre l'avenue des Églantiers et l'ensemble de logements sociaux est régie par un fort sentiment d'envahissement attisé par une prégnance visuelle assez crue : depuis les jardins du côté impair de l'avenue, on ne peut que contempler de larges plots répétitifs qui semblent en faire partie. Cette proximité visuelle exacerbe des rapports, pourtant inexistant, de voisinage : les interactions sont absentes, mais une représentation mentale assez négative anime les habitants de l'avenue qui est comme enserrée contre les jardins ouvriers et la rocade, et poussée d'un côté par des opérations de logements toujours plus denses qui se propagent. Au fil des années, la petite avenue isolée est devenue non seulement un grand quartier, mais aussi un quartier connoté négativement dans l'esprit des Nantais, des décideurs et de certains de ses habitants. Ce qui ne s'appelait que « Les Landes » au XIX^{ème} siècle devient au XX^{ème} « Bout des Landes », comme si le nom même du quartier devait signifier qu'il représente la fin de la ville. Pour les habitants qui étaient venus chercher là un quartier résidentiel périphérique où construire,

investir et élever leurs enfants, c'est le rêve pavillonnaire confronté au prisme de l'urbanisation ; c'est la déprise avec un environnement de moins en moins familial qui rend manifeste un sentiment de dépossession profond. Henri Lefebvre avait mis à jour un autre sentiment particulier qui empreint ces nouveaux habitants qui ont accédé à la propriété : celui d'un « endormissement » qui en est la conséquence directe. En rendant possible et accessible le rêve pavillonnaire, on (les promoteurs, les instances publiques...) rend ses acquéreurs dépendants (des prêts, de la gouvernance) et leur assure un minimum de possession qui est un leurre, un faux-semblant destiné à produire une impression d'épanouissement. On peut émettre l'hypothèse que si les habitants de l'avenue des Églantiers n'avaient pas été tétanisés ou ankylosés par l'accès à la propriété, ils auraient éprouvé le besoin et eu le goût de se révolter ; si ils n'avaient « rien », comme « les jeunes des banlieues », ils auraient voulu exprimer une insurrection. C'est peut-être en cela que ces deux catégories de population sont si dissonantes : l'une semble s'endormir sur la révolte, pourtant presque inexistante, de l'autre.

Thierry Pacquot avait une intuition sur ce qui fait la ville en établissant ses fameuses trois conditions (urbanité-

diversité-altérité). L'observation in situ de ce quartier singulier a permis en un sens d'éprouver son hypothèse. Si



FIGURE 5 _ Hétérogénéité des formes bâties, confrontation d'échelle et juxtaposition

La confrontation d'échelle du bâti s'accompagne d'une hétérogénéité du traitement de l'espace extérieur : l'avenue est marquée par la présence d'une certaine appropriation, qui, bien que contrôlée et cantonnée à l'espace intime, participe à la diversité du paysage et à un certain bouillonnement visuel. Le traitement des abords des logements sociaux, en cours de rénovation, fait état d'une certaine monotonie et d'une absence de diversité.

Le bâti en lui-même témoigne dans l'avenue de l'adjonction de formes variées au cours du temps : extensions, rénovations, appentis... La rue résulte de la juxtaposition d'initiative individuelles, et prend la forme d'un assemblage disparate et chaotique. Pour autant, la confrontation n'est pas si binaire : Les espaces laissés vides autour des logements sociaux sont aussi le lieu d'une appropriation autre.

le quartier répond dans les faits relativement au critère de la diversité, il semble que l'altérité soit rendue impossible par un certain nombre de représentations : l'autre n'est pas accepté dans ses qualités radicalement différentes. De même, le quartier ne permet pas d'acquérir des « conduites urbaines » qui relèveraient de la métropole : l'environnement ne permet que l'apparition d'une parole non-conforme, et le niveau le plus flottant de prise avec son milieu.

Ces représentations entre groupes de populations formant une couche assez charnue de frein à un « vivre ensemble » heureux, on peut noter un deuxième sujet qui émerge et prend toute sa place dans ce quartier émietté. La mosquée Arrahma, qui affirme sa présence à quelques dizaines de mètres du lieu d'observation et de discussion des cinq femmes, m'était déjà apparue comme un sujet équivoque et conflictuel lors de mon investigation dans le quartier : Denise, habitante d'un logement social et Bernard et Annie, d'une maison de l'avenue des Églantiers, tous ont exprimé de l'hostilité face à l'implantation de la mosquée dans leur quartier. Cette hostilité se base sur un certain nombre de stéréotypes qui semblent s'être formés couche par couche, comme par sédimentation au cours des années et de l'évolution du quartier.

Denise a une soixantaine d'années. Je la rencontre alors qu'elle s'aventure à pieds dans son quartier pour la première fois depuis quelques années – examiner la marchandise de la nouvelle et unique boulangerie, nous l'évoquerons dans un prochain temps. Elle ne pratique jamais l'espace public, ou ce qui y ressemble, et son avis n'est en ce sens pas influencé de la même manière que celui des cinq femmes qui vivent fréquemment en communauté et semblent se nourrir chacune des peurs (ou des tolérances) des autres. Elle travaille et vit seule au cinquième étage de la même tour de logements sociaux que Monique. Cet extrait de conversation intervient après que Denise m'a confié que la population du quartier a changé, et qu'elle ne sort plus de chez elle.

« Mathilde - Et... vous avez vu se construire la mosquée du coup. C'est récent.

Denise - Oui.

Mathilde - Ça vous a fait quelque chose, quand elle est arrivée ?

Denise - (elle rit nerveusement) Je suis pas raciste hein mais...

Mathilde - Oui je comprends bien.

Denise - Mais, est-ce-qu'on irait construire des églises chez eux ?

Mathilde - (quelques secondes de flottement) C'est sûr. Du coup, ça brasse une certaine population j'imagine ?
Denise - Ça brasse une population oui. Il y a beaucoup d'étrangers qui arrivent quoi. »

Son appréciation des choses semble au premier abord fondée sur des stéréotypes usuels. Une étude récente de l'institut de sondage Ipsos⁽¹⁰⁾ a montré que les Français, dans l'échantillon interrogé, estiment à 31% le taux de musulmans en France, et pensent que ce chiffre se hissera à 40% en 2020. Le pourcentage réel représente un quart du pourcentage perçu. Sans prêter aux sondages la capacité à porter un avis réellement représentatif de la société, ce chiffre fait tout de même état d'une tendance, et de l'une des conséquences de la place que prennent l'insécurité et l'islam portés à un même niveau de lecture dans le débat public : la fabrication d'une psychose générale autour d'un ennemi fantasmé, fruit d'une fiction élaborée. Mais il serait inopportun de prêter aux médias ou à la place de l'islam dans les débats publics le pouvoir de fabriquer de toute pièces une opinion : ils l'accompagnent ou l'amplifient, mais sa source relève plutôt d'un contexte généralisé, qui pourrait être incarné ou représenté par l'état d'urgence qui nous voit évoluer depuis plus d'un an. Les rapports

sociétaux semblent usés par la crise délétère : ils sont eux aussi, d'une certaine manière, en état d'urgence. Dans notre contexte, les nuances semblent ignorées et pâlies, les sujets problématiques réunis dans la formation d'une grande menace sourde indescrivable : tout ce qui fait le désabusement de la population semble regardé à travers le même prisme, à travers la même expertise qui révèle un seul niveau de lecture, et s'avère fabriquer une opinion lessivée et craintive.

« Les chiffres de l'agence Frontex chargée de la surveillance des frontières extérieures de l'Union européenne sont catastrophiques. En un an, les arrivées d'immigrants illégaux en provenance d'Afrique, du Moyen-Orient et des Balkans ont quasiment triplé, passant à 274 000 entrées en 2014. Sur les deux premiers mois de 2015, la hausse est d'ores et déjà de 250% ! Encore il ne s'agit là que d'estimations, puisque par définition l'immigration illégale se cache. (...) En outre, cette immigration clandestine massive accroît considérablement le risque terroriste. La saturation de nos systèmes de contrôle et de surveillance permet à un nombre impressionnant de djihadistes ou d'aspirants djihadistes, nationaux ou étrangers, de passer les frontières extérieures de l'Union européenne ».⁽¹¹⁾

Si ces questions semblent envahir le débat public et

(10) 500 à 1000 individus par pays, de 16 à 64 ans interrogés du 22 septembre au 6 novembre 2016. - perils.ipsos.com

créer une opinion standardisée hostile à l'implantation des mosquées dans le paysage français, nous avons au contraire avec la scène retranscrite plus haut un tout autre niveau de lecture : les cinq femmes, qui se frottent bon ou mal gré à l'altérité, déconstruisent un stéréotype incarné par la présence de la mosquée et par l'aversion face à la population qui lui est associée. Cette image perçue à hauteur d'œil, au plus près du sujet de discorde, va à l'encontre d'une image retranscrite par le plus grand nombre. Si ces femmes déconstruisent ce stéréotype et acceptent la présence de la mosquée au cœur de leur quartier, on peut faire l'hypothèse que c'est en raison de sa dimension fonctionnelle, parfaitement destinée à l'usage qu'elle reçoit. En restant, de la même manière que la prison, entre les bornes rassurantes d'une forme physique arrêtée et d'un fonctionnement authentifié, la mosquée s'oppose visiblement à toute forme de déviance, d'informel, de souillure. Les cinq femmes accordent leur tolérance à ce qui s'inscrit dans leur vision pragmatique de ce qui fait un quartier, ce qui est structuré, et acceptent d'une certaine manière la mixité, ou du moins, une forme de mixité admissible selon leurs critères. Ce n'est pas le cas d'un autre type de souillure évoqué, qui tire son caractère détestable de son impureté et de son « informalité » :

le rat, qui dans la thèse de Mary Douglas entre dans la catégorie des bêtes qui grouillent, dont le moyen de locomotion étrange le rend inclassable ou imparfait dans sa classe. Ces occurrences informelles et indésirables représentent l'antithèse de la raison, le contraire d'un état stable, la concrétisation physique de l'abandon et de la déviance.

(11) Submersion migratoire de l'Europe : voie royale du terrorisme de demain, communiqué du Front National / 14 mars 2015

scène 5

— non conformité

Même décor. Mêmes acteurs. Un homme nous rejoint au milieu de la scène : Frédéric, 32 ans, look de trentenaire branché, et son chien Milou. L'habitude qui se dégage de leur interaction me laisse penser que Frédéric décide de son itinéraire de promenade dans le but de croiser les cinq femmes et d'y partager ses expériences quotidiennes.

« Monique (la remarque m'est destinée, ce qui m'oblige à répondre) - Les portes qui ont disparu aussi, pendant 18 mois.

Mathilde - Quelles portes ?

Monique - Celles du parc là.

Mathilde -- Disparu ?

Monique - Elles étaient parties. Soi-disant pour de la rénovation.

Jocelyne - Et le trou que j'ai demandé à faire reboucher.

Andrée - Le soir il y avait des nounous qui venaient. Elles viennent plus c'est fini.

Christelle - Non il y a trop de... enfin bon.

Yvette - Tout le monde se renferme.

Jocelyne - Chacun chez soi.

Monique - Il y a de sacrés zigotos qui passent par là.

(Frédéric nous rejoint)

Frédéric (guilleret) - *Bonjour mesdames !*

Yvette (elle s'adresse à l'auditoire, particulièrement à Frédéric qui vient d'arriver) - *Le black qui est arrivé, il y avait des enfants là.*

Andrée - *C'est ça le problème, c'est qu'ici les gens sont sales. Irrespectueux.*

Yvette - (à Frédéric) *Vous êtes servi vous hein !*

Frédéric - *Moi je déménage, je me barre je prends une maison à Grandchamps. Je vais la tuer l'autre là-haut.*

Yvette - *Elle vous a pas insulté l'autre jour ?*

Frédéric - *Si si oui oui !*

Monique - *La gamine hein ?*

Frédéric (ton affolé, Frédéric parle très vite, pointe de fierté vers la fin) - *Oui ! J'ai dit : « va chercher tes bananes, monte dans ton bananier va chercher tes bananes ! Dégage. »*

Jocelyne - *Ah bah oui on est obligé de faire ça.*

Monique - *La mairie ne fait rien, Nantes-Habitat ne fait rien.*

Frédéric (plus fort) - *Là elle a foutu toutes ses poubelles dans le palier !*

Mathilde - *Vous non plus vous n'êtes pas très épanoui dans le quartier ?*

Frédéric - *Ah bah non non, le problème c'est en fait on est pas raciste mais on le devient raciste ici tellement il y a des cons. L'horreur. Et c'est toujours les mêmes. Il y*

en a un, il a fait un gros trou dans le mur, complètement barjot. « J'ai pas fait exprès », bah oui pauvre con. Puis on se fait insulter parce qu'on a un chien, ils nous traitent.

Monique - *Qui ça c'est pas normal. Certains quand on avait un chien faisaient des détours, ils criaient.*

Jocelyne - *Ça devient lamentable là.*

Yvette - *Là c'est lamentable oui.*

Christelle - *Il paraît qu'à Treillières c'est pire. »*

L'apparition de Frédéric sur scène est l'occasion de décrypter l'émergence de la parole raciste et non conforme dans les conversations banales, de politesse, du quotidien. On peut noter que dès son arrivée, Frédéric est lancé sur les rails du débat par l'une des femmes. Ce procédé, semble-t-il, a pour but de me faire prendre la mesure de leur mal-être ; Frédéric constituant un acteur engagé, déterminé et exaspéré qui, à lui seul, porte la parole des cinq femmes. Vraisemblablement, la discussion qu'ils ont là s'est déjà déroulée auparavant, mais ils vont la rejouer pour moi. À chaque réplique, l'une d'elle le relance, appuie son propos et l'encourage à poursuivre ses remarques : les habitantes sont en train de jouer une représentation, en m'attribuant le rôle de *public*. Cette représentation me fait immédiatement penser à celle que

jouerait un éleveur avec son taureau lors d'une épreuve de rodéo, l'excitant et le malmenant pour préparer et améliorer sa performance. Ici, la parole raciste émerge à la suite d'une forme affirmée d'exaspération : cette exaspération se traduit par l'emploi d'un vocabulaire violent voire extrême (« je vais la tuer ») et par des prises de décision tout aussi extrêmes (déménager loin d'ici). Frédéric ne se plaint pas seulement auprès de ses voisines ; il est passé à l'acte (de langage) et se confronte régulièrement et verbalement à « l'autre », « la gamine », objet de sa fureur et son horripilation. Ce qui aurait pu rester un problème de voisinage comme on en rencontre généralement a gagné une dimension raciste : Frédéric est exaspéré et son irritation trouve du sens dans la définition d'une « sous race » : le comportement qu'il attribue à sa voisine est propre aux premiers hommes préhistoriques, avant Neandertal, ou à certaines races de singes. En la qualifiant de la sorte, il se dédouane une fois de plus de toute forme de respect à son égard, et se permet des comportements déviants et l'emploi d'un vocabulaire irrespectueux. Il attribue en outre à la race qu'il a imaginée un nombre de comportements quasi monstrueux, qui donnent naissance à des histoires saugrenues voire absurdes (« Il y en a un, il a fait un gros

trou dans le mur, complètement barjot. »). Comment la parole de Frédéric a-t-elle pu se teinter de déraison sans que personne dans l'espace public ne s'en alarme, ne s'en effare ? Il semble que l'absence totale de mixité dans leur groupe de connaissance en soit une réponse : le jugement moral est comme suspendu, l'appréciation de ses congénères anémiée, Frédéric proprement désinhibé. Quelle place donner aux résultats du premier tour de l'élection présidentielle dans la compréhension de l'émergence de cette parole raciste et réductionniste chez Frédéric ? À l'échelle du quartier, les données sont assez parlantes : entre 7,1 et 12,8% des inscrits en bureaux de vote se sont prononcés en faveur de Marine Le Pen, lorsque la moyenne nantaise est de 5,6%⁽¹²⁾. L'abstention quant à elle représente entre 33 et 42% des votes des inscrits lorsque la moyenne nantaise est de 19%. Ces composantes, loin d'être spécifiques au sous-quartier Bout des Landes ou au plus vaste quartier Nantes-Nord, se retrouvent de manière assez similaire à Bellevue par exemple, grand quartier de logement social de l'ouest de Nantes, et dans les zones périphériques de manière assez claire. On l'entend depuis les résultats dans la bouche des journalistes, mais aussi des « spécialistes », sociologues, économistes ou géographes comme Christophe Guilluy :

(12) <http://www.metropolitiques.eu/Nantes-un-bastion-socialiste.html>

la France est coupée en deux, fractionnée entre les villes et les campagnes, l'urbain et le rural, qui ont voté pour l'un, Emmanuel Macron, et pour l'autre Marine le Pen. Cependant, on trouve dans ces résultats plusieurs éléments, plusieurs paradoxes. Le premier découle de la vision extrêmement binaire de la territorialisation des orientations politiques : que comprend l'expression « les villes » à proprement dite ? Nantes-Nord est un quartier de Nantes, et fait administrativement partie de la ville par définition. Il est relié au centre-ville par des flux, le tramway par exemple, qui lui confère l'une des caractéristiques de l'urbain, ou du moins l'impression d'y être relié, et est parsemé de certains matériaux utilisés pour la rénovation que l'on peut retrouver, très similaires, dans le quartier Bouffay ou sur l'île de Nantes. Si on le regarde à travers ces caractéristiques, Bout des Landes est effectivement urbain par nature. Seulement, cette classification paraît insuffisante : il faudrait pour être fidèle ou rigoureux établir de nouvelles catégories, comme celle de l'*infra-urbain*, de l'urbain déclassé, qui bien que faisant partie de la ville, possède toutes les caractéristiques de la périphérie reléguée. L'intuition observée à l'échelle des territoires de comportements et de groupes sociaux de Christophe Guilluy se confronte à une réalité ordinaire

plus nuancée.

Le sentiment des électeurs du Front National au premier tour dans le quartier se comprend alors dans ce qu'il représente de la relégation territoriale des milieux *anti-urbains*, périurbains voire péri-métropolitains : plus on s'éloigne de la ville, de la définition de la ville, de la définition de l'urbanité, plus on se rapproche d'un rapport négatif aux villes et plus le Front National peut exister. À l'inverse, on peut supposer qu'Emmanuel Macron a fait l'un de ses scores les plus faibles de la ville dans notre quartier car il véhicule ou est imprégné d'une image extrêmement urbaine, extrêmement adaptée à la ville globale⁽¹³⁾ et ce qu'elle comporte de flux économiques et sociaux, et finalement aux antipodes de la complexité des problématiques qui teintent le quartier et de la déprise de ses habitants.

Pour ce qui est de l'abstention, on peut formuler l'hypothèse que *Bout des Landes* abrite certains ressortissants du *Lumpenprolétariat*⁽¹⁴⁾ qui est caractérisé par Marx comme une force anti-révolutionnaire, une classe populaire sans conscience de classe. Loin de se révolter et d'imaginer l'abstention comme une contestation réfractaire, le *Lumpenprolétariat* méconnaît plutôt les institutions mêmes qui permettent le vote, et sont en marge des

(13) SASSEN SASKIA, *The Global City : New York, London, Tokyo*, Princeton University Press, 1991, 2002

(14) MARX KARL, *Manifeste du parti communiste*, 1848

connaissances de la classe populaire capable de révolte, et de la société en elle-même.

scène 6

— amalgame

Même décor, mêmes acteurs. À intervalles réguliers, Milou, qui désobéit, sautera sur chaque protagoniste et tentera d'ingérer toute sorte de composantes de l'espace public (banc, chaussure, branche). La conversation sera rythmée par les rappels à l'ordre timides de son propriétaire.

« Jocelyne - Les logements sociaux ils mettent n'importe qui.

Monique - C'est à dire que dans les logements ici, c'étaient des logements réservés aux fonctionnaires. L'enseignement, l'électricité... Mais bon vu les loyers à ce moment là, et la consommation qu'il y avait comme c'était mal isolé, ils sont partis. Et à la place ils ont mis n'importe quoi.

Jocelyne - En fait comme on nous fait comprendre que c'est des logements sociaux, si on est pas contents on dégage.

Monique (une certaine violence dans la voix) - A Nantes-Habitat on nous prend de haut, l'air de dire en clair « casse toi ».

Frédéric (ton faussement naïf) - Je laisse Milou courir là là, comme il a besoin de courir et puis comme il m'obéit

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

pas. Et ben on m'a dit : « qu'est -ce-que vous faites là espèce de con avec votre chien, il va chier partout ! ».

Yvette - C'est ça le problème. Et puis ça c'est souvent les femmes voilées. Elles ont peur des chiens.

Jocelyne (comme si elle réfléchissait à voix haute) - Dans le Coran c'est pas marqué pour les chiens pourtant.

Monique - Oui mais le Coran, ils savent pas le lire. Parce que j'ai demandé à un de mes collègues qui était marocain, lui-même avait un berger allemand !

Christelle - J'ai demandé à mon cousin aussi qui est musulman.

Mathilde - Oui parfois le Coran est réinterprété de la mauvaise manière.

Frédéric - Suivant leurs besoins à eux.

Monique (elle fait porter sa voix) - L'autre jour j'entendais un musulman à la radio, sur le Coran. Il a dit, attention, le Coran a été écrit à une époque qui était pas la notre. C'est comme la Bible. Pour ceux qui croient à tout ça. Il faut pas s'y fier mot à mot.

Jocelyne - Mais c'est vrai que ça s'est beaucoup dégradé.

Christelle - Même des fois, quand on est au parc, on est les seules blanches.

Yvette - On dépareille.

Monique (me prenant à témoin) - Cet été, regardez. Il faisait 36 -37 degrés, elles étaient là avec leur djellaba, chaussettes de laine.

Frédéric (il tente de tempérer) - Le problème c'est qu'il

y a beaucoup de femmes blanches qui portent le voile intégral. Encore juste le petit foulard, c'est normal.

Monique (elle ne flanche pas) - Et encore, alors que dans les pays arabes les femmes se battent pour se dévoiler et ici celles d'en France elles s'habillent. C'est à y rien comprendre.

Frédéric - Les gens s'entraident pas, c'est ça qui est dommage. On s'entraide pas. Nous on aide une petite mamie, on lui fait ses courses. Mais enfin personne se dit bonjour dans les cages d'escaliers. On dirait que tout le monde est individualiste. Même un petit sourire ça coûte rien. »

En m'expliquant avec ses mots le renouvellement de population qui s'est produit depuis une trentaine d'années dans son quartier, Monique met effectivement en lumière une réalité : les classes moyennes ou populaires (ce qu'elle appelle les « fonctionnaires ») qui habitaient initialement les logements sociaux depuis leur construction les ont désertés. Ce phénomène est à réinscrire dans l'analyse que dresse Jacques Donzelot de la relégation sociale dans les grands ensembles : il tente dans *La ville a trois vitesses*⁽¹⁵⁾ de comprendre comment on est passé, dans les années cinquante, du paradigme de l'habitat et du rêve paradisiaque de la ville à la campagne à la négativité, la

promiscuité, la précarité d'aujourd'hui.

Le processus de relégation commence en 1958 avec la création des ZUP qui cadrent les programmes de logements sociaux. Cette période est marquée par la construction intense de grands ensembles, qui avaient alors la vocation de faire société, de créer le lien par l'urbain. Ces grands ensembles sont créés pour l'homme moyen type, près de la campagne et de ses zones de travail potentielles. Ils sont le symbole de la modernité, et le lieu d'un certain mélange de classes de populations.

Rapidement, les classes moyennes, qui ont les moyens d'épargner, quittent les grands ensembles : l'utopie se heurte au modèle français d'individualisme, et on assiste à la naissance du rêve pavillonnaire. Trois concepts s'articulent alors : premièrement, la périurbanisation, conséquence de l'ère du pavillonnaire, provoque la relégation des populations qui n'ont pas les moyens de partir des grands ensembles. Deuxièmement, les anciens quartiers populaires de la ville centre sont le lieu de la gentrification, et relèguent les classes populaires hors-la-ville. Troisièmement, et ce phénomène est la conséquence des deux premiers, les populations les plus précaires sont reléguées dans des logements sociaux désertés par ceux qui pouvaient en partir. Ce phénomène, associé à une

aide tournée vers les personnes (création des APL dans les années 90), provoque le blocage des plus pauvres dans l'ascenseur social. Ils sont alors les victimes d'un entre-soi contraint dans un logement qu'ils n'ont pas choisi.

Les cinq femmes à qui j'ai affaire, issues d'une classe populaire, ont pour leur part été exclues de ce processus et n'ont jamais déménagé. Elles font partie de celles qui ont connu le quartier lorsqu'il était effectivement principalement habité par des fonctionnaires issus de la classe moyenne inférieure et d'origine française. Les cinq représentantes de ce temps révolu accusent les populations immigrées qui s'y sont progressivement substituées d'avoir une incidence directe sur leur usage de l'espace, et sont nostalgiques du temps où les habitants s'appropriaient de manière commune l'espace public ou intime. Les pouvoirs publics, qui prônent dans ces quartiers le « vivre ensemble »⁽¹⁶⁾ comme remède à tous les maux, se heurtent à une toute autre réalité : les événements du quotidien participent à la formation de préjugés de natures assez diverses. Ici, c'est l'hostilité supposée des musulmans face aux chiens qui est mise en cause, et les cinq femmes vont user d'amalgames et de contradictions pour étayer leur propos. La contradiction, précisément, réside dans la plainte que Frédéric adresse : il s'insurge contre le désordre

(15) DONZELOT JACQUES, *La ville à trois vitesses, relégation, périurbanisation, gentrification*, Revue ESPRIT, 2004

(16) BARTHES ROLAND, *Comment vivre ensemble : Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, Seuil Imec, 2002

mais accuse ceux qui dénoncent le désordre qu'il produit lui-même. La question du chien semble importante et dotée d'une symbolique dans l'esprit des cinq femmes : l'acceptation ou non de leur animal représente pour elles un marqueur clair de l'effectivité d'un « vivre ensemble » et un moyen d'évaluer leur propre acceptation dans l'espace public. L'espace public est d'ailleurs le lieu où elles éprouvent leur différence présumée (appréciation basée sur la seule couleur de peau) et où elles observent proliférer une espèce dangereuse qui les effraie (cf scène 4 - déraison). En se tenant au plus près de l'objet de leur crainte et de leur mécontentement, les cinq femmes s'assurent aussi d'en contrôler l'évolution, la quantité, comme si leur expérience quotidienne au cœur de ce qui les tourmente leur permettait de le supporter un peu mieux. Ce qu'elles font passer pour un acte de résistance constitue finalement peut-être une forme extrêmement basique de défense, qui consiste à jauger son ennemi de près afin d'évaluer sa force.

scène 7

— ce qui fait la ville

Mêmes acteurs, même décor.

« Mathilde - Il y a peu de commerces aussi.

Frédéric - On a une boulangerie mais le pain est pas bon, les gâteaux sont dégueulasses. Je lui ai dit à la dame, que ses gâteaux étaient dégueulasses. Je lui ai dit « je retourne ailleurs là où j'allais avant ».

Jocelyne - Ils auraient pu mettre une poissonnerie.

Yvette (fataliste) - Les gens mangent pas de poisson.

Monique - Une charcuterie ! (elles rient)

Yvette (sur le ton de la confiance) - Ben il paraît que à côté, ils vont mettre une épicerie arabe.

Monique - Oh bah alors.

Yvette (ton déterminé) - J'ai rien contre eux, mais faudrait peut être qu'ils nous respectent.

Jocelyne (acerbe) - Je vais déjà pas chez les Chinois, j'irai pas chez les Arabes. »

Le quartier Bout des Landes est doté d'un unique commerce : une boulangerie, installée depuis quelques mois dans l'un des locaux prévus à cet effet, au rez-de-chaussée d'un immeuble en accession construit dans les

années 2010. La question du commerce dans cette zone périphérique (pourtant administrativement appartenant à Nantes) et reléguée est détentrice de sens. Pour expliquer sa dimension symbolique, il faut rappeler la théorie de Karl Marx qui qualifie la marchandise, dans notre société capitaliste, comme le support des relations entre les êtres humains⁽¹⁷⁾. Il souligne que les marchandises se voient attribuer des qualités bien supérieures à leur seule valeur de nourriture ou d'habillement : elles doivent être le support du rêve, de l'admiration. Frederic Jameson dit qu'elles doivent rendre la vie dans l'univers capitaliste acceptable⁽¹⁸⁾ ; c'est la dimension culturelle du capitalisme. Marx estime que ces marchandises sont dotées de caractéristiques quasi-religieuses, à la manière des fétiches vénérés dans certaines religions. Cette marchandise fétiche, qui fait notre ville capitaliste moderne, a déserté le quartier Bout des Landes. Guy Debord prête lui aussi des caractéristiques singulières à la société capitaliste⁽¹⁹⁾ : il soutient que le spectacle en est le stade achevé, qu'il est une idéologie économique qui produit une vision universelle et unique de la vie. La société l'impose à la conscience de tous à travers des manifestations audiovisuelles, politiques, économiques... Le spectacle est l'appareil de propagande de l'emprise du capital sur les

(17) MARX KARL, *tome 1 du Capital*, 1867

(18) JAMESON FREDERIC, *Archéologies du futur Le désir nommé utopie*, Max Milo, 2007

(19) DEBORD GUY, *La société du spectacle*, Gallimard, 1992

populations. La marchandise, en ce sens, est le médium au travers duquel les conditions économiques et sociales se manifestent.

« Sous toutes ses formes particulières, information ou propagande, publicité ou consommation directe de divertissements, le spectacle constitue le modèle présent de la vie socialement dominante. Il est l'affirmation omniprésente du choix déjà fait dans la production, et sa consommation corollaire. Forme et contenu du spectacle sont identiquement la justification totale des conditions et des fins du système existant. »⁽¹⁹⁾

Le « spectaculaire diffus », catégorie inventée par Debord pour caractériser les produits hétérogènes et pléthoriques que produisent les sociétés libérales comme la notre, a déserté le quartier *Bout des Landes*.

Le seul commerce qui y subsiste a échoué à doter sa marchandise de désir, et échoue par là-même à l'une de ses fonctions principales. Tout le décor devient *souillé*, lorsqu'il aurait dû susciter l'admiration et permettre de mieux accepter la vie en périphérie : plus aucune trace d'urbanité. Nous sommes ici à des années lumières de la manière de consommer de Jeff, Charles et Edouard communiant autour de leur seau à champagne (cf chapitre 1, scène 3 - indécence codifiée). Pour autant,

l'une manière n'apparaît pas plus épanouissante que l'autre : entre indécence codifiée et non-conformité, les acteurs ont en commun d'incarner dans la question de la « marchandise » l'étendue de leur mal-être.

Les cinq femmes refusent en outre la diversité, ou plutôt ce qui les sépare encore un peu plus de l'âge d'or où elles se sentaient acceptées dans le quartier. Une fois de plus, elles affirment la peur ou le rejet de ce qu'elles vivent comme la prolifération d'une espèce menaçante incarnée par *l'étranger* en général. Pourtant, la diversité est une des caractéristiques de la ville centre et un marqueur d'urbanité au même titre que la marchandise fétiche selon Thierry Pacquot. Tout ceci pose à nouveau la question de la subtilité de la catégorisation de la « ville », et de ce que le commerce peut rendre palpable ou acceptable de la condition quasi périurbaine ; ici, tout ce qui fait la ville désirable semble avoir déserté.

scène 8

__ paradoxe

Mêmes acteurs, même décor.

« Monique - Il y a de la drogue dans le quartier, mais au moins ils nous font pas chier.

Jocelyne - Ça c'est vrai.

Yvette - C'est leur problème à eux, pas le notre.

Monique - Par contre les flics y ont été un peu fort l'autre jour. Ils en ont arrêté un, à 4 heures de l'après-midi à la sortie de l'école. Ils ont dit à Martine : « rentrez chez vous madame c'est dangereux ».

Christelle (énervée) - Je m'excuse mais il y a des limites à la connerie.

Monique (persuadée de susciter l'approbation) - Est-ce qu'on intervient dans un quartier à 4 heures pour arrêter des soi-disant dealers ? Devant les enfants.

Yvette - Moi je dis, ils font leur business, ça nous regarde pas. Ils sont pas incorrects vis-à-vis de nous.

Jocelyne - Non, non non.

Andrée - J'ai jamais eu aucun souci non.

Monique (presque attendrie) - Ils disent bonjour, ils font leur petit machin.

Andrée - C'est leur problème.

Jocelyne - Chacun fait ce qu'il a à faire.

Monique - On les laisse. Si ils veulent fumer c'est leur droit. On est encore en France, on est dans un pays soi-disant libre !

Christelle - Bientôt il va falloir faire montrer sa carte d'identité. »

La dimension proprement paradoxale et inédite des propos recueillis pose question. Les cinq femmes semblent avoir établi, de manière extrêmement binaire, une liste d'ennemis et de sympathisants à leur condition. Comment les dealers, qui selon tous les autres habitants interrogés représentent une menace ou un désagrément, ont-ils pu entrer dans la seconde catégorie ? Le paradoxe est total. Les femmes, qui ont établi un certain nombre de stéréotypes concernant les différents groupes qui gravitent dans le quartier (les Musulmans n'aiment pas les chiens, etc) sont ici en train d'en déconstruire un d'ordre général (les dealers posent problème). Ce jugement semble basé sur la seule appréciation de leur politesse, écartant toute question de morale ou de légalité. C'est la première forme de désordre, de transgression qui est acceptée par les cinq habitantes. Dans le même temps, elles blâment la police censée représenter l'ordre, ordre qu'elles prônent et

recherchent dans le quartier. Pour ce deuxième jugement, on peut émettre l'hypothèse que leur grande déception face à toutes les instances qui dirigent le quartier est devenue systématique : tout ce qui représente le pouvoir et a échoué à maintenir le quartier comme elles l'ont connu, est responsable du deuil qu'elles ont à subir et de la résilience qu'on tente de leur imposer. On peut légitimement se poser la question de savoir si cette appréciation paradoxale n'est pas représentative d'une forme de rejet des médias de masse qui retranscrivent une opinion assez catégorique sur les dealers qui représentent le mal : en allant à l'encontre des idées préconçues, les cinq femmes expriment peut-être leur indignation et leur insoumission, leur désaccord en tout cas avec le plus grand nombre. On pourrait même envisager qu'elles éprouvent une certaine jouissance dans ces règlements de compte : une autre hypothèse serait d'estimer qu'à travers la transgression que représentent les dealers, elles vivent par procuration une révolte qu'elles ne peuvent pas mener elles-mêmes, comme anesthésiées par la charge anémique de la déprise avec leur environnement.

scène 9

— fantômes

Mêmes acteurs, même décor. Frédéric nous quitte à la fin de cette scène.

« Jocelyne - Enfin bon, en huit ans le quartier s'est beaucoup dégradé.

Mathilde (curieuse de la précision) - Oui ça fait huit ans ?

Frédéric (personne n'a prévu de répondre à ma question)

- C'est dommage c'est hyper bien comme quartier. On a le Leclerc pas loin, les boulangeries on a tout. Le tramway, les bus.

Monique (elle s'adresse pourtant à moi) - Et nos appartements sont des appartements convenables, spacieux.

Jocelyne - Le problème c'est que Nantes-Habitat les entretient pas. Les joints des fenêtres, les robinetteries à changer...

Frédéric - Y'a un monsieur qui est venu chez nous, je vais vous dire ils vont mettre un truc de façon que ça passe plus l'air... du bois.

Mathilde - Ils vont isoler ?

Frédéric (énième problème de communication) - Non c'est à l'étude, Nantes-Habitat ne veut pas payer. (sur

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

le ton de la confiance) *On va changer de partenaire d'ailleurs, ce sera plus eux bientôt. C'est pas un service social, ce sera autre chose.*

Yvette (résignée) - *Bah, avec tout ce qu'on a là dedans. C'est que du social.*

Frédéric (comme on confierait un ragot – personne ne semblera le croire) - *Ils vont les virer au fur et à mesure !*

Monique - *Chez nous ça déménage tellement... chaque fois, ils remettent des cas.*

Frédéric - *Nous ils déménagent la nuit, puis le lendemain tiens ! Ils ont changé de tête. C'est sous-loué.*

Monique (sur le ton du reproche) - *C'est pour ça en fait, on va employer le grand mot ils restent dans leur « tribu ».*

Frédéric - *Nous on a de la chance, on a les filles de joie.*

Monique - *Elles viennent de partir avec leurs petites valises là.*

Christelle - *Oui les deux petites, les deux blacks là.*

Monique (excédée) - *À onze heures le soir, elles passent sur le parking elles piaillent, ta gueule !*

Christelle - *Enfin bon le quartier s'est pas arrangé.*

Frédéric - *Bon, mesdames, sur ce ! Bonne après-midi ! »*

Cette scène pourrait avoir été écrite pour une pièce du théâtre de l'absurde. Chaque protagoniste agit parfois comme s'il entretenait une conversation avec lui-même,

et la juxtaposition de toutes ces répliques donne naissance à des images fantasmagoriques. Une première rumeur est lancée, sans cependant avoir l'incidence que son auteur aurait souhaitée sur l'auditoire. Puis la thématique du déménagement est abordée, donnant directement lieu à une constatation réductionniste. La phrase dans laquelle ce terme est apparu semble assez déconnectée du reste de la conversation malgré le fait qu'elle débute avec « c'est pour ça », expression qui aurait pu impliquer un rapport direct avec la réplique précédente. La femme qui l'a lâchée, avec le sentiment d'employer pour la première fois de la conversation un « grand mot », avait aussi le sentiment de m'apporter la clé de compréhension du quartier. Le fait qu'ils (leurs voisins ? les Blacks qui descendent du tramway ? les Roms ? les femmes voilées qui ont peur des chiens ? La référence n'est pas explicite, l'ennemi indéfini) « restent dans leur tribu » peut vouloir dire, pour Monique, qu'ils ne se « mélangent » pas, ou bien qu'ils agissent réellement comme les membres d'une tribu, hiérarchisée avec un chef, des anciens, des sorciers, des guerriers, un dialecte, des divinités etc. La première possibilité n'aurait sûrement pas été évoquée sur le ton du reproche : les cinq femmes expriment ouvertement une hostilité et un rejet face à ce « ils » dont elle parle. C'est

ce qui m'amène à penser que c'est la deuxième possibilité qui est à retenir. Lorsqu'elle parle de « tribu », Monique parle d'un groupe qu'elle n'arrive pas à assimiler et dont elle ne connaît ni les codes ni le dialecte. C'est sa manière d'exprimer de la peur à leur égard, peur qu'on peut alors qualifier de xénophobie, alors que le reste de l'entretien était plutôt teinté de racisme. Et c'est en effet l'une des clés pour comprendre les rapports qui les lient : les cinq femmes ne parviennent pas à comprendre, à assimiler ou à dialoguer avec ces nouveaux arrivants. Elles leur prêtent des pratiques étranges, sauvages et farfelues et créent de toutes pièces le fossé censé les séparer, représentantes de la civilisation moderne, d'une troupe inférieure aux codes incompatibles à la vie en société. Bernard, habitant de l'avenue des Églantiers, n'avait pas parlé de tribu mais de « mixité de race » pour décrire les habitants du quartier en général. Sur le ton de la blague, il me confiait : « *Quand je sors de l'avenue, je dis toujours que je fais le tour de l'Afrique... Je voyage beaucoup.* » Là encore, la parole de Bernard est entièrement désinhibée, et ni sa femme, ni ses voisins ne lui feront part de la dimension raciste de ses propos : le jugement moral des habitants semble endormi, anémié.

Les « filles de joies » évoquées, deuxième fantasme de la

scène, représentent dans la bouche de Frédéric une certaine expression de la misère sociale qu'il ressent graviter tout autour de lui et qui souille son environnement familial. Quelle projection peut-il encore espérer dans ce cadre de misère ? Il semble que l'espace, impur et épuisé, ait été essoré, piétiné, et que rien de bénéfique ou de bienfaisant ne puisse plus en être extirpé.

scène 10

— fantasmés

Mêmes acteurs, même décor.

« Mathilde - Avant, il y avait la cité d'urgence des Bruyères aussi c'est ça ?

Monique (presque mielleuse) - Oui, et ben ils étaient sympas.

Yvette (d'un air entendu) - On était pas embêtées.

Jocelyne - Ils savaient dire bonjour.

Monique (mielleuse puis cynique) - La cité d'urgence, je vais vous dire franchement. Ces gens là étaient comme tout le monde. Ça avait été appelé cité d'urgence par nos chers politiciens.

Jocelyne - Quand il y avait des règlements de compte, c'était là-bas. C'était pas ici.

Yvette- Ils étaient corrects quand ils passaient par là, on avait toujours un bonjour.

Mathilde - C'étaient des gens relogés ?

Yvette - Oui c'est ça. C'était des gens qui travaillaient, certains.

Andrée - Il y avait peut-être plus de travail à cette époque qu'à l'heure actuelle aussi.

Monique - Mais attention, c'étaient pas des gens qui

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

vivaient sur les allocations comme maintenant.

Jocelyne - Ça c'est ce que la mairie a voulu faire croire, mais il y en avait peut-être certains, mais pas plus que maintenant.

Monique - Maintenant c'est les trois quarts. C'est grave. L'histoire du petit garçon qui a été tué dans sa baignoire, la mère arrivée en France à l'âge de 19 en visa étudiante. Elle s'était mise en concubinage avec un Ivoirien aussi, lui était patron d'un stand de paintball là-bas. Il le faisait gérer par un cousin. Et en France il vivait sur les allocations.

Mathilde (mes réponses, elles aussi, deviennent anémiées) - Oui il y a des magouilles comme ça.

Yvette - Ici on était bien dans le temps.

Jocelyne - Les Bruyères il y avait les Bruyères mais ils réglèrent leurs comptes entre eux.

Yvette - Ils ont eu du mal à se déraciner et à se réimplanter ces gens là. On les a déracinés.

Mathilde (je réponds depuis quelques tours de parole de manière automatique) - Maintenant à la place, ils ont fait des petites maisons. Je viens de voir une dame là-bas.

Monique - Maintenant ils ont fait les petites maisons, mais ce qu'ils ont pas dit, c'est qu'il y a des immeubles qui plongent dedans !

Mathilde (consciente qu'elles ne comprendront pas ma remarque, très vague) - Oui c'était prévu mais ils le savaient pas ».

La cité d'urgence des Bruyères, construite à la hâte dans les années soixante dix, est, dans l'histoire du quartier, la première transformation notable du paysage autour de la petite avenue des Églantiers. Faite de tôles ondulées rongées par l'humidité et de petites maisons rudimentaires, elle a marqué l'imaginaire des habitants de l'époque. Serge et Chantal, un couple de sexagénaires de l'avenue, avaient fait bâtir leur maison avant que la cité d'urgence des Bruyères ne soit construite juste derrière chez eux. Cette cohabitation avait changé leur perception de l'espace, intime cette fois :

« Chantal - Ce qui nous a le plus embêtés, c'était la construction des cités d'urgence derrière. Parce que là, c'était une zone de non droit, c'était des cas sociaux « plus plus plus », on a eu des nuisances.

Serge - Ça buvait beaucoup et puis quand ça finissait leurs canettes ça les embêtait pas de jeter ça chez le voisin.

Mathilde - Oui.

Serge - Heureusement on avait pas d'enfant qui pouvait courir dans le jardin à ce moment là, mais quand même on avait des bouts de verre un peu partout. Ça c'était désagréable ça.

Chantal - Et puis il n'est pas exclu peut-être, que ce quartier de non-droit ait non plus dévalorisé le secteur.

Serge - Ça a dévalorisé. Quand des gens voulaient acheter des maisons dans le coin, « le quartier des Bruyères » ça les rebutait déjà.

Mathilde - Oui, la réputation...

Chantal - Je pense que ça a été pire que la prison ou la rocade. »

L'angle de vue de Serge et Chantal apparaît bien différent de celui des cinq femmes qui ne côtoyaient la cité d'urgence que de loin. Leur hostilité prend particulièrement forme à travers l'emploi du pronom démonstratif neutre « ça » (« Ça buvait beaucoup et puis quand ça finissait leurs canettes (...) ») théoriquement réservé à la représentation d'un nom commun, d'un infinitif ou d'une proposition. En l'appliquant à la description d'un groupe d'individus, Serge fait des habitants de la cité d'urgence une masse indéfinie, indistincte ; une masse qui n'existe que par les traces de dégradations qu'elle a imprimé à l'espace vécu. Ces traces, qui modifient la perception de l'espace intime, apparaissent « pire » encore que la prison ou la rocade, des preuves sans doute plus génériques et usuelles de relégation spatiale et qui se maintiennent à une certaine distance (imaginaire) du cercle de l'intime. On peut encore noter que « ça » est un mot donc la

valeur déictique est faible : il ne permet pas de désigner un contexte de manière précise. Une nouvelle fois, la manière de décrire l'environnement, ici flottante, est un puissant marqueur de la « prise » avec ce dernier.

La cité d'urgence, devenue insalubre, est remplacée en 2009 par l'implantation de logements individuels en accession abordable qui forment une nouvelle rue, l'impasse de Guingamp. Elle côtoie de nouveaux jardins ouvriers, placés en bordure de périphérique, qui créent un espace tampon entre les habitations et la rocade. Cet ensemble de vingt maisons a été complété, un an après, par l'implantation d'un immeuble de logement collectif. L'autre partie de la rue est en chantier, et prévoit l'arrivée d'un foyer de jeunes travailleurs et de logements collectifs. En réunissant les critères de base pour un foyer type (jeune couple avec enfants), le promoteur s'est assuré de la réussite de son projet : portail sécurisé, place de parking, jardin, volumes épurés, style contemporain, proximité d'un centre commercial et des réseaux de voirie. L'impasse, qui s'inscrit exactement dans les limites administrative de Nantes, peut aussi se vanter de cet avantage, et de la proximité de jardins ouvriers qui font presque oublier la présence du périphérique. La mixité induite par l'implantation de ce type de programme est

atteinte dans les chiffres et si on observe le quartier à petite échelle. Seulement, il semble que le zonage selon lequel il a été instauré ne provoque que des poches, de petites enclaves étanches qui gravitent dans un quartier historiquement connoté. Lorie et Barbara habitent depuis trois ans l'une de ces maisons.

« Barbara - Nous ce qui nous a intéressées c'était le prix, le style de la maison et l'agencement.

Mathilde - Oui, le fait que ce soit moderne.

Lorie - « Tu viens du quartier nord, Bout des Landes ? Mais qu'est ce que tu fous là-bas ? » (elle rit)

Barbara - Quartier nord ça restera Quartier nord, même si ils essaient d'amener de la modernité.

Lorie - « T'habites dans une tour ? Ben non j'habite dans une résidence... »

Barbara - Ils connaissent pas parce que c'est neuf. Mais c'est sûr qu'on est attirées juste par rapport au prix, et au jardin. C'est le seul programme comme ça dans le quartier avec un jardin ».

La rénovation urbaine, encore en cours, peine à détacher le quartier de l'image qu'il a acquise au cours des quarante dernières années. Cette connotation, en plus d'agacer les nouveaux habitants qui se sentent illégitimement

associés à un passé à problème, nuit à la naissance d'un sentiment d'appartenance à un tout. C'est précisément cet aspect des choses qui rend les habitants de l'impasse de Guingamp « flottants », comme installés pour une étape. Dans l'impasse même, l'ensemble de maisons où Lorie et Barbara vivent est une fraction bâtie indépendante. Les rapports sociaux et de voisinage, timides, se développent uniquement entre ménages arrivés au même moment dans le quartier. Le « calendrier de chantier » a donc une réelle influence sur l'absence de liens sociaux : chaque nouvelle construction amène sa micro-société de voisinage, qui n'interagit pas avec la précédente.

« Mathilde - Les gens se disent bonjour ? Il y a une vie de quartier ?

Barbara - On peut pas dire que ce soit un quartier. Nous on est dans notre résidence quoi.

Lorie - Si, il y a une fête des voisins...

Barbara - Dans l'avenue ici ! Et encore c'est les maisons, il y a encore une différence avec le bâtiment. Celui-là (leur voisin) a été livré après, parce qu'ils étaient à la bourre. Donc forcément nous on se connaît plus ou moins, après moi je suis pas très sociale.

Lorie - Sociable.

Barbara - Sinon tout le monde se connaît, mais c'est juste

nous quoi.

Mathilde - Pas avec les gens de l'avenue des Églantiers par exemple ?

Barbara - Non, leur route est de l'autre côté, et ici il y a un mur. Là il y a une vie (chez elles), là il y a une vie (l'immeuble voisin) et là-bas il y a encore une autre vie (l'avenue des Églantiers) ».

Cette quasi-absence de liens sociaux rend la vie dans l'impasse de Guingamp réduite au cercle de l'intime, et Lorie et Barbara semblent considérer ce quartier comme un espace de passage, une étape forcée dans le cheminement vers chez soi. Un quartier avec lequel les habitants sont en déprise ; une nouvelle version de la ville dortoir. La vie de quartier est reléguée dans un endroit dont les codes sont plus proches de leur mode de vie : cette opération semble constituer un échec du point de vue de l'intégration dans le quartier initial et de celui de l'épanouissement en général.

« Barbara - Dans l'ensemble, quand il y a pas de commerces proche de l'habitation, il y a pas de vie de quartier. C'est comme ce qu'on appelle les villes dortoir, les gens rentrent, ils mangent chez eux, dorment chez eux et le matin ils partent. Ici c'est pareil.

Lorie - La vie de quartier se passe ailleurs en fait. Nous, ça se passe au centre-ville ».

Dans une autre « vie » encore que celles décrites par Lorie et Barbara, les cinq femmes, toujours assises sur leur banc, n'ont pas conscience de ce type de préoccupations. Elles apportent une réponse nouvelle et inattendue au sujet du passé de la cité d'urgence. Elles déconstruisent une nouvelle fois un préjugé ancré dans l'esprit de la majorité des habitants du quartier. Après les dealers, ce sont les anciens habitants des Bruyères qui sont décrits comme sympathisants à leur cause. La cause dont on parle n'est pas revendicatrice ou contestataire ; elle relève plutôt de l'épanouissement (relatif) des cinq femmes dans leur cohabitation avec d'autres individus. Pourtant, ce qu'elles décrivent (les règlements de compte) est une forme affirmée d'informel, un modèle de transgression manifeste, qui pour la seconde fois est sujet à une acceptation, et même le support d'une certaine empathie ou compassion (« on les a déracinés »). Une première raison de cette acceptation est rendue explicite par l'emploi du terme « là-bas » (« Quand il y avait des règlements de compte, c'était là-bas. C'était pas ici. ») : cette expression, qui prend un sens spécifique dans chaque définition de

l'espace, implique ici une certaine distance alors même que le sujet qu'elle définit se trouve à deux cent mètres du lieu de référence. Elle implique d'ailleurs une telle distance que les incidents qui s'y déroulaient sont ressentis comme appartenant à une autre scène, un autre cercle de vie, à un univers perméable dont n'échappe aucun écoulement, aucun débordement. La transgression semble acceptable lorsqu'elle est cantonnée à un lieu donné clos et impénétrable, même si ce lieu gravite à quelques centaines de mètres de chez elles. On ressent presque dans le discours de Monique, Jocelyne et Yvette quelque chose qui se trouverait au-delà de l'acceptation et qui relèverait du plaisir ou de la jouissance : une jouissance vécue par procuration qu'incarneraient pour la deuxième fois les « règlements de compte », une forme de révolte qui est éteinte ou rendue apathique chez les habitantes accablées mais résignées de Bout des Landes.

Le procédé pour me faire entendre leur ressenti est une fois de plus un recours à l'exagération ou à l'embellissement de la réalité : les habitants qui réglait leurs comptes étaient « sympas », « savaient dire bonjour », et, argument qui va prendre son sens pour le reste de la scène, « c'était pas des gens qui vivaient sur les allocations comme maintenant ». Cette constatation va immédiatement faire naître chez

Monique le souvenir d'un fait divers, qui dans son récit associe de manière directe l'origine géographique des protagonistes, leurs arrangements économiques plus ou moins légaux, et la monstruosité ou le drame de la mort d'un enfant. Le sujet de « l'assistantat » et de la « France des allocs » a toujours eu sa place dans le débat public, et particulièrement dans le discours de certains politiques qui ont pour finir fait de ce slogan une sorte de vérité générale reprise généreusement par l'opinion publique ; on se rappelle de Laurent Wauquiez qui qualifie les aides qui décourageraient le travail comme un « poison mortel ». Si les cinq femmes avaient précédemment pris le contre-pied de dénonciations reléguées par les médias de masse (comme la menace des dealers), elles reprennent ici un stéréotype. Le cheminement pour y arriver paraît assez saugrenu (« Maintenant c'est les trois quarts. C'est grave. L'histoire du petit garçon qui a été tué dans sa baignoire, la mère arrivée en France à l'âge de 19ans en Visa étudiante. Elle s'était mise en concubinage avec un Ivoirien aussi, lui était patron d'un stand de paintball là bas. Il le faisait gérer par un cousin. Et en France il vivait sur les allocations. »), mais n'est finalement pas plus réducteur que d'affirmer « les allocations sont un poison mortel » ; dans un sens ou dans un autre, la mort

est reliée de près ou de loin aux indemnités familiales ; dans un sens ou dans l'autre, la métaphore du poison ou de la mort réduit et biaise l'argument en empêchant toute controverse.

scène 11

— discordance

Jocelyne, Yvette, Andrée, Monique et Christelle. Sur ce même banc au soleil, ce même dimanche après-midi ensoleillé et glacial du mois de mars.

« Jocelyne - Ils nous ont dit : « les dames du conseil général, les secrétaires, elles ont obligation de venir au travail en tram! »

Christelle – Mon œil ! Le matin entre 8h30 et 9h, qui c'est qu'on voit se garer sur nos places ? Les dames du conseil général.

Monique (elle mime en roulant des épaules la marche saccadée des dames du conseil général) - Elles arrivent avec leurs petites valises.

Christelle - Elles arrivent une par une.

Mathilde - Oui c'est compliqué on peut pas obliger les gens à venir en tram.

Monique (d'un air entendu) - C'est pour ça que je vous dis, les politiciens ils ont rien compris.

Christelle (amère encore) - Toujours à côté de la plaque.

Monique - Moi mon médecin, cet été au mois d'août il m'a dit : « vous êtes malade vous avez baissé de tension » je lui ai dit : « venez donc dormir chez moi, vous verrez.»

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Yvette (elle accompagne son élocution de mouvements qui appuient ses paroles) - *En-dessous des fenêtres, les voitures les moteurs, les voitures qui arrivent avec la musique à balle, un petit coup de dérapage dans un sens, un autre dans l'autre sens... C'est pour ça que ça me fait marrer. Moi de mon perchoir, je vois bien ce qu'il se passe. D'ailleurs tu as vu Nantes-Métropole qui est passée hier, les questions débiles ?*

Christelle - *Ah mais là c'est là que tu te sens débile, ils te rabaisent, tu te sens demeurée.*

Monique - *En fait mon petit Cameron il est venu à la maison, il m'a dit : « mamie je sais pourquoi tu as deux poubelles, on l'a vu à l'école aujourd'hui ». Le jaune pour les papiers, le bleu pour tous tes déchets. Eh ben voilà les questions qu'ils nous ont posées ! Mon petit gars qui a 6 ans il savait répondre nickel. A quoi servait quoi. Et puis le type me dit : « une fois que vos sacs sont pleins, vous en faites quoi ? »*

Christelle - *On les jette par la fenêtre! Non mais.*

Monique - *Ils nous prennent pour des cons. Des enfants.*

Christelle - *Des gogoles.*

Monique - *Après il me dit : « est-ce-que vous vous servez du container à verre ? Je lui dis : « ben oui », il me dit : « vous mettez quoi dedans ? », « Bah mes bouteilles de verre, mes bocaux, mes bouteilles les lendemains de réveillon. » « A quoi sert un container de verre », on se dit : « où est le piège ? » Ils nous prennent pour des niais.*

Christelle - *Plus ça va, plus on est pris pour des débiles. »*

« Les dames du conseil général », qui s'approprient chaque jour les places de stationnement de Monique Christelle et Jocelyne, semblent être dotées d'une symbolique un peu plus forte que celle qu'elles lui prêtent au premier abord. Dans l'expression même de leur condition et dans la description succincte qu'elles en font (« Elles arrivent avec leurs petites valises. »), les dames du conseil général acquièrent une mesure de « prestance ». Elles se placent en décalage avec nos trois observatrices : elles semblent représenter l'urbain, et ce que la mixité induite par la rénovation du quartier peut créer comme nouveaux frottements de classes sociales. En apparaissant en discordance avec l'environnement dans lequel elles viennent travailler, ces dames semblent rappeler aux cinq femmes leur appartenance éclatante au quartier. Elles semblent, en représentant les emplois liés aux services, l'urbain et la ville centre, leur renvoyer leur image de reléguées ou d'exclues de ce système : Monique par exemple, travaillait en « trois-huit » à l'usine et on ne peut probablement pas détacher la dimension économique qui faisait son quotidien du mal-être qu'elle peut éprouver. C'est d'ailleurs elle qui souligne explicitement que son

lieu de vie la rend malade : le quartier semble s'être débarrassé de tout ce qui appelle au bien-être. C'est une image extrêmement forte puisqu'elle suppose qu'un lieu de vie a la capacité à altérer la santé de ses habitants, ce qui n'est pas entendable des villes-centres.

À cette confrontation à l'urbain au quotidien et à hauteur d'œil se superpose un autre rapport très épineux : celui qu'elles entretiennent avec les « politiciens » et Nantes Métropole. Aux politiciens, elles semblent prêter les décisions qui ont mené à la restructuration du quartier et à la rénovation des espaces publics : cette rénovation, on l'a vu, est aux antipodes des préoccupations des cinq femmes. Ils sont d'ailleurs « toujours à côté de la plaque » et cette constatation n'est probablement pas sans lien avec l'époque qui nous voit évoluer : le contexte politique global est épuisé, essoré, et peine à induire de l'espérance, particulièrement dans ces quartiers de logements sociaux qui se sentent abandonnés et négligés. Le discours standard des élus tend à poser avec beaucoup de distance cette question de la misère sociale en général, et même à l'atténuer ; à ne la prendre en considération que comme si elle appartenait à une autre sphère inatteignable. Pourtant, les cinq femmes et les habitants du quartier en général ont un langage plein de sens si on l'observe au quotidien

et mettent en exergue une réalité, leur réalité vécue.

Nantes Métropole apparaît bien plus haut encore sur l'échelle de l'incompréhension : dans cette organisation, à qui elles s'adressent régulièrement, prend corps le sentiment d'exclusion des cinq femmes. Leur mal-être est encore accentué et épaissi par l'impression de se faire prendre pour des « débilés – demeurés – niais – cons – enfants – gogoles ». Ici est incarnée l'expression d'une souffrance de classe entre deux jeux de rôles bien distincts et affirmés dans la conversation. Un décalage entre *sachants* et *démunis*, entre urbains, qui maîtrisent les codes et les comportements liés à la condition urbaine, et non-urbains qui prennent en négatif la mesure de leur exclusion. Entre deux impressions de réalité bien distinctes : celle d'une institution qui joue un rôle qu'elle pense bienveillant à travers des actions qu'elle estime salvatrices, et celle d'une classe sociale qui se sent abaissée et humiliée. Cette mission imaginée par Nantes Métropole pour aller « au plus près des populations » et informer dans les « quartiers sensibles » n'a paradoxalement fait qu'accentuer le fossé qui les sépare, représentants de la ville-centre, de ces habitantes reléguées. Cette interaction avortée est révélatrice d'un profond clivage entre la métropole et ce qui n'est plus la métropole, bien qu'en

faisant partie administrativement. Les cinq femmes ont une représentation qui fonctionne par projection négative : l'institution qui les prend en charge est perçue comme infantilisante, comme si elles n'étaient pas capables de juger seules de ce qui est bon pour elles : elles se sentent rabaisées, dépréciées, diminuées, méprisées, comme en témoigne la succession d'insultes retranscrite. Les impressions de réalité des deux protagonistes de la conversation sont incompatibles, à tel point que Christelle envisage un passage à l'acte ironique qui résume assez la charge absurde de l'interaction : « Monique - (...) Et puis le type me dit : « une fois que vos sacs (poubelle) sont pleins, vous en faites quoi ? » Christelle - On les jette par la fenêtre ! Non mais. »

Il aurait pu être également intéressant d'observer le point de vue réciproque, celui des employés en charge de cette mission sur les cinq femmes et les autres, afin de déceler le langage adopté et les représentations inverses mais cela fera peut-être l'objet d'une prochaine immersion.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

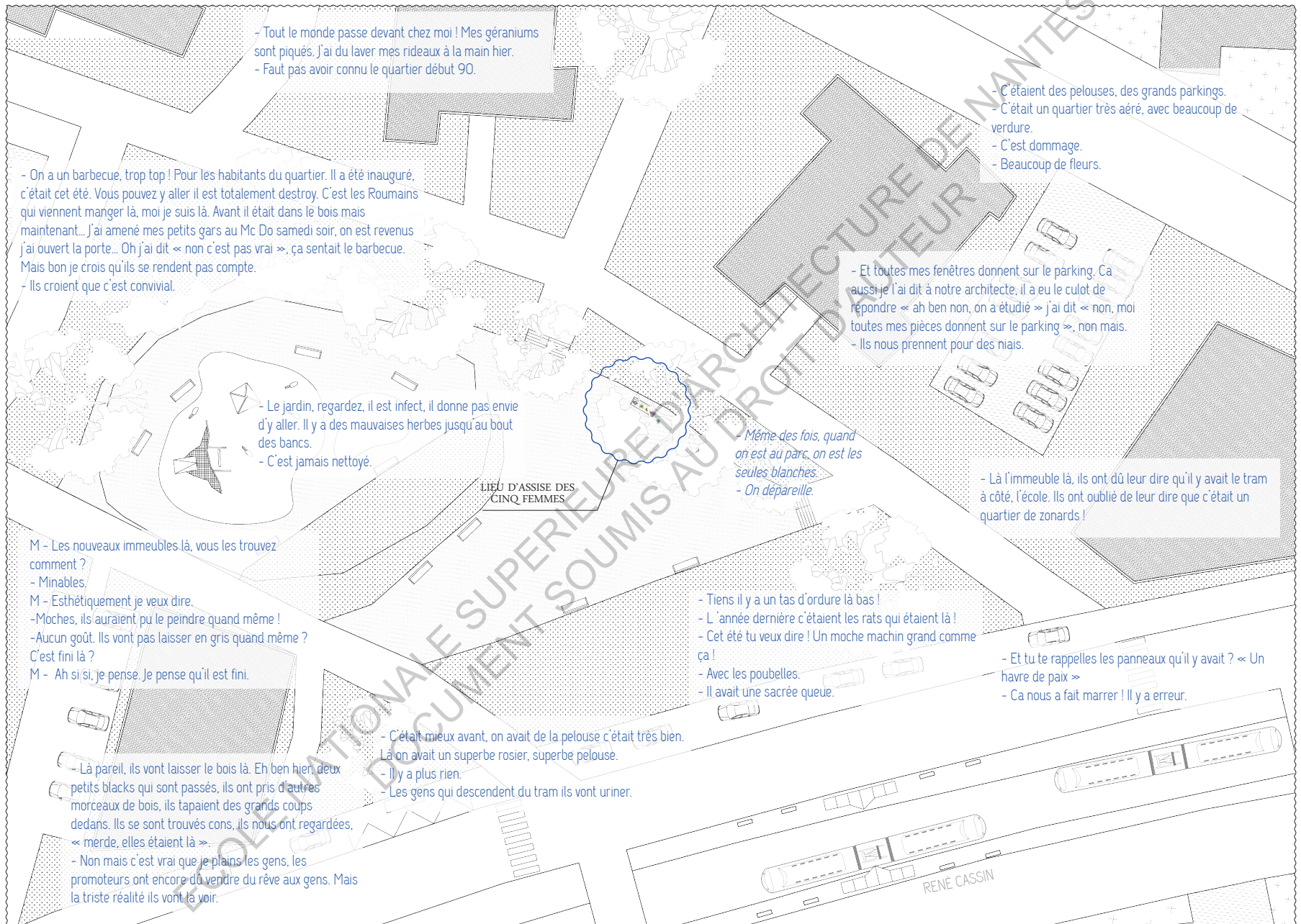


FIGURE 6 _ Plan annoté du quartier centré sur notre lieu d'entretien

scène 12

— mise en abîme

Ici, nous observerons un procédé un peu singulier qui vise à retranscrire la parole habitante confrontée au discours des urbanistes en charge du projet. Pour ce faire, un dialogue hypothétique et fictionnel est imaginé entre ces deux protagonistes. Les répliques sont tirées pour les premiers de l'entretien à six voix qui est exploité depuis le début de ce chapitre (mais sans réelle fidélité dans la chronologie des répliques), et pour les seconds de la note rédigée pour le projet du quartier *Bout des Landes* par les urbanistes sur leur site internet.

20, passage Saint-Sébastien, Paris 11ème, Atelier germe&JAM architecture et territoires. L'agence est spécialisée dans les grands projets urbains de restructuration et particulièrement de quartiers de logements sociaux. Elle est lauréate du prix « Les clés de l'Habitat Social Durable en Seine-Saint-Denis » en 2010 pour 96 logements à La Courneuve, et a été sélectionnée pour mener à bien le projet de rénovation-réhabilitation-construction du quartier Bout des Landes.

« Yvette (s'adressant à moi) - Alors moi j'ai une fois, madame... Excusez moi de vous dire ça, l'architecte qui a pondu le truc. Le plan. C'était « Monsieur » Jean Marc Ayrault qui avait choisi l'architecte. Alors elle me dit « madame, qu'est ce que vous en pensez ? » je lui dis « dites donc, c'est sûr que ceux qui vont arriver vont peut être trouver ça bien, moi je trouve ça moche. »

(20) Le projet d'aménagement du quartier de Bout des Landes Bruyères porte sur la restructuration urbaine et paysagère d'un quartier d'habitat collectif social construit dans les années 1970 au nord de la ville autour d'un bois de chênes aujourd'hui Espace Boisé Classé. L'arrivée du tramway et la démolition d'une cité d'urgence offrent l'occasion d'ordonner un nouveau développement résidentiel sur les franges du quartier,

« Jocelyne - Ils nous disaient que c'était formidable parce que ça allait devenir un quartier ré-si-den-tiel.

Christelle - C'est devenu une benne à ordures géante ! »
la création d'espace public et la restructuration résidentielle des immeubles existants.

« Christelle - Là bas plus loin, les gens si ils sont sur leur balcon ils voient ce que tu manges si tu es à manger sur ta terrasse.

Jocelyne - C'est vraiment coller les gens, après ils se

plaignent qu'il y ait des conflits.

Mathilde - Oui c'est sûr que l'endroit où on vit influe aussi sur le fait qu'il y ait des conflits ou pas.

Yvette - C'est comme quand ils ont construit l'immeuble là au bout. Avant on venait cueillir nos mûres, avec nos chiens. Il y avait des noisettes.

Jocelyne - Ils ont décrété de construire. »

Avec la création d'une nouvelle voie d'usage mixte au bord du bois, de deux traversées et d'une place publique, le bois devient le cœur distributif et récréatif du quartier.

Monique - On a un barbecue, trop top ! Pour les habitants du quartier. Il a été inauguré, c'était cet été. Vous pouvez y aller il est totalement destroy. C'est les Roumains qui viennent manger là, moi je suis là. Avant il était dans le bois mais ils l'ont vite déplacé... J'ai amené mes petits gars au Mac Do samedi soir, on est revenus j'ai ouvert la porte... Oh j'ai dit « non c'est pas vrai », ça sentait le barbecue. Mais bon je crois qu'ils se rendent pas compte. Christelle - Ils croient que c'est convivial.

Monique - Soit disant qu'on allait avoir autant de places qu'avant. Avant c'était un cul de sac, maintenant c'est une route.

Yvette - Tout le monde passe devant chez moi ! Mes géraniums sont piqués. J'ai du laver mes rideaux à la main hier. Faut pas avoir connu le quartier début 90.

Le projet d'aménagement assemble dans un même paysage boisé un projet d'espace public et un projet d'espace résidentiel, clairement délimités mais articulés par une palette réduite de matériaux et de dispositifs plantés.

Jocelyne - Avant il y avait pas le grillage, c'était une pelouse.

Yvette - Quand tout le monde descendait sa chaise de camping. On restait des heures.

Mathilde - Les nouveaux immeubles là, vous les trouvez comment ?

Monique - Minables.

Mathilde - Esthétiquement je veux dire.

Monique - Moches, ils auraient pu le peindre quand même !

Christelle - Aucun goût. Ils vont pas laisser en gris quand même ? C'est fini là ?

Le vocabulaire caractéristique de l'espace public de la périphérie de la ville de Nantes (bordure granit ébauché, enrobé) est complété par des sols en bétons coulés, lissés et calepinés de joints qui dessinent de grandes surfaces solides et claires dans le contexte végétal de l'ancienne lande,

Monique (la fin de la phrase est énoncée plus fort que le reste, elle s'esclaffe) - Là derrière chez toi Maman, c'était

entretenu ! Je suis passée la dernière fois j'ai dit « il faut pas que je tombe, sinon ça peut me coûter cher ! »

Christelle - Ils ont fait du béton oui, mais avec la suie des arbres ça glisse !

aussi bien pour les sols piétons ou d'usage mixte que pour les cours de parking des immeubles.

Christelle - C'est pas parce qu'il vient de Paris qu'il a des idées lumineuses ! La preuve en est.

Monique - Tu te rappelles, on lui avait dit « vous avez pas mis les lignes blanches sur les parkings » ils nous avaient dit « mais si on les a mises ! » on était venues en bas de chez toi, oh bah... Un petit rectangle gris grand comme ça par terre ! On le voit même pas quand on manœuvre ! Les gens savent pas se stationner.

Christelle - Ils nous ont réduit nos places, même en largeur. On tape la voiture d'à côté.

Monique - Remarque, qu'est ce qu'on a ri... Eux rigolaient pas hein.

Christelle - « Oh bah non c'est étudié » ! Les trottoirs trop hauts ! Tout le monde a pas un 4x4 !

De beaux et puissants murs de pierres banchées découpent ce grand système arboré en orientant les parcelles sur l'espace public, construisant un système de délimitations qui sédimente l'espace paysager ouvert de ce « parc résidentiel »,

Christelle - Et tu te rappelles les panneaux qu'il y avait ?

« Un havre de paix »

Monique - Ça nous a fait marrer ! Il y a erreur.

sans en rompre l'unité.

Christelle - Là l'immeuble là, ils ont dû leur dire qu'il y avait le tram à côté, l'école. Ils ont oublié de leur dire que c'était un quartier de zonards !

Monique - « Faites attention à vos voitures ! Ne rien laisser dedans ! » Non c'est pour ça, moi je me rappelle de l'architecte le mec sûr de lui, je me revois lui dire « comment ça se fait que vous faites des parkings sous les fenêtres ? » Alors monsieur Bolo nous avait dit qu'il avait été choisi par Monsieur Jean Marc Ayrault ! Qu'il venait de Paris ! « Oh les gogoles, vous m'entendez bien ? C'est un architecte de Paris ! »

« Ce projet va se réaliser sur environ 5 ans en prenant en compte la vie du quartier. Sur ce point, la concertation est un élément important. »⁽²¹⁾

Christelle - On leur a dit aux réunions ! Ils les ont arrêtées.

Jocelyne - Quand ils veulent tuer quelqu'un !

Monique - Là ils ont tué le quartier. »

Le langage officiel qui émerge ici a une tessiture bien particulière lorsqu'il est confronté à la description du quartier par le biais d'un ressenti quotidien à hauteur d'œil. Les termes employés par les urbanistes pour décrire le territoire transformé font état d'une certaine rigueur, d'un ordre presque cartésien, d'une structuration de la pensée qui peut faire écho aux discours des Modernistes sur la ville. Il faut « ordonner », structurer, obtenir des espaces fonctionnels. Les bandes, les secteurs sont explicitement segmentés, définis (« clairement délimités ») à la manière des zones fonctionnelles imaginées par Le Corbusier dans sa ville idéale. Si le résultat ne se revendique esthétiquement pas d'une influence moderne mais plutôt de certaines veines vernaculaires, le discours, lui, est fonctionnaliste dans l'âme. La rénovation semble avoir été imaginée en plan, les espaces hiérarchisés sous forme d'organigrammes. L'image du quartier qui ressort est celle d'un univers ou d'un système clos et pragmatique. Le lexique en lui même est assez éloquent et représentatif de la communication généralement empruntée par les urbanistes ou les architectes pour communiquer un projet à des élus ou des instances publiques : les espaces sont vastes, dégagés, les murs « beaux et puissants » : dans tous ces termes ne résonne que de l'épanouissement. Cet

(21) interview extraite du *Journal de projet Bout des Landes Buryères*, avril 2009

épanouissement souhaité et hypothétique porté par un discours global et positif rentre de manière directe en confrontation avec un langage local et négatif. Quelle place pour ce langage codifié né dans les villes centre dans cet extrait de ville érodé ? Sa charge conforme se place en confrontation directe avec le langage non-conforme des cinq femmes. Un décalage, sinon un réel fossé sépare leur définition de l'espace de celle des urbanistes. Le langage formaté propre à la description du projet des urbanistes ne peut pas être intelligible pour les habitants du quartier et y perd tout son sens. Loin d'avoir une influence sur la manière dont ils ressentent leur environnement, ces mots d'urbains, essoufflés, n'ont qu'une répercussion minime et stérile sur la perception de l'espace vécu. Les urbanistes emploient des termes précis, ils décrivent l'espace de manière péremptoire (« le bois devient le cœur distributif et récréatif du quartier. ») mais ces mots n'ont pas de valeur performative, ils performant seulement un concept. Ils s'accordent sur un usage hypothétique de ce qu'ils créent, à l'inverse des cinq femmes qui se trouvent dans l'incapacité de décrire leur environnement qui est devenu indicible, et c'est peut-être en cela que leurs images se distinguent le plus manifestement. Pourtant, ce sont bien ces bribes de parole non-conforme qui dépeignent leur

ordinaire, même si ces bribes ne sont pas acceptables ou entendables des villes-centres.

Nous comprenons donc pourquoi *Bout des Landes* se situe à la toute fin du voyage au bout de la ville proposé dans ce mémoire. La grille d'analyse étant subjective et dépendante de la circonscription de mon terrain, il convient de rappeler ce que ce « portrait » contient d'incomplet par nature. Il a cependant l'ambition d'avoir mis au jour un certain nombre de représentations apparues dans le langage et révélatrices d'un milieu proprement singulier : un milieu où le langage devient presque impossible, ne permettant qu'une forme souillée d'appréciation et de description du cadre spatial, et où l'absence d'épanouissement se mesure à l'incapacité de ses usagers à décrire leur environnement. Un milieu qui se situe dans les limites géographiques de la métropole mais où tout ce qui « fait la ville » a déserté, qui n'a finalement plus rien d'urbain ou de métropolitain.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

— CONCLUSION : QUELQUES PISTES DE
RECHERCHE POUR LA SUITE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Nous avons à travers ce mémoire tenté de nourrir et de donner de la consistance à l'hypothèse selon laquelle le langage, qui grâce à sa dimension performative fait en plus de dire, peut révéler le quotidien et son contexte : par là-même, des situations spatiales. Parfois témoin de ce que l'urbain refoule, de ce que la ville comporte de codifié ou d'indécant, la parole et les attitudes corporelles au cœur de la métropole épanouissante ont leurs limites, dans ce qu'elles sont conformées par la chape surplombante du langage des concepteurs de la ville et de ce qu'il imprime à l'espace vécu. Parfois témoin de sociabilités érodées au cœur de territoires enclavés, le langage s'est révélé comme le marqueur d'un épanouissement altéré par la condition péri-métropolitaine. Il a parfois signifié ce qu'un territoire appartenant à la métropole peut contenir de *souillé*, dégradé : des territoires que ses usagers, en déprise avec leur environnement, ne sont même plus en mesure de décrire et de se représenter.

La démarche pragmatique, qui a donné sa direction à ce mémoire et qui fait l'hypothèse d'une incomplétude

des analyses langagières sémantiques et syntaxiques, a tenté de révéler l'interdépendance qui lie le langage et le contexte dans lequel il est émis. Au demeurant, le travail entamé me paraît n'être qu'une première étape dans une trajectoire qui se trace prospectivement. Les questionnements soulevés se situent dans une démarche qui a vocation à s'élargir. En cela, il convient de tracer les limites de ce que cette réflexion comporte. Il me semble premièrement qu'une insatisfaction émane communément de ce qu'on pourrait appeler « la fin » d'un mémoire dans ce qu'il se doit d'être un jour formalisé. Insatisfaction aussi dans l'impossibilité de multiplier les points de vue à l'infini, dans la présentation d'un seul extrait de fragments de ville. Le domaine des possibles était pléthorique et insondable et les terrains auraient pu s'étendre, proliférer. L'étude du langage dans un milieu résolument rural aurait par exemple accordé une dimension supplémentaire à ce travail, de même que dans une station balnéaire, une ville en développement, une ville de la banlieue parisienne, Paris, une ville au-delà de nos frontières etc. Ce positionnement pragmatiste a été, vers la fin de mon cheminement, mis en perspective par de nouvelles méthodologies. On peut par exemple citer Jean-Paul Thibaud, chercheur, qui examine et analyse les ambiances

urbaines à travers la perception langagière ordinaire du milieu urbain. Dans *Vers des réseaux métaphoriques*⁽¹⁾, il fait du langage un élément central de l'expérience dans une variabilité de lieux et de circonstances.

« La métaphore nous enseigne tout d'abord qu'il n'y a pas de coupure radicale entre les mots et les choses, que le langage n'est pas clos sur lui-même mais qu'il est d'emblée ouvert sur le monde, constitutif de celui-ci. Loin d'être désincarnées ou purement abstraites, les métaphores reposent sur un ensemble de dispositions corporelles, d'habitudes d'action et de capacités sensori-motrices de nature pré-conceptuelle. Ainsi, quand nous usons d'une métaphore, nous ne jouons pas seulement sur les mots, nous sélectionnons, rendons manifestes et intelligibles certains traits particulièrement saillants de l'expérience corporelle immédiate ».

Il s'appuie largement sur une approche phénoménologique en dissociant le réel de la manière dont nous le percevons : « Il n'y a pas de description littérale de la réalité mais bien plutôt une multiplicité d'ordres de pertinence possibles. » De manière claire, il se détache de positionnements objectivistes sur les qualités du langage. Cependant, et c'est là que nos démarches se distinguent sensiblement, Jean-Paul Thibaud n'invoque pas le langage dans ses

(1) THIBAUD JEAN-PAUL, *Vers des réseaux métaphoriques*. Catherine Espinasse et Eloi Le Mouël. *Lieux et liens*. T. 2, *Des liens qui créent des lieux*, L'Harmattan, 2012

caractéristiques purement ordinaires (dans l'observation d'interactions ou de situations) mais fait appel à la métaphore comme expression d'une façon de se sentir (il demande à un certain nombre d'usagers de décrire leur environnement). Il fait l'hypothèse que cette dernière permet de retranscrire des expériences sensorielles propres à un milieu donné à travers, entre autre, la méthode des « parcours commentés. » La description par métaphore donne donc selon lui la possibilité de dépeindre son environnement ; ceci résonne par exemple avec ce qui a été mis en valeur à Nantes-Nord. Là-bas, on a vu que les cinq femmes se trouvaient dans l'incapacité de décrire leur espace vécu, et que cette caractéristique se plaçait à l'antithèse de l'épanouissement et de la raison. De la même manière, Jean-Paul Thibaud sous-entend un rapport direct entre le pouvoir performatif du langage et sa capacité à rendre compte de la perception d'une ambiance. Il met au jour des « rapprochements inédits » qui, eux aussi, entrent en résonance avec le processus adopté dans ce mémoire. En outre, il affirme qu'une métaphore est indissociable de son milieu et témoigne par là de la nature pragmatique de son raisonnement, par ailleurs assumée dès le début de son texte.

« Bref, notre capacité à être affecté par ce qui nous entoure

se redouble de notre capacité à mettre en mots ce que nous vivons. Mieux encore, le langage n'est pas seulement une dimension parmi d'autres de notre compréhension du monde, c'est ce par quoi nous « avons un monde ».

La pensée de Jean-Paul Thibaud, mais aussi le travail mis en œuvre dans *L'aventure des mots de la ville*⁽²⁾ donne du sens à la prospection de mes potentielles futures recherches : ces travaux se placent dans la lignée des problématiques évoquées. « Notre principal parti fut de travailler sur les usages des mots, c'est-à-dire sur les significations qu'ils prennent dans des situations et énoncés particuliers. Là-dessus, les dictionnaires ne nous aident guère : leurs définitions sont données hors situation (...) ». Encore une preuve de l'importance du contexte dans la décortication du langage. D'une autre manière tout aussi éloquente, Eric Chauvier dans *Les nouvelles métropoles du désir*⁽³⁾ révèle les caractéristiques de la ville à travers l'observation et l'analyse de ruptures dans le langage et les rapports humains.

Dans un autre domaine mais toujours dans le même courant « idéologique » de pensée, les travaux de Laurent Matthey ont mis au jour une autre entrée dans l'étude du langage. Son dernier texte⁽⁴⁾ cadre par exemple l'enjeu du langage en urbanisme à travers la décortication d'une

(2) CHRITIAN TOPALOV, LAURENT COUDROY DE LILLE, JEAN-CHARLES DEPAULE, BRIGITTE MARIN, *L'aventure des mots de la ville*, Robert Lafont, 2010

(3) CHAUVIER ERIC, *Les nouvelles métropoles du désir*, Allia, 2016

(4) MATTHEY LAURENT, *Le projet en urbanisme, entre postures de chercheur et postures d'auteur Manifeste pour une approche littéraire du projet en urbanisme*, 2017

succession de mésententes et d'incompréhensions entre différents acteurs d'une réunion de concertation.

« En ce moment précis, je me demande, si nous parlons la même langue ; si, sous l'esprit de mutuelle bienveillance qui cadre les interactions entre les partenaires de ce mandat d'études, ne se rejoue pas – malgré nous – un conflit des méthodes, qui ramène à la nature des savoirs (et à la culture de leur fabrication) en urbanisme »

Il prête en outre au projet d'urbanisme et d'architecture le même genre de qualités qu'une œuvre littéraire. Pour lui, le roman est un outil qui permet de se représenter la réalité et entretient donc un rapport singulier avec le contexte, qu'il a le devoir d'identifier pour maintenir le « pacte de lecture » qui le lie au lecteur. Le projet, lui aussi, semble constituer un outil, un médium entre l'usager et son interprétation d'un espace référentiel et donc du réel. « Il apparaît en effet que, si le projet est producteur de connaissances, c'est moins en tant que dispositif scientifique qu'en raison de sa capacité à assembler (Farias, Bender, 2009 ; Blok, Farias, 2016) des fragments hétérogènes du réel dans une forme convaincante, au moyen d'une narration ». Ce domaine en général, et l'étude de langage dans la fabrique de l'urbain (en architecture comme en urbanisme) n'a pas

été évoquée dans ce mémoire, mais pourrait constituer l'une des futures pistes de réflexion.

Il semble d'ailleurs qu'une conscience soit en train de grandir autour du pouvoir des mots dans l'analyse de la ville. Un événement spécifique dénommé « La ville et les mots : marqueurs, masques et interprétations », qui se tiendra prochainement, constitue une direction privilégiée pour la poursuite de ma recherche. En effet, au cours des ces journées d'étude, différents chercheurs s'attelleront à répondre à des questions telles que la place des *actes de langage* dans la transformation de la ville, ou encore si c'est le caractère performatif des mots ou le statut social du locuteur qui donne sa puissance au langage. La démarche se résume assez bien dans cette problématique : « Les mots peuvent-ils faire exister – ou continuer à faire exister – ce qu'ils ne prétendent que décrire ? Quelle est la capacité de certains discours à faire exister des lieux, des idées, des concepts (Austin, 1970 et Bourdieu, 2001) ? ». Ces nombreuses perspectives, qui ouvrent le champ des possibles, donnent bien à ce mémoire sa place sur un cheminement en cours quant à la formulation de questionnements sur la condition urbaine.

POURQUOI L'ÊTRE HUMAIN MARCHE-T-IL DANS LES VILLES ?
POURQUOI ENSUITE ESSAIE-T-IL DE LES DIRE ?



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE PREMIER RECHERCHER

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

_ BIBLIOGRAPHIE

AUSTIN JOHN L., *Quand dire c'est faire*, Éditions du Seuil, 1970

AUSTIN JOHN L., *Écrits philosophiques*, Le Seuil, 1994

BARTHES ROLAND, *Comment vivre ensemble : Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, Seuil Imec, 2002.

BAUDELAIRE CHARLES, *Le Peintre de la vie moderne*, Fayard, 1885

BAUDELAIRE CHARLES, *Le spleen de Paris*, Gallimard, 2006

BOURDIEU PIERRE, *La distinction*, Les éditions de minuit, 1979

BOURDIEU PIERRE, *Ce que parler veut dire*, Fayard, 1982

CHARMES ERIC, *La ville émiétée. Essai sur la clubbisation de la vie urbaine*, PUF, 2011

CHAUVIER ERIC, *Les nouvelles métropoles du désir*, Allia, 2016

DEBORD GUY *Les Lèvres nues n° 9, décembre 1956 et Internationale Situationniste n° 2, décembre 1958*

DEBORD GUY, *La société du spectacle*, Gallimard, 1992

DONZELOT JACQUES, *La ville à trois vitesses, relégation, préurbanisation, gentrification*, Revue ESPRIT, 2004

DOUGLAS MARY, *De la Souillure, essai sur les notions de pollution et de tabou*, 1967

FLORIDA RICHARD, *The rise of the creative class*, 2002

FOUCAULT MICHEL, *Surveiller et punir, La naissance de la prison*, Gallimard, 1975

GOFFMAN ERVING, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1) La présentation de soi*, Les Éditions de Minuit, 1973

GRACQ JULIEN, *La forme d'une ville*, José Corti, 1985

GUILLOY CHRISTOPHE, *Le crépuscule de la France d'en haut*, Flammarion, 2016

GUMPERZ JOHN, *Engager la conversation, introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Les éditions de Minuit, 1989

IONESCO EUGÈNE, *Rhinocéros*, 1959

MARX KARL, *Manifeste du parti communiste*, 1848

MATTHEY LAURENT, *Le projet en urbanisme, entre postures de chercheur et postures d'auteur. Manifeste pour une approche littéraire du projet en urbanisme*, 2017

OUVRRARD PAULINE, *Thèse pour le doctorat en Aménagement de l'espace et Urbanisme, « Le nouvel esprit de l'urbanisme, entre scènes et coulisses. Une ethnographie de la fabrique du territoire de Saint-Nazaire à Nantes »*, 2016

PACQUOT THIERRY, *Désastres urbains Les villes meurent aussi*, La Découverte, 2015

PEREC GEORGES, *Espèces d'espaces*, Galilée, 1974/2000

SIMMEL GEORG, *Les grandes villes et la vie de l'esprit suivi de Sociologie des sens*, Payot, 2013

SIMMEL GEORG, *Sociologie, Études sur les formes de la sociabilisation*, Presses Universitaires de France, 1999

THIBAUD JEAN-PAUL, *Vers des réseaux métaphoriques. Catherine Espinasse et Eloi Le Mouël. Lieux et liens. T. 2, Des liens qui créent des lieux*, L'Harmattan, 2012

CHRITIAN TOPALOV, LAURENT COUDROY DE LILLE, JEAN-CHARLES DEPAULE, BRIGITTE MARIN, *L'aventure des mots de la ville*, Robert Lafont, 2010

WITTGENSTEIN LUDWIG, *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, 2001

WITTGENSTEIN LUDWIG, *Recherches philosophiques*, Gallimard, 1953/2004

— **filmographie**

BECKER WOLFGANG, *Good Bye Lenin !*, 2003

LANG FRITZ, *M le maudit*, 1932.

SCORSESE MARTIN, *Le loup de Wall street*, 2013

_ ANNEXES

Retranscriptions d'entretiens

SAINT-NAZAIRE

- 1 _ Valérie (avenue du Commando)
- 2 _ Hugues et Florence (place de l'Amérique Latine)
- 3 _ Jacqueline (rue de la Floride)
- 4 _ Danièle (rue François Marceau)

NANTES NORD - BOUT DES LANDES

- 1 _ Denise (boulevard René Cassin)
- 2 _ Serge et Chantal (avenue des Églantiers)
- 3 _ Lorie et Barbara (impasse de Guingamp)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 __ Valérie (avenue du Commando)

Mathilde - Bonjour, je suis urbaniste et je fais une étude sur le quartier. J'aurais aimé rencontrer des habitants qui me parlent de leur perception du lieu, ce qu'ils en pensent.

Valérie - Alors moi j'habite dans le grand bâtiment, le building.

Mathilde - Le building, c'est lequel ?

Valérie - Euh là-bas, regardez venez-voir.

Mathilde - Celui qu'on voit là ? Le grand ? On appelle ça le building ?

Valérie - On l'appelle le building parce qu'il a été construit juste après la guerre, dans les années cinquante, c'était en fait les dommages de guerre des gens qui ont perdu leur maison et tout ça. Ça a été reconstruit dans ce sens-là pour des... Et comme les gens ça leur plaisait pas trop, certains ont refusé donc il y a l'office des HLM, qui ont acheté les appartements donc... Au départ il y avait vraiment un mélange de propriétaires, de locataires... Et dans les années fin quatre-vingt, les HLM vendaient, donc il y avait des gens qui ont acheté des appartements à bon prix, qui les ont... Tous les gens, disons, beaucoup euh... comment dire... Avant si vous voulez, il y avait un mélange de population il y avait aussi bien des marins-pêcheurs, des enseignants, des ouvriers et là ça a été plus des gens comment dire... embourgeoisés disons. Qui avaient des gros moyens pour refaire les appartements et tout ça. Et il y a eu rénovation de l'immeuble, moi je fais pas partie de ces gens là parce que quand j'ai pris l'appartement il valait vraiment pas grand chose. Écoutez, moi c'est un endroit que j'aime beaucoup.

Mathilde - Pourquoi ?

Valérie - Parce que il est, vous avez la mer jusqu'à côté, le port, y'a toujours de l'animation, vous avez maintenant le cinéma qui est tout près, enfin... il y a vraiment beaucoup de choses qui sont à notre disposition, et ce magnifique boulevard de mer, qui est là-bas pas loin, et puis la troisième tranche qui s'annonce là, et là... Je fais partie des gens qui sont pas très très contents parce que la pinède, y'a des pins... En fait ça s'appelle pas la place du Commando. C'était la place de la Capitainerie, qui est devenue la pinède parce que y'a eu des pins qui ont été plantés. Et là, bah ils veulent faire des commerces qui empêcheront la nature, la nature qui perd sa liberté, sa gratuité. Donc j'ai lancé une pétition sur change.org justement pour éviter ce bétonnage.

Mathilde - Cette place là, elle est récente ? (la place de l'Amérique Latine)

Valérie - Cette place, elle a six-sept ans je pense.

Mathilde - Qu'est-ce-que vous en pensez ?

Valérie - Cette place oui, je la trouve sympa ils ont mis quand même des arbres.

Mathilde - Une sculpture, elle vous plaît celle-ci ?

Valérie - (elle fait la moue) Oui pourquoi pas, ouais ouais c'est drôle sauf que les enfants ont pas le droit de l'escalader c'est dommage. (elle rit) Et c'est dans quel domaine cette étude ?

Mathilde - Ben en fait je suis assez jeune, je viens juste de sortir de l'école et on est une semaine à Saint-Nazaire pour essayer de découvrir un peu..

Valérie - Vous êtes de quelle école ?

Mathilde - École d'architecture de Nantes.

Valérie - D'accord, ma fille est architecte. Elle a fait UP6 à Paris. Voilà.

Mathilde - Parce que en fait je me suis rendue compte qu'ici, il y a le centre commercial, mais y'a aussi des gens qui restent là quelquefois...

Valérie - Oui mais enfin bon y'a toujours eu des gens... Faut accepter l'autre. Moi ça me gêne pas, c'est la ville. Bon, je vais vous dire franchement, l'avenue de la République au départ c'était une grande avenue avec des arbres, des commerces jusqu'à la gare. Et puis ils ont fait le Paquebot qui l'a coupée, c'est une aberration, hein ?

Mathilde - Oui oui.

Valérie - C'est moche en plus. La rue de la Paix, elle a été refaite trois fois. Bon. A chaque fois que les commerces ne fonctionnent pas, ils font autre chose. Alors là ils ont déplacé ils ont fait le Ruban Bleu. Puis on fait mourir un peu plus les commerces du centre-ville. C'est que des grandes surfaces ça regorge de fringues. Et maintenant, ils vont sur le... sur la pinède !! Bientôt ils mettront des hôtels flottants sur la mer quand ils auront plus... La nature disparaît, y'a que le boulevard de mer, c'est une réussite. Mais la pinède faut la laisser comme ça.

Mathilde - C'est à quel endroit exactement la pinède ?

Valérie - Ben... Vous m'accompagnez ?

Mathilde - Bien sûr.

Valérie - Allez on y va. C'est tout près, vous allez voir c'est un petit endroit qui... Il faudrait quand même l'aménager un peu mieux parce que les gens, l'été, viennent pique-niquer... Les enfants, les ados, ils tendent des cordes... C'est le président de Leclerc qui veut s'installer comme résident en front de mer, ils montent à six mètres trente, mon dieu ! On aura plus la vue sur la mer, c'est honteux.

Mathilde - Vous trouvez pas que les centres commerciaux font que les petits commerces meurent aussi à cause de la voiture ? J'ai l'impression que les gens se déplacent beaucoup en voiture.

Valérie - Ouais, ouais ouais ouais ouais. Bien sûr. Les gens savent plus marcher.

Mathilde - Vous vous arrivez ?

Valérie - Moi je marche, je reviens de la médiathèque je suis à pied. Non mais les gens si vous voulez ils vont sur des tapis roulants pour marcher... enfin je suis mauvaise langue, là sur le boulevard de mer il y a pas mal de gens qui marchent. Mais ils marchent à la mer, ils se déplacent pas pour faire leurs courses.

Mathilde - Oui c'est ça.

Valérie - La voiture a pris... C'est pareil le vélo, moi je fais du vélo...

Mathilde - C'est vrai que les gens ont perdu cette habitude.

Valérie - Moi à ma génération, on marchait pas mal. On avait moins les moyens d'avoir une voiture. Ma fille qui est architecte, elle est venue là pour sa thèse elle a fait l'habitat chez les vacataires à Paris.

Mathilde - Ah oui. C'est pour quand alors les travaux ?

Valérie - Bah là, c'est en cours. Moi je me suis pas battue pour les mêmes choses que eux ils se battent, pour faire baisser un peu la hauteur. Moi je me bats pour cet espace gratuit qui est un espace de nature et de liberté. Voilà.

Mathilde - Tandis que ça va devenir un espace payant, marchand.

Valérie - Voilà, voilà. Et y'a des gens qui disent, on en a marre, on doit prendre notre voiture pour aller boire un verre à La Baule... Faut pas exagérer, on a des choses ici quand même. Ça m'agace. Initialement, Saint-Nazaire c'était une ville ouvrière. Faut pas perdre cette identité là. Faut pas devenir un petit La Baule !

Mathilde - Je comprends oui.

Valérie - Voyez c'est là-bas. En tout cas le maire, moi je trouve que c'est un petit Poutine, qui fait ce qu'il veut.

Mathilde - C'est une mairie à gauche ou à droite ?

Valérie - A gauche, moi je suis de gauche mais là je suis complètement révoltée.

(on arrive en bas du Building)

Mathilde - Vous habitez en-haut là ?

Valérie - Oui au quatrième, sur le fond.

Mathilde - Vous avez une belle vue, dégagée j'imagine.

Valérie - Oui, enfin quand les bateaux arrivent, les bateaux arrivent dans mon appartement presque.

Voyez, ils ont commencé les travaux (sur la pinède). La place du Commando c'est celle-ci. Mais c'est pas la pinède ! C'est pas pareil, ils ont triché.

Mathilde - Oui je comprends oui. Ils ont fait passer le truc comme ça.

Valérie - C'est écoeurant. Écoeurant. Qu'est-ce qu'on peut faire...

Mathilde - Oui surtout que vous connaissez ce lieu depuis longtemps, vous y êtes attachée.

Valérie - Nous on fait partie des femmes qui ont lutté, attention... (on traverse) qui ont lutté pour le droit des femmes, le droit à l'avortement, et mon cheval de bataille maintenant c'est la préservation des espaces naturels. C'est mon avant dernier combat, le prochain ce sera pour que nous les femmes, on conserve nos droits. Parce que, vous avez vu ?

Mathilde - Oui ils commencent à remettre ce genre de droits en questions, qui sont purement impossible à remettre en question.

Valérie - Et là vous avez vu, les photos qui ont été faites par le groupe Yves-Saint-Laurent ? C'est horrible, ça me révolte.

Mathilde - C'est dégradant.

Valérie - C'est dégradant ! Voilà, c'est la place du Commando. Nous, qu'ils fassent leurs commerces on s'en fout maintenant, le combat c'est pour qu'ils montent pas trop haut. Voilà cette pinède.

Mathilde - Pourquoi ils ont décidé que ici ce serait un nouveau lieu pour les commerces ?

Valérie - On m'a dit que c'est la mairie qui louerait les locaux, c'est quand même plus intéressant.. Alors voyez, là ils vont mettre six mètres trente on verra plus la jetée on verra plus rien. Tout ce petit espace, alors ils disent qu'ils vont pas couper d'arbres...

Mathilde - Ah là, ils vont fatalement en couper.

Valérie - Donc ils ont mis ça les ganivelles depuis un an et demi en vue des travaux. C'est une aberration. Qu'est-ce que vous en pensez vous ?

Mathilde - Je suis d'accord, c'est dommage de boucher la vue.

Valérie - C'est inadmissible. Et est-ce que les commerces vont marcher en plus ?

Bonjour ! (à un homme qui passe)

Mathilde - Et vous, vous sentez bien dans votre immeuble ?

Valérie - Oui. Il y a une dizaine d'années j'ai lancé une association pour que le lieu vive, qu'on vive ensemble. Ça fonctionne bien. Ma fille qui est architecte a quand même pas mal aidé. On gardait nos appartements et on demandait à louer un appartement à la Silène pour qu'on prenne tous nos repas en commun. Et puis non. On a pas pu. Ils préfèrent faire des Ehpad, et puis y'aura quelqu'un qui ira voir les vieux de temps en temps. Tout ce qui peut être un petit peu voilà, c'est refusé. Là on a quand même une

salle (en bas du building) la copropriété a fait des travaux, et nous avec nos petites mains on a fait le reste. Ça fonctionne, là il y a un atelier couture.

Mathilde - C'est quel local ?

Valérie - Là là. On a fait un repas africain samedi, la restauratrice Marie nous avait fait un repas pour vingt-deux personnes. On fait des concerts aussi. C'est un lieu de vie extraordinaire. Avec beaucoup de solidarité. Cette association elle a fait vraiment beaucoup de choses. On va aller voir. Vous êtes dans quelle année là, vous avez fini ?

Mathilde - Non là je suis dans ma dernière année, je passe mon mémoire. (je respectais trop les convictions de la femme pour continuer à mentir, et plutôt que de dire que j'avais menti, je tente de passer ça comme ça, comme si je n'avais jamais dit ce que j'ai dit avant)

Valérie - Coucou Annie ! Je te présente une jeune femme qui est en fin d'année d'architecte (elle est confuse) et qui se renseignait sur le quartier. Donc voilà notre local, entrez, entrez.

Mathilde - Merci.

Valérie - Donc on a parlé un petit peu du quartier tout ça. Il y a beaucoup à dire en ce moment.

Mathilde - C'est un endroit où il fait bon vivre, hein ?

Annie - Oui ! On se tape pas dessus. On a tout à notre portée. C'est sympa.

Mathilde - Initialement j'étais sur la place devant le Ruban Bleu, c'est ça qui m'intriguait, la grande étendue qui est assez peu appropriée et puis c'est une grande place, y'a un grand parking, la place de la voiture de plus en plus présente dans la ville.

Annie - Alors, si vous voulez, la politique de la ville comme dans toutes les villes, c'est de dire on veut plus de voiture en ville. Bon. Mon gendre est architecte-urbaniste, moi j'ai baigné là dedans...

Valérie - Ma fille aussi est architecte !

Annie - Mon mari, dans les parkings il s'occupait de quinze mille places à Angers... Ici comme à Angers, la politique est de dire qu'il en faut pas dans les villes. O.K., faut-il avoir le moyen de ses ambitions. Quand vous arrivez à l'extérieur de Angers, Saint-Nazaire, vous faites quoi ? Vous avez un bus tous les vingt-trente minutes, qui vous emmène où ? Conclusion, les gens, c'est humain, sont bien obligés d'arriver en voiture, en ville ! Ils font comment pour aller au travail ?

Valérie - On est d'accord, mais bon les gens ne marchent plus quand même !

Annie - La politique, c'est ambigu. Ce qui se passe, il y a de plus en plus de monde qui vient se garer n'importe où, un exemple incroyable : il va y avoir la place du Commando, des choses, des commerces... On est pour on est contre, ça se discute. On fait comment pour venir ? (elle détache chaque syllabe) ; (à la nouvelle arrivante) Ah salut ! Tu as ta machine.

Valérie - Ils ont pas prévu les navettes, les choses comme ça.

Annie - Ils sont sympas mais on les met où ? Alors y'a eu un article sur la ville récemment disant, c'est vrai et c'est faux qu'il y a pas de place. Tout simplement ils vont refaire des places en face du palmier. C'est combien ça ? Oui, mais à ce moment là O.K. pas de voiture là, c'est bien, mais faut-il prévoir, quand vous avez des gamins... Ça aussi, les sacs, les goûters, les gamins qui piaillent, on les amène, on les dépose, la ville vous dit c'est pas grave, y'aura quelqu'un qui ira garer la voiture, déposer la voiture à perpette, et elle reviendra, et qu'est-ce qu'ils font les gamins pendant ce temps là ?!

Valérie - On est d'accord, il y a une aberration.

Annie - C'est vrai qu'il y a de plus en plus de voitures sur Saint-Nazaire, c'est impensable, ils prévoient pas, il faut des parkings souterrains !! Mais ils ont pas prévu ça.

Valérie - Ils ont pas prévu ça.

Annie - J'en ai discuté avec le responsable de la ville, lui il dit oui mais elles n'ont qu'à rester à l'extérieur. Non mais dans quelle ville vous travaillez vous ? Tout le monde n'a pas des horaires et des facilités d'organisation. Faut être logique, attends. Là ça pose un sacré problème le stationnement.

Valérie - Oui, bah oui.

Annie - Enfin bon.

Valérie - A tout à l'heure mesdames ! J'accompagne mademoiselle.

Mathilde - Merci beaucoup, bonne journée !

Valérie - (on est sorties) Je sais pas, ça vous a satisfait ?

Mathilde - Oui beaucoup ! J'essaye de partir de ce que pensent les gens.

Valérie - Là, elle est pas contre la place de Commando...Ah oui ! (elle rit) Mais c'est pas grave, c'est ça la démocratie faut accepter.

Mathilde - Bien sûr.

Valérie - Mais bon elle fait pas partie des gens qui marchent beaucoup... Bon ça va aller alors !

Mathilde - Oui, merci de m'avoir donné de votre temps.

Valérie - Si vous voulez, je m'appelle XXX et j'habite au quatrième si vous avez besoin.

Mathilde - C'est super gentil. Merci beaucoup.

Valérie - Allez, bon courage ! Je vais dire à ma fille que j'ai rencontré une pareille !

Mathilde - Une presque pareille... ! Merci !

Valérie - Quand vous serez architecte faites du bon boulot ! Conservez la nature !

Mathilde - Oui oui. Merci encore, bonne journée !

2 _ Hugues et Florence (place de l'Amérique Latine)

Mathilde - Excusez-moi...

Florence - Oui ?

Mathilde - Bonjour.

Florence - Bonjour.

Mathilde - Je suis urbaniste et je fais une étude sur ce quartier, donc j'aurais souhaité rencontrer des gens pour qu'ils m'en parlent, qu'ils m'en disent deux mots.

Florence - Qu'est-ce-que vous auriez voulu savoir ?

Mathilde - Un peu tout. C'est une étude qui débute, l'implantation du Ruban Bleu par exemple.

Florence - C'est à dire que le Ruban Bleu... On a pas beaucoup de temps, parce qu'on va être obligés d'aller au cinéma à deux heures là. (fin de phrase plus haut perché que le reste)

Mathilde - C'est juste trois minutes...

Hugues - Bon alors allez y, top chrono !

Florence - C'est-à-dire, le Ruban Bleu, ici, ils l'ont fait pour amener les gens vers la base quoi... Hein ? Et puis euh... je crois qu'ils vont aménager tout ça... Et puis euh... (très pressée)

Mathilde - Vous êtes du quartier, vous ?

Florence - Oui moi j'habite juste à côté.

Hugues - Moi pas du tout.

Florence - Moi j'habite à côté.

Mathilde - Donc vous avez vu le quartier évoluer ?

Florence - Oh non, parce qu'il était déjà fait quand je suis arrivée.

Mathilde - Il date de quand ?

Florence - Oh ça fait longtemps, je dirais que ça fait dix ou douze ans. Vous avez été voir le théâtre à côté ? (à côtééé ?)

Mathilde - Non, je commence juste mon étude.

Florence - Le théâtre a été mis dans l'ancienne gare qui a été bombardée. Voilà. Bon. De toute façon vous avez le syndicat d'initiative qui est juste là !

Mathilde - Je vais aller voir alors.

Florence - Allez, au revoir !

3 _ Jacqueline (rue de la Floride)

Mathilde - Excusez -moi madame, bonjour, je suis étudiante et je fais une étude sur le quartier du Ruban Bleu. J'aurais aimé parler à des habitants cinq minutes pour qu'ils me disent un peu ce qu'ils en pensent.

Jacqueline - Vous savez là je suis pressée, alors...

Mathilde - Même une petite minute ?

Jacqueline - Je sais pas, qu'est-ce-que vous voulez savoir ?

Mathilde - Vous habitez ici ?

Jacqueline - Oui rue Marceau.

Mathilde - Depuis longtemps ?

Jacqueline - Oh non non non, enfin peut-être assez pour vous dire...

Mathilde - Vous pouvez me dire un peu ce qu'il s'y passe ?

Jacqueline - Ah bah là je suis en HLM donc c'est des ouvriers, obligatoirement. Mais bon les magasins qui sont en haut, il y a des petits jeunes partout.

Mathilde - Et le rapport avec le port ? J'avais l'impression que c'était assez mal fréquenté là-bas.

Jacqueline - Disons qu'on peut pas dire ça, ou bien alors il faut vraiment connaître. Parce que c'est vrai qu'il y a beaucoup d'étrangers, mais c'est parce qu'ils travaillent sur le port. C'est particulier, il y a beaucoup ici d'hôtels pour ceux qui travaillent à Saint-Nazaire, donc c'est vrai que des fois on se demande si on est en France... Ou ailleurs. Mais ça gêne pas. Il doit y avoir un peu de tout. Avec le parking, parce qu'il y a le magasin qui est à côté, Carrefour, alors le soir quand ils arrivent ils vont faire leurs courses. Mais autrement...

Mathilde - Autrement, vous vous plaisez ?

Jacqueline - Oui, ah oui.

Mathilde - Vous avez déménagé à Saint-Nazaire pour une raison en particulier ?

Jacqueline - Bah euh... On a déménagé à Saint-Nazaire en soixante-dix, on était à Nantes avant. Pour raison de travail.

Mathilde - Oui en fait c'est le port qui attire beaucoup ?

Jacqueline - Oui, ah oui. Et puis il y avait la soucoupe qui se montait, et mon mari y travaillait.

Mathilde - La soucoupe ?

Jacqueline - La salle de sport.

Mathilde - Ah oui oui !

Jacqueline - Mais ils l'ont fermée parce qu'il y a des fuites d'eau.

Mathilde - Ça se construisait à ce moment-là donc.

Jacqueline - Oui il était électricien, et ils lui ont proposé de venir. C'est pour ça.

Mathilde - C'est les chantiers qui attirent souvent les gens.

Jacqueline - Oui enfin là c'était pas les chantiers, il était électricien !

Mathilde - Oui. D'accord.

Jacqueline - C'est pour ça qu'on est venus...

Mathilde - Et le Ruban Bleu vous l'avez vu construire ?

Jacqueline - On était à Saint-Nazaire, mais comme les premiers HLM étaient pas dans

le coin, j'ai pas vu... Faudrait à ce moment-là que vous sonnerez à une porte des gens qui étaient ici depuis longtemps. Après le coin là-bas, eux ils ont eu des embêtements au moment de la construction parce que ça tapait tous les jours, ils ont été obligés de former une association pour les propriétaires puisque la plupart sont propriétaires, je crois que si vous voulez des explications, vous pouvez sonner là-bas, pas la première, celle juste après le café au coin. C'est pas le portail mais la porte d'après.

Mathilde - C'est gentil. Je vais essayer ça alors.

Jacqueline - Je suis sûre que vous serez bien reçue. Elle aura sûrement plus d'explications.

Nous on était plus dans le centre, donc on venait pas forcément vers ici. On a découvert l'appartement depuis... 2010, donc c'était déjà construit.

Mathilde - Et vous depuis 2010, il y a pas eu de changement majeur ?

Jacqueline - Non, non non. Il y a les voitures qui passent, et puis c'est tout. Comme on est au premier étage, on entend beaucoup. Le bâtiment, comme il y a un ascenseur, on se connaît pas, on rentre. A part à l'étage, une ou deux personnes. Que dans les autres HLM, il y avait que des escaliers donc on se croisait souvent. Que là, il y a les immeubles de l'autre côté c'est propriétaire c'est pas HLM. Mais bon, c'est sûr que la dame là, elle vous donnera beaucoup plus d'explications. Je crois qu'ils avaient prévenu très tard, quelque chose comme ça. On est le 2 nous, ça doit peut être bien être le 1, rue Marceau. Enfin vous allez bien trouver. (elle est déjà cinq mètres plus loin)

Mathilde - Merci beaucoup. Bonne journée !

Jacqueline - Et tachez de trouver ce que vous voulez ! Autrement je vois pas...

Mathilde - Je vais demander à des gens.

Jacqueline - Parce qu'avant c'était une place !

Mathilde - Ah oui ! Donc ça a dû bien les changer !

Jacqueline - Ah oui oui, c'est pour ça il faut mieux que vous vous adressiez à quelqu'un qui habitait avant. Là les HLM ils doivent dater de 2008, 2007... Mais c'est vrai que le quartier, je connaissais parce qu'il y avait la Maison du peuple qui était là-haut, sur la place. A part ça, le quartier je connaissais pas. Enfin bon espérons que vous aurez des réponses. La dame là si vous allez la voir, ça m'étonnerait qu'elle ne vous en parle pas. Bon courage, au revoir !

4 _ Danièle (rue François Marceau)

Danièle - Je suis une ancienne habitante, j'ai quand même vu le changement de la rue, du quartier.

Mathilde - Racontez moi comment c'était avant ?

Danièle - Comment vous dire... Il n'y avait pas ces grands bâtiments. Il y avait une immense place, à la place du Ruban Bleu. Il y avait la Maison du peuple qui se trouvait là, mais la Maison du peuple elle se trouvait, si vous voulez, un grand rez-de-chaussée avec une entrée donc c'était pas gênant comme ces grands immeubles là. C'était très bien conçu, c'était très vivant, toutes les réunions se faisaient là et puis nous... on avait une luminosité qui était extraordinaire parce que, vous comprenez, on avait le soleil le matin c'était très très vaste. Et puis on vivait quand même dans une rue... Maintenant c'est impersonnel, alors qu'à cette époque-là c'était quand même très vivant.

Mathilde - Comment vous expliquez que ce soit devenu comme ça ?

Danièle - Eh bien c'est l'évolution. Premièrement des grands appartements, et chacun chez soi. C'est compartimenté, alors que nous nous vivions, je me souviens quand je revenais de travailler j'avais mes petits voisins qui m'attendaient pour m'aider quand j'arrivais avec mes bébés. On se connaissait tous tous. On a essayé de conserver cette amicalité, même maintenant mais c'est plus difficile parce que les jeunes ne s'intègrent pas. Il faut beaucoup de temps pour que les jeunes s'intègrent. C'est dommage. C'était très familial, c'était très convivial, mais plus ça va, plus les gens changent et plus c'est difficile. Je pense que maintenant le fait de dialoguer avec des moyens techniques comme les SMS ça coupe un petit peu le dialogue quand même je trouve, hein ?

Mathilde - Oui. Donc il y a eu des nouvelles populations arrivées, des foyers plus jeunes qui ont du mal à dialoguer avec les populations qui étaient là avant en fait.

Danièle - Nous on travaillait, mais il y avait moins de possibilité de... On était moins contraints, donc on accordait plus de temps aux gens. C'était un bonheur, c'était un plaisir. Nous dans les anciens, on se connaît tous. Certains foyers... Moi j'aime beaucoup communiquer, j'adore le dialogue, et puis bon c'est bon de se retrouver comme ça. Eh bien y'a pas moyen, pas moyen. On sent qu'il y a une barrière. Est-ce qu'ils ont peur ? Je sais pas, je sais pas. Je sais pas comment expliquer ça.

Mathilde - Et depuis le Ruban Bleu, ça a évolué comment ?

Danièle - Le Ruban Bleu, comme je vous dis, ça m'a pas empêchée... Je connais pas tout le monde là-bas mais Madame Jacqueline, elle m'a dit, quand je suis arrivée ici, « vous avez été la seule à m'accueillir ». Alors peu à peu on se voit, moi je sais qu'au début j'ai été très atterrée de voir ce monument devant nous. On a beaucoup souffert de la construction. C'était très très dur.

Mathilde - J'imagine, ça devait être long.

Danièle - Très très long. Ça a duré plus de huit ans, et même nous on avait fait un appel en justice parce qu'on a eu de très gros problèmes, il y a eu un non respect des riverains. On nous a parqués, on ne savait absolument pas ce qui allait nous arriver.

Mathilde - Vous saviez pas que ça allait être si grand ?

Danièle - Ah non non non. Non non. Mais bon moi je communique parce que vous voyez, il y a quand même de la vie, c'est un petit bonjour par la fenêtre... C'est plus les

mêmes rapports, mais c'est quand même un petit bonjour. Mais je pense que si il y avait eu besoin, moi comme j'étais infirmière, un petit bobo... C'était toujours un petit conseil, on a connu vraiment une époque très très très... Mais c'est à nous aussi d'aller vers les autres. Moi je sais que j'y vais, je vais vers les autres. De façon à ce que personne ne se sente étranger. Mais là évidemment avec la population de maintenant, c'est que ça change tout le temps, tout le temps. Les gens restent trois mois.

Mathilde - Ah oui ? A cause des chantiers ?

Danièle - Je ne pense pas. C'est plutôt que les loyers sont chers, ils sont très chers et les appartements petits. Il reste que les anciens, comme la dame d'en face. Ce sont des gens qui ont été, qui viennent de la Bouillèterie, des grands ensembles, mais qui se sont mêlés aux autres. Et ça je trouvais que c'était un très bon système, parce que ça nous a permis de nous adapter les uns aux autres.

Mathilde - Une mixité qui a fonctionné.

Danièle - C'est le côté riche de ce changement. Mais je pense que chacun avait la possibilité d'être bien accueilli, encore fallait-il qu'ils répondent. Mais autrement, bon c'est un peu dénaturé, c'était un très beau quartier, on a chacun un petit jardin mais seulement, maintenant, quand on voit, il y a des coupures. C'est pas grand chose, mais ces espèces de plots qui nous immobilisent.

Mathilde - Lesquels ?

Danièle - De stationnement. C'est horrible. On a plus cette liberté de pouvoir traverser beaucoup plus. C'était vraiment un emprisonnement je trouve.

Mathilde - Oui. Et puis, j'étais sur la place, la nouvelle place qui est devant le Ruban Bleu. Vous en pensez quoi ?

Danièle - Ce grand ensemble ? Écoutez, je trouve que c'est pas mal, mais il n'y a aucune variété, c'est des magasins, des magasins et des magasins, toujours de vêtements. A part la Brioche dorée, qui attire un peu de monde, déjà ces deux commerces-là font que les gens s'arrêtent. Et puis c'est le repère des jeunes. Bon, ils viennent parce qu'ils sont bien, ils se trouvent bien en groupe.

Mathilde - En revanche la place, qui est là-bas en-bas avec des palmiers, devant...

Danièle - La grande place oui. Vers la base sous-marine.

Mathilde - J'avais l'impression qu'il y avait beaucoup de gens qui étaient sur les chaises, à boire en pleine journée. Que c'était pas approprié comme les architectes l'avaient prévu.

Danièle - Je pense pas non. Je pense pas. Elle a été loupée celle-là. On pensait qu'ils allaient mettre peut-être un kiosque à musique... Il y a des activités, il y a certaines périodes de l'année où vous avez beaucoup d'activité. Mais c'est des activités d'une journée. Voyez, bon ben, les manèges qui viennent régulièrement mais bon les manèges n'attirent pas, ils attirent les mauvais sujets. C'est des gens qui boivent énormément.

Mathilde - Ah oui ? Mais Pourquoi ? Pourquoi elle a été ratée ?

Danièle - Si ils avaient écouté un petit peu les riverains, posé des questions, dire « qu'est-ce que vous aimeriez ? » Il y aurait eu un échange, ça aurait pu être une réussite. On nous a imposé, on nous a dit ça va être comme ça. Monsieur Bateau était comme ça. Le maire aurait dû imposer, qu'on nous écoute. Mais bon ça a été imposé. Une grande place, et je vous assure qu'il y a une personne là-bas. Si, les alcooliques. Ah et les gens, les étrangers, qui habitent ces immeubles en face.

Mathilde - Les Appart'city ? C'est là où je loge moi.

Danièle - C'est là que vous logez ?! Vous devez pas être très à l'aise.

Mathilde - Pas trop, il y a vraiment que des hommes. On s'y est prises trop tard, mais on pensait pas que c'était le lieu où tous les travailleurs d'un jour logent.

Danièle - C'est sûrement pas agréable. C'est dommage que vous vous soyez pas renseignées on aurait pu vous trouver quelque chose. Rien que le parvis devant l'église c'est sympa. Vous auriez pu trouver mieux. C'est pour la semaine donc ça va pas être long.

Mathilde - Oui je repars demain. Ça sentait fort la friture.

Danièle - C'est très bruyant, c'est horrible. J'avais réussi, une petite Grecque qui vivait là-bas avec son mari et puis son petit-fils, on pouvait pas se parler parce que le dialogue était impossible du fait de la langue, mais ça faisait rien on avait réussi, elle est venue ici, je suis venue chez elle. On avait rien à se dire, parce que voilà, mais bon par signes, par gestes on arrivait quand même. Enfin j'aurais pu vous trouver quelque chose quand même.

Mathilde - C'est gentil, mais c'est trop tard maintenant.

Danièle - Vous êtes en quelle année ?

Mathilde - En quatrième.

Danièle - Et vous m'avez dit que vous vouliez faire ?

Mathilde - Architecte. Il n'y a que ce métier qui débouche de mes études. Mais je vais essayer de faire un peu de recherche en même temps. C'est pour ça que j'étudie la ville aussi. Et comprendre par exemple comment le quartier a changé avec l'implantation du Ruban Bleu.

Danièle - Oh là là, mais qu'est-ce qu'on a souffert ! Là on a obtenu gain de cause, une toute petite compensation mais quand même. Il y a quand même un mur de quatre-vingt tonnes qui est tombé. Comme il y a pas eu de suivi entre les équipes et qu'il y avait beaucoup d'étrangers, ça n'a pas été... vous savez ils n'ont pas mis les barres de fer qu'on doit mettre dans le béton pour que ça tienne. Une catastrophe.

Mathilde - Ah oui oui, d'accord.

Danièle - Pas complètement parce qu'il n'y a pas eu de blessés, mais ça a été un choc psychologique terrible. On s'est rendu compte que les ouvriers... Ils ne comprenaient pas les pauvres. Mais ça a été terrible.

Mathilde - Ça date de quelle année, la construction ?

Danièle - C'est récent ! Moi je l'ai vu monter, ça a duré huit ans. Vous comptez cinq ans. Donc c'était en 2000... 2008 que ça a commencé vraiment à être très important. On a souffert du bruit on a souffert de plein de choses. Moi je dis, on doit partager, la terre n'appartient à personne, mais quand même, quand même, quand même. C'est froid, le dimanche il y a personne, c'est horrible.

Mathilde - Ça a fait mourir aussi les petits commerces ?

Danièle - Vous savez dans les commerces les gens entrent et sortent, on sait même plus se dire bonjour en rentrant. Là il y avait des chaussures, ils ont fermé. Je dis pourquoi ne pas avoir mis un petit fleuriste, par exemple ? Il faut aller très loin pour avoir un bouquet de fleurs ! Heureusement on a le Carrefour qui quand même nous donne tout ce dont on a besoin. Je dis, c'est loupé. Pour moi c'est loupé.

Mathilde - C'est immense en fait. Je comprends pas pourquoi ils ont mis quelque chose de si grand, avec cette grande place en-bas qui est complètement vide et pas appropriée.

Danièle - Elle ne sert à rien.

Mathilde - Et un très grand parking !

Danièle - On a une heure de gratuité, c'est tout ! Il n'y a personne, personne. L'été un

petit peu, vous avez la fête de la musique... Bon c'est un jour par an. Et puis ces manèges, qui attirent des jeunes qui pensent qu'à chahuter, non non non c'est raté. Il y a eu, il faut pas dire, du côté de la mer là-bas c'est une réussite. Il y a des bâtiments qui étaient très beaux, je les ai vus construire moi ceux-là. J'ai connu moi, les dernières baraques d'après la guerre. Ils ont détruit les cabanes en bois, pour reconstruire en dur. Et puis la Maison du peuple, ça attirait énormément, il y avait des musiciens...

Mathilde - Ils l'ont déplacée ?

Danièle - Non, non parce que toute cette partie du bas, qui ne nous gênait pas, c'était de l'administratif, salles de réunions avec des bosquets tout autour, un escalier qui descendait, moi mes enfants c'était leur joie de faire une partie de cache-cache là-bas. Et la Maison du peuple, qui se trouvait où se trouve là, la maison des syndicats, elle n'a pas bougé elle a simplement été renforcée. Mais tout ça c'était des grandes grandes salles, il y avait un étage c'était tout. Donc ça ne gênait pas, au contraire c'était la vie, c'était tout. Je sais pas, je sais pas, je crois qu'ils veulent rivaliser avec Nantes, mais Nantes n'est pas Saint-Nazaire.

Mathilde - Oui c'est pas la même configuration de ville.

Danièle - C'est pas la même mentalité, Nantes... Bon on est obligé de construire comme ça à Nantes, mais à quoi ça sert ce grand bâtiment ? Surtout qu'il y a beaucoup de magasins, mais est-ce qu'ils ont besoin de tout ça. Et puis des logements, il y en avait partout, ils ont continué à construire. C'est des gens qui restent six mois à la rigueur, et puis après ils trouvent quelque chose de mieux et ils s'en vont.

Mathilde - C'est vrai que dans les Appart'city, j'ai l'impression que les gens restent assez longtemps, enfin deux mois quoi.

Danièle - C'est les travailleurs, ça dépend, certains sont restés assez longtemps quand il y a eu la construction du bateau russe et tout.

Mathilde - C'est pour ça qu'il y a beaucoup de gens de l'est.

Danièle - C'est ça. C'est des gens qui viennent travailler pour un salaire minable, ils s'entassent à combien... trois ou quatre par chambre !

Mathilde - Les chambres sont vraiment pas terribles.

Danièle - Je sais je suis allée moi, et puis c'est bon, il y a le minimum de confort quoi mais c'est tout. C'est pas là qu'il faut aller.

Mathilde - Je saurai la prochaine fois.

Danièle - Vous êtes de Nantes ? De quel quartier à Nantes ?

Mathilde - J'habite... Vous connaissez Nantes ? Juste à côté du CHU, rue des Olivettes.

Danièle - Oh oui c'est un beau quartier, vers le Commerce et tout. Des beaux immeubles. C'est joli c'est harmonieux Nantes. Alors vous avez un travail à faire sur la ville ?

Mathilde - Oui on reste cinq jours, et on trouve un sujet d'étude, pour expérimenter.

Danièle - Là vous allez avoir des choses à dire.

Mathilde - Oui, je me suis vraiment demandé pourquoi cette place ne fonctionne pas.

Danièle - Ah ben oui, si ils avaient mis un parc déjà pour les petits. Vous vous rendez compte ? Parce que tous les enfants ne vont pas à la mer ! Un petit parc pour les mamans. C'est ça qui fait la vie dans une ville. Moi je parle encore d'un kiosque, mais un kiosque qui puisse servir à plein de choses.

Mathilde - Oui c'est vrai.

Danièle - Quand il y a un rassemblement, c'est des parasols des cabanes mais ça ne tient pas. C'est malheureux parce que le port a quand même une vie. L'été, ça vit beaucoup,

parce qu'il y a les départs de bateaux, pour les courses. C'est super, mais bon ça a été loupé. Ils ont voulu une envergure, du tape à l'œil.

Mathilde - Oui c'est ça. La sculpture par exemple.

Danièle - Pffff. Pfff. Pfff.

Mathilde - Je suis d'accord.

Danièle - C'est dommage, ça n'a été fait que d'erreurs. La rue de la Paix qui était très très belle aussi, le maire avait fait faire des cubes, cubes du style vraiment, même pas du baroque... Imaginez un peu ce que ça donne. Après ils ont fait changer ça pour des pergolas. Les pergolas c'était vachement mieux, plus harmonieux. Mais c'est pareil, ça coupait complètement le commerce. J'ai vu tous tous les commerces disparaître. Alors que c'était une vie riche. Ils ont refait la même erreur avec le bus. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait un peu plus extériorisé ? Cette place vous pensez qu'elle n'aurait pas pu faire une gare routière ?

Mathilde - C'est vrai.

Danièle - Non mais vraiment... Moi je pense qu'il faut quand même voir avec les habitants. C'est une participation. Chacun peut s'exprimer. Nous aux réunions, ils nous ont montré des cubes. Mais ils nous ont jamais dit dans quelle direction ils allaient les mettre. Alors bon moi je me dis qu'on s'accommode, et puis ça peut redonner un peu de valeur aux maisons vu qu'il y a un centre commercial. Heureusement qu'il y a Carrefour. Autrement, que des guenilles, que des magasins de vêtements. Les gens entrent et ressortent. Ils auraient pu faire quelque chose. Regardez le passage Pommeraye à Nantes. Je sais bien qu'on peut pas comparer au niveau des investisseurs mais bon. Mais ici les commerces ne marchent pas ! Ils changent tout le temps. Tous les ans ça change. Ils sont encore en train de créer un magasin de... genre pour la gym, vous savez, sport. Il y en avait un qui était là, il est parti, ils ont recommencé la même chose. Je sais pas. Je sais pas.

Il n'y a pas d'âme, dans ce bâtiment ? J'ai l'impression que c'est du neuf froid, raté. Mon dieu qu'est-ce qu'il y a comme monde là-bas pourtant. Maintenant ce sont beaucoup de personnes colorées, moi je suis, ils ont droit à leur logement, ils sont très gentils, mais quand même quand même je trouve que quand même... On les a retirés de la Bouillèterie, un endroit qui était très très critique, c'était... Moi j'y allais parce que j'ai fait beaucoup de bénévolat, alors souvent j'allais soigner sur place. Mais c'était catastrophique, on y allait la peur au ventre.

Mathilde - C'était comment ? Un quartier de logement d'après-guerre ?

Danièle - Oui aussitôt. C'était des grands ensembles, pour loger plus, pour que ce soit plus économique, il y avait des bagarres... C'était atroce. Ceux qui ont été relogés là ce sont des petites gens, mais voyez quand même qui méritent aussi. Ils se sont vraiment bien...

Mathilde - Bien intégrés ?

Danièle - Il y a quelqu'un ? C'est toi Nanou ?

Non c'est Jacqueline ! Je dérange ?

(...)

Danièle - C'est un contraste entre ce qu'on a connu et ce que c'est maintenant. Ce sont des boutiques que pour jeunes.

Mathilde - Et puis c'est fait pour le shopping rapide.

Danièle - Voilà. Il y a le Ruban Bleu, le parking et voilà. Les jeunes se trouvent bien parce que les magasins sont adaptés. Et ça n'évolue pas. Ça ne peut pas évoluer. C'est tellement

froid... Un petit peu l'été. On visite les chantiers, Airbus et on repart vers Guérande, vers Nantes. On fait avec.

1 _ Denise (boulevard René Cassin)

Mathilde - Vous habitez le quartier ?

Denise - Oui, un tout petit peu plus loin là-bas. Après le noir.

Mathilde - Après celui là ? D'accord ! Ça fait longtemps que vous habitez là ?

Denise - Depuis 79.

Mathilde - Ah 79 ! Vous avez vu la prison se construire !

Denise - Non, elle était construite quand je suis arrivée ici, elle était construite il n'y avait pas longtemps. Et moi quand je suis arrivée en 79, le quartier était construit, les immeubles là (elle me montre les HLM) étaient construits en 76. Donc il a eu trois ans quand je suis arrivée ici.

Mathilde - Et vous n'avez pas déménagé depuis ?

Denise - Non, je suis toujours restée dans l'immeuble.

Mathilde - Parce que vous vous sentez bien là-bas ?

Denise - Euh... Moins bien maintenant.

Mathilde - Ça a changé ?

Denise - Beaucoup changé.

Mathilde - Au niveau de quoi, de la population ?

Denise - Oui, la population a beaucoup changé.

(elle rencontre sa voisine de palier, elles s'échangent deux mots)

Mathilde - Oui du coup, la population a beaucoup changé, j'imagine qu'à la base c'était plutôt une population d'ouvriers ?

Denise - Si c'est des quartiers, c'est des immeubles « social » donc qui dit social dit euh... voilà quoi... populations un peu... Mais on avait plus de... Il y avait moins d'immeubles déjà, il y en a plein qui se construisent. Il y a des bois qui sont coupés. Donc c'est un peu plus craignos.

Mathilde - Oui.

Denise - Il y a des immeubles construits là depuis peu...

Mathilde - Craignos, dans le sens où il y a des problèmes ?

Denise - Ben parce qu'il y a beaucoup de populations étrangères qui viennent. Beaucoup plus qu'avant.

Mathilde - Et ça crée des tensions entre les habitants ? Vous avez des problèmes de voisinage ?

Denise - Moi pas parce que je travaille, je ne suis jamais à la maison. Et le weekend je sors rarement.

Mathilde - Oui juste acheter le pain.

Denise - Et encore acheter le pain j'y vais jamais c'est la première fois, parce que j'avais envie de croissants pour demain matin. (elle rit)

Mathilde - C'est la première fois...

Denise - Autrement je sors jamais quand je suis ici.

Mathilde - C'est parce que vous n'aimez pas l'environnement ? Parce que vous n'avez pas envie de sortir ?

Denise - J'ai pas envie de sortir avec euh... la population qu'il y a c'est tout.

Mathilde - Et... vous avez vu se construire la mosquée du coup. C'est récent.

Denise - Oui.

Mathilde - Ça vous a fait quelque chose, quand elle est arrivée ? (elle rit nerveusement)

Denise - Je suis pas raciste hein, mais...

Mathilde - Oui je comprends bien.

Denise - Mais, est-ce qu'on irait construire des églises chez eux ?

(quelques secondes de flottement)

Mathilde - C'est sûr. Du coup, ça brasse une certaine population j'imagine ?

Denise - Ça brasse une population oui. Il y a beaucoup d'étrangers qui arrivent quoi.

Mathilde - C'est le vendredi, surtout c'est ça ?

Denise - Oui, le vendredi il n'y a pas de place nulle part pour se garer.

Mathilde - Donc vous ne l'avez pas vue d'un très bon œil quoi.

Denise - Non, ils ne nous ont pas demandé notre avis. Moi j'ai qu'une hâte, c'est de partir d'ici.

Mathilde - Vous avez déjà fait une demande ?

Denise - Non, ah non. Je ne partirai pas pour un autre immeuble. Je partirai pour une maison.

Mathilde - D'accord. Parce qu'il y a une rue juste derrière chez vous, avec des maisons, j'étais allée voir des gens là-bas déjà.

Denise - Oui, et eux ils en pensent quoi du quartier ?

Mathilde - Ben... Eux aussi ils n'étaient pas forcément pour la construction de la mosquée.

Denise - Voilà. On ne nous a pas demandé notre avis.

Mathilde - Oui.

Denise - Moi ce que je dis, c'est qu'on est pris au piège entre la prison, la mosquée, et la rocade.

Mathilde - C'est ça. Il y a la rocade derrière.

Denise - On est entourés que de trucs euh...

Mathilde - La prison, à vous, qu'est-ce que ça vous fait ?

Denise - Moi, la prison, ça me gêne pas.

Mathilde - Enfin quand vous passez devant... Moi, la première fois que je suis venue, ça m'a fait quelque chose de passer devant. J'imaginai ce qu'il se passe à l'intérieur...

Denise - Non, moi ça me non. C'est pas le pire ça. C'est la mosquée le pire.

Mathilde - Oui d'accord. Parce que à la prison, ils restent...

Denise - Ils restent très fermés. Il n'y a aucun risque quoi. D'autant plus qu'ils ont mis un grillage, en plus, en haut, c'est nouveau parce qu'avant ils s'envolaient par hélicoptère !

Mathilde - Il y a aussi le grillage vert, qui a été rajouté.

Denise - Oui.

Mathilde - C'est pour quoi ?

Denise - Je sais pas. Enfin si ils s'évadent, ils viendront pas là. Le pire, c'est la mosquée.

Mathilde - Je comprends.

Denise - C'est tout. Il faut pas non plus... C'est pas être raciste, c'est que quand on va chez eux, on a pas ce qu'on veut hein. Voilà quoi.

Mathilde - Vous vous êtes sentie envahie ?

Denise - Oui, oui tout à fait. Eux ils ont le droit, et d'autres pas. Je vois pas pourquoi.

Ils ont tous les droits. Ils ont même de l'argent à rien faire.

Mathilde - Oui. Vous trouvez ça un peu injuste en fait ?

Denise - Oui, tout à fait. Moi je suis depuis 79 dans l'immeuble, ils ont rien fait dans

l'immeuble. On paie tous les mois, on pourrait avoir un peu quelque chose par rapport à eux qui ont tout. (elle rit)

Mathilde - Parce que vous êtes en location du coup aussi ?

Denise - En location oui.

Mathilde - Et vous avez hâte de partir.

Denise - Ah moi à la retraite, je ne reste pas ici.

Mathilde - Oui c'est ça... C'est aussi pour ça que vous ne sortez pas trop, parce que vous êtes pas heureuse ici ?

Denise - Non oui... Moi j'ai qu'une hâte c'est d'avoir une maison pour pouvoir être dehors complètement.

Mathilde - Vous avez déjà été aux jardins familiaux, vous avez un jardin là-bas ?

Denise - Non non, faut descendre monter, descendre monter, ça va. Quand on est en haut, on y reste. (elle rit)

Mathilde - A part pour les croissants...

Denise - A part pour les croissants le dimanche ! De temps en temps, c'est la première fois que je viens à la nouvelle boulangerie.

Mathilde - Parce que vos courses, vous allez les faire plutôt à Orvault Grand Val ?

Denise - Non, à Auchan, je sors un peu plus loin

Mathilde - Donc en voiture forcément.

Denise - Voilà.

Mathilde - Le tram, vous le prenez pas ?

Denise - Pour aller au travail quand la voiture marche pas, autrement non.

Mathilde - Oui.

Denise - Par contre ça c'est bien. L'arrêt de tram.

Mathilde - Oui c'est bien desservi ici. Et vous croisez, parfois des visiteurs ? Vous avez des interactions avec eux ?

Denise - Non. Pas du tout.

Mathilde - Parce que j'avais une dame qui m'avait dit qu'elle avait croisé un détenu en permission, dans le tram... C'est assez rare quoi.

Denise - Oui c'est rare. Et puis je pense qu'on est un peu loin pour avoir... Parce qu'ils partent pas particulièrement par là.

Mathilde - Vous parlez des visiteurs ?

Denise - Oui, ils prennent le bus juste en face, ils viennent pas souvent par là. Ou alors il faudrait que ce soit des gens qui ont de la famille en prison quoi.

Mathilde - Oui voilà ! Il n'y en a pas qui habitent ici et qui visitent en prison ?

Denise - J'en connais pas.

Mathilde - Vous avez des bonnes relations avec vos voisins ?

Denise - Pas spécialement. Bon la dame là, on est sur le même palier donc on est obligées de se voir quand on sort ensemble, mais autrement non je connais pas mes voisins.

Mathilde - Et il n'y a pas de problèmes de bruits, ou de...

Denise - Si. Si mais euh... si. Pour avoir pris une maison particulière ailleurs c'est qu'il y en a marre de l'immeuble quoi.

Mathilde - Oui bien sûr.

Denise - Mais bon, on est obligés de vivre en collectivité quoi.

Mathilde - C'est ça.

Denise - On a pas le choix, et puis de toute façon c'est que ce qui se construit

maintenant. Il n'y a plus de maisons.

Mathilde - Oui pour le logement locatif social, ils font plus trop de maisons. Mais tout ça aussi c'est du locatif social ? (Je désigne les immeubles qui font directement face à la prison)

Denise - Non pas ça. Non apparemment, j'ai entendu dire que c'étaient des appartements achetés.

Mathilde - D'accord.

Denise - C'est des propriétaires apparemment, peut être pas tous mais moi c'est ce que j'ai entendu.

Mathilde - Peut être qu'il y a des deux. Oui c'est récent ça.

Denise - Les deux plus loin se sont construits juste avant.

Mathilde - Les deux blancs là ?

Denise - Non les noirs. Les blancs là se sont construits en même temps que le notre. Tout le quartier s'est construit en même temps, c'est les mêmes configurations d'appartements.

Mathilde - Dans les années 70 oui.

Denise - En 76.

Mathilde - Parce que du coup avant, vous aviez une vue sur la prison avant qu'il y ait ça ?

Denise - Oui.

Mathilde - Vous ne voyiez pas trop l'intérieur j'imagine.

Denise - Non, on ne voyait pas l'intérieur.

Mathilde - C'était fait exprès ?

Denise - Ben oui, c'est pour ça qu'ils ont été bas ces immeubles.

Mathilde - Ah oui ?

Denise - Oui, c'est pas des hauts. C'est pour pas voir.

Mathilde - Vous êtes à quel étage vous ?

Denise - Moi je suis au cinquième.

Mathilde - Ah oui d'accord. C'est vrai même ceux là ne sont pas hauts (les plus récents, proches de la prison), ça doit être fait exprès. Et la rocade, vous l'entendez ?

Denise - Non l'autre derrière, non. On est trop loin. Mais les immeubles près, oui. Il y en a deux qui ont été construits et qui n'auraient pas dû l'être, à côté.

Mathilde - D'accord. Et cette rue, vous l'entendez un peu j'imagine.

Denise - Non, non non. En 79 c'était une route à quatre voies, deux de chaque côté.

Mathilde - Donc pire que maintenant.

Denise - Oui parce qu'il n'y avait pas l'autoroute, la rocade derrière.

Mathilde - Oui ça aussi vous l'avez vue construire... Vous avez été entourée par trois...

Denise - Voilà ! Tout à fait ! C'est pour ça que tout le quartier a changé depuis un bon moment, et ce qu'ils nous avaient amené... Le tramway c'était bien, c'est pour ça qu'ils ont coupé les quatre voies.

Mathilde - Oui le tramway c'est bien. C'est une bonne avancée.

Denise - C'est pour ça qu'ils ont mis qu'une voie de chaque côté. Mais bon euh... voilà. Tout change quoi.

Mathilde - Mais pour ce qui est du reste, oui c'étaient pas forcément les bonnes euh...

Denise - Non.

Mathilde - Je peux comprendre. Et le quartier qui est en face, c'est Chêne des Anglais c'est ça ?

Denise - Oui oui.

Mathilde - Il y a eu pas mal de problèmes non, là bas ? Niveau voitures brûlées... Ici aussi ?

Denise - Oui là bas, ici non, ici il y en a très peu de brûlées.

Mathilde - D'accord, vous n'avez pas de problèmes vous, à vous promener...

Denise - Non, se promener c'est pas dangereux. Si je me promène pas c'est parce que je ne veux pas, mais autrement c'est pas de peur, que je me promène pas.

Mathilde - Vous n'avez pas peur, non.

Denise - Non, moi j'ai pas peur, je m'apprête à aller dans une maison toute seule dans les champs alors c'est que j'ai pas peur. (elle rit)

Mathilde - Ah oui, ce sera vers où ?

Denise - En Charente-Maritime.

Mathilde - Ça va vous changer !

Denise - Oui.

Mathilde - En bien.

Denise - Oui, parce que là il y en a ras le bol. On arrive le soir il n'y a pas de places pour se garer, depuis qu'ils ont fait tous ces immeubles, tout ça, refait la route, on n'a plus de place pour se garer. Il faut qu'on cherche trois quatre fois... Ils ont pas fait une place par appartement.

Mathilde - Oui, j'imagine qu'avant qu'il y ait cet immeuble il y avait un parking.

Denise - Oui tout ça c'était des parkings ! L'herbe là c'était des parkings, l'immeuble c'était des parkings, bon là nous on a en plus.

Mathilde - C'est quoi dans cet immeuble d'ailleurs ?

Denise - Apparemment c'est le Conseil général... C'est pas du logement ils ont mis ça là mais voilà, des gens qui se garent... Je trouve un peu gros quoi on a plus de place, on a plus rien.

Mathilde - Parce que dans ce parking là vous pouvez pas vous garer vous ? (je désigne le parking qui jouxte la mosquée)

Denise - Ouh la ! Non. Je voudrais pas aller me garer. (elle rit)

Mathilde - Je comprends. Merci d'avoir répondu à mes questions (...)

2 _ Serge et Chantal (avenue des Églantiers)

Mathilde - Comment vous êtes arrivés à habiter ici ?

Serge - Dans l'avenue on est dans les plus âgés habitants. 58. C'est les parents qui avaient cette maison.

Chantal - Ils ont fait construire en 58 et on est arrivés ici en 61.

Mathilde - D'accord, vous étiez petite.

Chantal - Oui cinq ans, six ans. Après je suis partie euh... six ans, et on est revenus, on a repris la maison de mes parents en 85. Hein, c'est ça ?

Serge - Cinq oui. De 82 à 85 on était à Héric. Pendant que les parents étaient à construire, on était à Malakoff, et le temps que son père se mette en retraite on est revenus ici. Depuis 85 on a pas quitté ici.

Mathilde - Vous avez pas quitté parce que ça vous plaît ?

Serge - Parce que disons, il y a des raisons professionnelles, il y a aussi la raison c'est qu'on a une jeune fille handicapée, donc si vous voulez pour avoir les services on est quand même pas loin du CHU centre, de tout le corps médical. On est à proximité de tout maintenant. Mais le quartier n'était pas du tout comme ça avant. C'était des champs.

Mathilde - Oui c'est ça, c'est ce qu'on m'a raconté.

Chantal - Partir de l'avenue, on allait jusqu'au premier croisement, ce croisement n'existait pas, on allait jusqu'au second, où il y a le tramway, ça n'existait pas. De là-bas jusqu'à ici c'était des champs de chaque côté. Donc il n'y avait aucune habitation, moi j'ai souvenir que derrière il y avait des vaches et des chevaux parce que mon père s'était fait courser par un cheval, et après est-ce que... Moi j'avais peut être 16-17-18 ans, donc c'était 70-73, ils ont construit le secteur derrière là. Les Bruyères.

Mathilde - Tout le secteur de HLM ici ?

Chantal - Non, c'était des petites maisons.

Mathilde - Ah oui, la cité d'urgence, après la guerre.

Chantal - Et donc jusqu'au rond-point où il y a le croisement des tramway, on partait sur la gauche il y avait une école primaire et sur la droite, sur toute la partie Chêne-des-Anglais il n'y avait pas d'immeubles, c'était des baraquements en bois, qu'on appelait Chêne-des-Anglais à l'époque, mais alors c'était, au niveau...

Mathilde - Sanitaire ?

Chantal - Sanitaire, c'était catastrophique. Quand on remontait encore plus loin vers le Bout-des-pavés, vous voyez où c'est vous connaissez ?

Mathilde - Non, pas trop.

Chantal - Sur la route de La-Chapelle-sur-Erdre, et bien, sur la droite un peu avant il y avait aussi des baraquements. Comment ça s'appelait...

Mathilde - Qui habitait là-bas ? C'étaient des cités d'urgence ?

Chantal - Oui, tous les gens de l'après-guerre, ils avaient construit ça à la va-vite.

Mathilde - Oui c'est ça, pour reloger les gens.

Chantal - Vraiment des maisons en bois quoi. Plus loin, à repartir un peu plus vers les Landes, il y a toute une cité qui existe toujours, c'était les petites maisons de l'abbé Pierre qui elles, étaient construites en parpaing.

Mathilde - Oui, en dur mais assez rudimentaires.

Chantal - Oui mais c'était autre chose que ça (elle désigne les baraquements en bois) ça c'est fou, j'ai souvenir de ça, et puis il y avait toutes sortes de gens bien sûr. Des cas sociaux aussi, importants. Et puis bon par là, il y avait une ferme. Tout ça, ça a disparu pour faire place au collège Stendhal.

Mathilde - Oui, ok, je vois.

Chantal - Donc ensuite eh bien, est-ce que c'est dans les années... La construction de la prison ?

Mathilde - C'est 78 non ? Années 80 ?

Chantal - C'est possible, parce que c'était avant ça, l'ouverture de la rocade qui s'est faite à peu près en même temps que les premières Floralies qui se sont faites à la Beaujoire.

Mathilde - Oui vous avez vu se construire la prison, la rocade...

Chantal - Ben moi la prison j'ai pas de souvenirs.

Serge - Si, moi je m'en souviens. Enfin quand ils l'ont construite.

Chantal - Moi j'étais déjà plus là, et puis c'est marrant j'ai moins de souvenirs par rapport à ça. J'ai surtout souvenir de la disparition de tous ces champs, la création de la rocade et puis toutes ces constructions.

Serge - Oui je me souviens de la construction, après ça nous a pas particulièrement marqués. On a eu la possibilité de la visiter d'ailleurs, qu'on a pas fait, il y avait une porte ouverte mais on a pas été voir ça.

Mathilde - Donc ça vous a pas plus embêtés que ça, c'est un milieu clos.

Serge - Oui, c'est des voisins qui sont pas embêtants.

Mathilde - Assez calmes...

Serge - Oui, après on les entendait parfois faire leur sport.

Chantal - J'ai pas souvenir d'avoir entendu des réactions plus que ça par rapport à la construction. Je sais pas comment madame Julienne a réagi, je sais plus quand elle est arrivée.

Mathilde - Oui donc c'est plutôt la rocade qui vous a embêtés on va dire.

Chantal - Ce qui nous a le plus embêtés, c'était la construction des cités d'urgence derrière. Parce que là, c'était une zone de non-droit, c'était des cas sociaux plus plus, on a eu des nuisances.

Serge - Ça buvait beaucoup et puis quand ça finissait leurs canettes ça les embêtait pas de jeter ça chez le voisin.

Mathilde - Oui.

Serge - Heureusement on avait pas d'enfant qui pouvait courir dans le jardin à ce moment là, mais quand même on avait des bouts de verre un peu partout. Ça c'était désagréable ça.

Chantal - Et puis il n'est pas exclu peut être, que ce quartier de non-droit ait non plus dévalorisé le secteur.

Serge - Ça a dévalorisé. Quand des gens voulaient acheter des maisons dans le coin, déjà le quartier des Bruyères ça les rebutait déjà.

Mathilde - Oui, la réputation...

Chantal - Je pense que ça a été pire que la prison ou la rocade.

Serge - Pour vendre les maisons, ça pouvait jouer sur... le tarif.

Mathilde - Et donc ça ils l'ont détruite parce qu'il y avait des problèmes sanitaires ?

Serge - Ils ont voulu éparpiller un peu tout le monde pour pas qu'il y ait une concentration, trop de personnes dans le même cas.

Chantal - C'était une réhabilitation du secteur.

Serge - Il y avait des gens qui travaillaient quand même. Mais souvent ça bricolait des véhicules sur place. La police, ils avaient peur d'y aller.

Chantal - Mais bon à côté de ça, tout le secteur a été réhabilité. De notre côté de la rocade, toutes les constructions d'immeubles, on a constaté ça je sais pas pourquoi, on a quasiment pas de problèmes. C'est pas la même population que de l'autre côté de la rocade.

Serge - Ils ont mélangé un peu plus ici.

Chantal - On pense que au niveau des immeubles là, ce sont des habitants comme tout un chacun, je veux dire lambda, rien de particulier. De l'autre côté de la rocade, rue Jacques Cartier tout ce coin là, euh... c'est plus problématique depuis quelques années, pas mal de trafic.

Serge - De gens de l'Afrique du Nord là-bas, plus qu'ici.

Chantal - Je sais pas ça, je sais pas. J'en sais rien.

Serge - Moi ça me fait cette impression.

Chantal - Enfin bon on a pas de problème, ils sont comme tout un chacun quoi. Chacun vit... Il y a pas de problèmes majeurs de ce côté. De l'autre, il y a pas mal de problèmes.

Serge - De drogue. D'incivilités.

Chantal - Au niveau du centre commercial, devant la pharmacie c'est pas évident.

Mathilde - Oui devant la pharmacie, on m'en avait déjà parlé.

Serge - Et puis il y a un regroupement qui se fait régulièrement là-bas, ça se passe comme ça dans les immeubles, et c'est vrai que les gens qui circulent sur la route de La-Chapelle, souvent ces gens là se mettent au niveau de la route, et il faut pas les interpeler c'est pas très sain.

Chantal - Il faut dire, aussi, que de l'autre côté, il y a beaucoup plus de grandes tours qu'ici !

Mathilde - Vous pensez que ça a une influence ?

Chantal - Eh ben c'est une concentration, tandis que là on a des immeubles, mais pas des tours à je ne sais combien d'étages. De ce côté là-bas il y en a je sais pas combien, eh bien mine de rien ça multiplie aussi le nombre, en population. Ici là donc ils ont tout détruit les Bruyères ils ont refait des constructions de maisons, accès à la propriété, ça a l'air de, ils ont construit deux ou trois immeubles bon...Il y a toujours des gens pour dire quelque chose, on pourrait dire des choses aussi sur nos voisins proches on n'en finit plus quoi. Globalement on trouve quand même que ça a bien évolué.

Serge - Oui évolué, mais pas dans le mauvais sens.

Chantal - De ce côté-ci, hein.

Mathilde - Et vous avez des amis, des voisins dans les HLM là ?

Chantal - Non, non non là c'est tout neuf construit et puis sinon non, mais vous savez pas plus ici que dans l'avenue.

Mathilde - Ah oui ? je pensais que c'était comme un petit quartier, l'avenue.

Serge - Non ça se côtoie pas beaucoup.

Chantal - Bon on connaît bien, nous on est anciens dans l'avenue, on connaît bien quelques personnes. Il y en a dans les nouveaux arrivés là dans les jeunes qui sont pas mal, sympas, on pourrait être amenés, mais on se côtoie pas forcément plus. On est pas indifférents les uns aux autres parce qu'on se parle, mais on se côtoie pas pour autant.

Mathilde - Oui c'est pas une vraie vie de voisin...

Serge - De ce côté-là nous non, mais les jeunes entre eux là-bas oui.

Mathilde - C'est parce qu'il y a les enfants aussi...

Serge - Les enfants qui créent ça. Mais ici moins il faut dire aussi qu'on a un couple là, pas cette maison mais la maison d'après, ce sont des... c'est quelque chose. Ils font une mauvaise réputation du secteur.

Chantal - Un peu pathologique quoi. C'est un peu compliqué. Tout le monde les agace, ils ont des problèmes avec tout le monde.

Serge - Ils supportent rien, c'est vraiment des cas, on vous en a jamais parlé ?

Chantal - Il faut dire vous êtes jamais venue après le virage ?

Mathilde - Non, c'est la première fois, je crois pas. Donc du coup, vous avez vu la mosquée se construire aussi ? En 2005 ?

Chantal - Oui, oui oui.

Mathilde - Ça vous a fait quoi ?

Serge - Il faut bien supporter tout le monde, donc on peut pas, nous, chacun sa religion, il faut tolérer !

Chantal - Ça a pas d'impact majeur ici. Je pense pas. Nous ça nous dérange pas.

Serge - Chacun ses croyances, chacun assume donc après...

Chantal - C'est comme la prison, ça nous gêne pas dans notre quotidien, la mosquée ne nous gêne pas on n'est pas le nez dessus non plus. Nous on a une amie, algérienne d'origine kabyle, quand elle a vu la mosquée se construire, on a été obligés de la faire rentrer ici parce qu'elle a piqué une crise, elle était dans une colère mais une colère !

Mathilde - Et pourquoi elle était si en colère ?

Chantal - Eh bien parce qu'elle est arrivée en France, elle avait 16-17 ans je pense, voilà, et donc son père avait exigé de sa mère et de ses filles, pour s'intégrer dans la société française, de ne pas avoir de signe ostentatoire comme on dit, de référence. Et si vous voulez, dans ce contexte-là, malheureusement pendant un certain nombre d'années les mosquées... Bon il y avait des mosquées, mais on s'en rendait pas compte plus que ça. Or aujourd'hui, c'est ce qu'elle dit, les mosquées gênèrent... elle a l'impression de revenir cinquante ans en arrière. Et ça, elle ne supporte pas. Parce que derrière ça, elle en parle bien mieux que nous, c'est la régression de la femme, tout un tas de choses comme ça et elle ne supporte pas ça elle a piqué une crise... Bon, pendant des années il y a eu une mosquée à Malakoff. Bon, il y a eu une mosquée à Malakoff, on habitait dans le coin on savait même pas qu'il y avait une mosquée là !

Serge - Si, euh...

Chantal - Non mais enfin, c'était pas quelque chose...

Serge - Non non.

Chantal - Ils y allaient, ils faisaient leur truc, ça gênait personne. Aujourd'hui on est dans quelque chose de différent, d'après ce qu'elle ressent. Et elle dit, est-ce que tu crois franchement, et je pourrais te répondre, qu'en Algérie, entre autre en Kabylie, une communauté européenne s'implante là-bas qu'ils aimeraient qu'on monte une église ? Elle me répond : « Je te dis que non ». Alors bon elle, elle a une réaction violente par rapport à son vécu.

Mathilde - Oui elle a été éduquée pour s'intégrer.

Chantal - Absolument, elle n'accepte pas qu'il y ait un retour en arrière.

Serge - Et son père dès qu'il est venu en France, il a voulu s'intégrer !

Chantal - Il avait demandé à sa femme... Elle vit encore d'ailleurs elle a 89 ans, elle retourne dans son pays parfois c'est pas un problème, elle fait ce qu'elle veut là-bas. Elle a le sentiment, et c'est vrai, c'est que quand on passe si vous la voyez pas la mosquée vous devinez qu'il y a un truc quelque part parce que quand on les voit arriver le vendredi soir, c'est... Mais bon après vous dire que ça nous gêne nous, non, du moment que ça déborde pas.

Serge - Si tout le monde se respecte, il y a de la place pour tout le monde.

Mathilde - Oui, dans le quartier ici il y a un bon respect de chacun ?

Serge - Oh oui je pense, à part les voisins. Après il y aura toujours des gens qui seront contre la religion, ça c'est euh... Mais non non dans l'ensemble ici, les racistes vous allez en trouver d'un côté et de l'autre. (il dit cette dernière phrase très bas)

Mathilde - Bien sûr.

Chantal - Mais bon moi je dirais que la mosquée, je m'en souviens pas plus dans la construction que la prison c'est le cas de le dire. C'est-à-dire que, j'en sais rien, je savais plus moi que ça faisait déjà onze ans. Ça m'a pas marquée plus que ça.

Mathilde - Et aux jardins familiaux juste derrière ? Vous avez un jardin vous, pas besoin de...

Serge - Oui on a un jardin, on jardine pas parce qu'on a pas assez grand. Mais on va se promener dans les petits jardins oui oui.

Mathilde - Oui j'y suis allée c'est hyper joli.

Serge - C'est sympa oui, et c'est vrai que pour les gens qui ont leur jardin, ça les sort de chez eux, d'avoir des légumes, un contact entre eux. L'été quand il fait beau, ils font des grillades, c'est bien quoi. C'est sympa.

Chantal - C'est sympa. Même, on parlait tout à l'heure de nos voisins, et bien même ça, ça les dérange.

Mathilde - Pourquoi ?

Chantal - Eh bien parce que des fois ils font la fête un peu plus tard le soir, et puis ben ils sont en train de les surveiller, et puis on porte plainte parce que certainement qu'ils sont en train de fumer je sais pas trop quoi... Enfin... C'est la folie douce.

Mathilde - Un peu de la parano...

Chantal - Oui, absolument,

Serge - Ce sont des malades. N'empêche qu'on peut rien contre ça.

Chantal - En plus ça peut être lourd de conséquence.

Serge - Déjà par rapport à la réputation de l'avenue, au niveau de la mairie, parce que quand on dit quelque chose, « c'est encore l'avenue des Églantiers », ça fait des problèmes... On nous traite de « nantis », la réputation est faite quoi.

Chantal - La police a été je ne sais combien de fois appelée, parce que ceci et cela, parce qu'ils font trop de bruit, ou bien les petits jeunes locataires ils sont dans leur jardin avec les copains, eh bien ça les dérange.

Serge - Ils sont dans la restauration donc ils ont des horaires pas évidents non plus, enfin bon ça les dérange.

Chantal - Enfin, on trouve ça partout.

Mathilde - Bien sûr, oui.

Chantal - Autrement les petits jardins familiaux moi je trouve que c'est bien.

Mathilde - C'est un voisinage assez sympa oui.

Serge - Il en faut oui.

Chantal - En plus ça rompt un peu tout le bâti quoi aussi.

Mathilde - Oui parce que vous êtes la seule avenue de maisons qui subsiste, autour de plein d'immeubles qui se construisent autour, c'est fou. Ils sont assez proches des jardins en plus.

Chantal - Oui oui, derrière ils ont fait des petites maisons individuelles aussi.

Serge - Ils ont leur petit bout de terrain, ils jardinent ils ont leurs poules, c'est marrant. Pas tous évidemment hein, mais c'est sympa quoi.

Chantal - Oui c'est aussi parce qu'on est une avenue privée aussi qu'on a réussi à garder ce statut-là de maisons.

Mathilde - Oui c'est ça. C'est aussi vous qui l'entretenez.

Serge - On cotise tous les ans, et il y a une réunion de l'an, et on se retrouve deux fois par an pour ramasser les feuilles et tout ça. On se retrouve toujours les mêmes.

Mathilde - Parce que, on m'a dit que si les immeubles sont pas hauts, si ils font que quatre étages, c'est parce qu'il y a des contraintes de hauteur pour pas qu'on voie à l'intérieur de la prison.

Chantal - Ah, c'est possible on sait pas c'est possible !

Serge - Il y a des hauteurs aussi par rapport au plan d'urbanisme.

Chantal - Mais il y a quand même un souci, parce qu'il y a quand même un immeuble qui s'est monté avec des balcons verts et oranges, qu'on voit quand on sort, eh ben ça c'est inadmissible, ça plonge carrément dans les petites maisons. Ça fait perdre complètement la valeur de la maison, c'est scandaleux ça ! Nous ça va c'est un petit peu plus loin, il y en a deux autres qui se construisent j'espère que... est-ce qu'on va pas plus les voir c'est possible, mais ils sont pas juste derrière chez nous. Là, la maison qui fait l'angle, c'est une petite grand-mère elle a été obligée de construire un abri bus, une avancée, pour pouvoir se protéger un peu de la vue...

Mathilde - Oui il y a peu de règles, au niveau de l'urbanisme... C'est pour densifier aussi la ville.

Chantal - On en arrive à manger dans l'assiette de l'autre.

Serge - Si vous voulez aller bronzer dans votre jardin...

Chantal - Ça c'est scandaleux parce que quelque part ça fait perdre de la valeur.

Mathilde - Ça fait perdre de la valeur oui.

Chantal - Mais au nom de quoi ? Quelques promoteurs qui font leur truc.

Mathilde - Ils font leur truc oui.

Serge - C'est pas possible de se retourner devant ces gens-là, c'est perdu d'avance donc euh...

Chantal - N'empêche que là, si il y avait eu un groupement au niveau de l'avenue dans les deux mois après, et bien ça aurait pu peut-être faire reculer le truc.

Serge - Fallait réagir oui. Alors qu'est-ce que dans votre recherche, qu'est-ce que vous voulez vous, exactement comme information ?

Mathilde - Ben euh... Mon mémoire, en gros, je vais me baser seulement sur des témoignages d'habitants, et essayer d'analyser plus ou moins ce qu'ils m'ont dit pour... Enfin je fais pas de pré-constat, je me base seulement sur l'expérience que j'ai ici, les interactions entre les gens qui sont parfois compliquées (...) Les représentations sur la mosquée aussi.

Chantal - Ça doit pas être dans l'avenue ça, en dehors de l'avenue non ?

Mathilde - Parfois certains ont eu des idées préconçues partout dans le quartier, sur ce que ça peut apporter, ou bien ils ont eu une mauvaise expérience et c'est sur ça qu'ils basent leur jugement mais...

Serge - Nous on peut pas dire qu'on a eu particulièrement de mauvaise expérience de quoi que ce soit.

Mathilde - Oui c'est ça, ça vous a pas...

Serge - Ça nous a pas perturbé notre quotidien.

Chantal - Après, le point de vue qu'on en a, les analyses qu'on peut en avoir c'est autre chose. Mais du point de vue de l'habitation, au niveau du quotidien, au niveau du relationnel, bon... Quand il y a un peu plus de monde, comme nous on travaille plus, « oh bah tiens ça doit être vendredi aujourd'hui », voilà ça va se limiter à ça.

Mathilde - Vous étiez dans quoi comme travail ?

Serge - Moi je travaillais dans les moteurs d'avion. Je travaillais pas loin de Saint-Nazaire, donc j'avais 75 kilomètres à faire. Donc voilà, j'ai fait trois-quarts de ma carrière là-bas. Et puis madame elle travaillait à la Sécurité sociale.

Chantal - Caisse primaire d'assurance maladie. CPAM.

Mathilde - Et vos parents, ils sont venus ici, vous savez pourquoi ?

Chantal - Ben oui pour le travail.

Serge - Ils étaient pas natifs du coin.

Mathilde - Pas pour chercher la campagne aussi ?

Chantal - Non, non non. Pourquoi ils sont arrivés ici, spécialement dans la maison là ? Bon d'abord ils sont pas natifs de là, ils sont venus sur Nantes pour le travail.

Mathilde - D'accord.

Serge - À l'époque, il commençait à y avoir les chantiers Dubigeon et les chantiers de Bretagne, donc c'est à partir de là.

Chantal - Oui oui, il a commencé à travailler en 49, trois ans après la guerre, quatre ans, ou 46. Je sais plus enfin peu importe faudrait que je retrouve les papiers. Ils sont venus ils habitaient en centre-ville, et puis bon le terrain voilà, ensuite pourquoi plus là qu'ailleurs je sais pas vous dire, un rapport peut-être au prix je sais pas. Mais de toute façon il y avait pas grand choix parce que bon, faut dire que la campagne s'arrêtait là où je vous disais tout à l'heure, à 500 mètres avec les baraquements en bois donc... Ils ne voulaient surtout pas aller sur les communes avoisinantes, La-Chapelle et tout ça ils voulaient pas aller là. Ils voulaient rester absolument sur Nantes. Et puis je pense que peut être pourquoi de ce côté-ci c'est parce qu'on était pas loin de la route de Rennes, et puis la route de Rennes c'était aussi plus facile pour aller chez mes grands-parents vous voyez, ça tient aussi à des choses comme ça.

Mathilde - Oui c'est des trajets de vie, le travail, etc.

Chantal - Donc euh voilà quoi. Et puis après, nous on a surtout bien fait d'acheter là, de reprendre ici. Ah bah oui, niveau commodité,

Mathilde - Avec le tram aussi,

Chantal - Le tram oui, il y a pas vingt ans !

Serge - Là on arrive juste au tramway, en vingt minutes on est au centre-ville.

Mathilde - Oui c'est comme ça que je viens aussi. C'est pratique.

Chantal - Après un moment donné, parce qu'on a fait pas mal de rénovations dans la maison, bon partout c'était beaucoup de maisons nantaises, où il faut monter un palier.

Serge - Après nous avec notre situation, c'était compliqué, donc bon vaut mieux une maison de plain-pied.

Chantal - Il y avait pas toujours de garage... C'était quand même compliqué.

Serge - Mais on a regardé tout ça, mais finalement on a préféré rénover, en deux-trois fois, avec les moyens tout ça.

Mathilde - Vous avez repeint, tout ça ?

Serge - Tout a été refait. On a même rehaussé la toiture. A l'époque c'était du fibrociment. La toiture était plate tout ça. Donc on a tout refait la charpente, la toiture...

Chantal - On a doublé la surface au sol, on a fait en plusieurs fois. Et puis la dernière fois il y a cinq ans on a refait les volets, plein de choses comme ça.

Serge - Et puis on se sent bien quoi.

Mathilde - Oui vous avez préféré rénover à partir.

Chantal - Et puis aller où ? Ça nous obligeait à aller en dehors de Nantes, c'était compliqué.

Serge - Et puis on est pas loin de la route de Rennes, donc on est proches de tout.

Chantal - Vous êtes en dernière année là ?

(...)

Serge - Dans le secteur vous en avez pas beaucoup de plain-pied de maisons là. Madame Morel à côté c'est une très ancienne maison bon, en parle pas parce que elle serait même pas rénovable je crois bien, au-dessus c'est des gens dont on vous parlait, eh bien ils ont des chambres à l'étage, dans le bout là-bas, c'est aussi avec des étages, ici, c'est à étage, chez Bernard, chez Annick c'est à étage, il y a que dans l'angle là-bas dont on parlait, les immeubles qui donnent chez elle là, il y a pas d'étage, et puis dans la maison après dans la maison à côté de chez madame Julienne où la dame est toute seule, ben oui elle a perdu son mari elle est veuve.

Mathilde - Je me rappelle.

Chantal - Mais quand on regarde bien comme ça il y en a pas énormément, sur le côté il y en a quelques unes. Mais madame Julienne elle a quand même quelques marches. À repartir sur la gauche là c'est pareil tout à étage. Alors au centre de Nantes, c'est impossible.

Serge - Il faut passer sud Loire sinon.

Mathilde - Ah oui peut-être.

Serge - (la conversation s'épuise) On s'y sent bien donc on reste.

Chantal - Disons qu'on se rend compte que c'est mieux d'avoir une maison en dehors des boulevards, les constructions sont pas du même...

Serge - Ça me fait penser au petit monsieur sur le boulevard, il y a une petite maison qui est entre des immeubles. Ces gens-là n'ont pas voulu vendre. Ce sont des gens âgés, ils ont pas voulu vendre.

Mathilde - Oui on voit ça parfois.

Serge - Les gens arrivent à un âge où ils ont pas envie de se retrouver en appartement. Ils sont chez eux.

Chantal - Recommencer, acheter où, acheter quoi ? Mais là c'est vrai que la maison elle est complètement isolée.

Serge - C'est vrai aussi que dans le secteur il y a pas mal de constructions pour les étudiants.

Mathilde - J'en ai vu une oui, en face de la prison. Je suis jamais allée encore là-bas,

parler à des gens.

Serge - C'est du locatif, ils viennent parfois faire le petit déjeuner le matin ?

Mathilde - Ah, je sais pas du tout. C'est pas simplement des chambres étudiantes avec une cuisine une salle de bain ?

Serge - Je sais pas, ça a peut être changé. Faut aller voir oui. Vous avez réussi à parler à pas mal de gens ? Le dimanche les gens n'ouvrent peut-être pas leur porte facilement non plus.

Mathilde - D'habitude je viens le samedi, j'ai pas pu là je suis venue le dimanche. Le samedi généralement ça va. En semaine je peux pas venir avant 20 heures, ça fait tard.

Chantal - Oui même pour vous, par sécurité !

Serge - Oui ça peut être risqué après.

Mathilde - Oui le tram la nuit...

Chantal - C'est pas la peine de tenter le diable.

Serge - Avec tout ce qu'on voit maintenant.

Chantal - Dans la journée, il y a moins de risque. Après les gens ouvrent pas forcément.

Mathilde - J'ai eu plein de refus, j'essaie de pas me décourager quand même !

Serge - C'est vrai que un dimanche ça rebute un peu plus, quoi.

Chantal - On a des appels de numéros fantaisistes, etc.

Serge - On est souvent sollicités, il y en a marre quoi. Des gens qui viennent pour des pommes de terre, tout...

Chantal - Il y a plusieurs personnes qui passent, mais en général on n'est pas dérangés non plus, peut-être que dans les immeubles ils ont plus de commerciaux tout ça. Ça peut agacer quoi. Et puis bon vous vous pouvez pas faire autrement les téléphones vous les avez pas vous.

Mathilde - Non, je n'appelle pas au téléphone.

Chantal - Et puis là vous risqueriez qu'on vous raccroche davantage.

Mathilde - Oui, je trouve ça bizarre de téléphoner. Je sais que ma démarche est intrusive, mais c'est difficile de faire autre chose que de sonner chez les gens. J'aurais pu laisser des lettres peut être.

Chantal - Par courrier, je suis pas sûre que vous auriez reçu des retours. Là c'est un échange, si en une heure on a pu vous apporter des infos quoi.

Serge - C'est bien aussi de trouver des gens qui sont là depuis un certain nombre d'année dans le secteur.

Mathilde - Oui c'est sûr.

Chantal - Là ce sont des locataires, ils voyagent ils sont pas là depuis longtemps et ils sont même pas natis du coin donc ça sert a rien. (elle désigne ses voisins d'en face ; depuis le début de l'entretien, l'homme guette à chaque fois qu'un passant ou une voiture passe devant la fenêtre du salon). Eux là-haut on sait pas d'où ils sortent d'où ils viennent donc on a pas connaissance de ça. Chez Bernard autrement, mais va savoir si il va ouvrir c'est pas certain.

Serge - Après il y a chez Jean-Paul. Une maison à étage, le garage est en dessous, il y a des marches pour accéder à l'étage. Une maison un peu en retrait. Pas la grande, celle d'après. En face chez madame Julienne. Après c'est des jeunes couples.

Mathilde - Oui il y a une grande maison moderne, en-bas de la rue.

Chantal - Ah oui alors ça, c'est un chirurgien, un neurologue. Alors lui, il a habité dans la première maison. Maintenant c'est des colocataires. Et donc la maison à suivre, c'est le

fameux chirurgien en question. Est-ce-que ça fait quinze ans qu'ils sont là ? J'en sais rien.

Serge - Ce sont des Libanais.

Mathilde - Oui j'étais allée sonner chez eux aussi.

Serge - Ils vous ont ouvert ?

Mathilde - C'était la dame, elle recevait des gens à manger. Elle m'a dit, une autre fois si je voulais.

Chantal - Autrement chez Martine et Alain.

Serge - Elle devait travailler ce matin.

Mathilde - J'avais vu un couple, c'est une maison en retrait ils avaient fait construire dans les années 78. Ils ont des petits enfants, une place de parking dans leur jardin. Ils doivent avoir 65 ans.

Chantal - Ah ben c'est Jean-Paul que vous êtes allée voir. Un monsieur et une dame ?

Mathilde - Oui, ça doit être ça. C'est sûrement eux.

Chantal - Il travaillait à la ville de Nantes.

Mathilde - Oui c'est ça !

Chantal - C'est monsieur Ducoing. Dans l'avenue après la maison moderne, là, après, il y a à suivre au moins trois maisons qui se ressemblent dans le bâti. Deux fenêtres en bas, les chambres en haut. Trois maisons qui ont été construites dans les mêmes années. Ça a été racheté, c'est récent. Dix ans même pas, ils ont pas vu le quartier changer.

Serge - Ça a beaucoup changé ces dernières années.

Chantal - La maison bizarre là en-haut, c'est des locataires aussi mais ça fait bien quinze ans. Les deux autres maisons style « pavillon de l'Atlantique », des locataires aussi.

Serge - Magali et Guillaume, ça doit faire une dizaine d'années. Qu'est-ce-qu'ils ont vu changer... la mosquée. Est-ce-que les petits jardins ils les ont toujours connus ?

Chantal - Je pense oui.

Serge - On aimerait que ça reste comme ça, c'est bien.

Mathilde - D'accord. C'est gentil de m'avoir reçue, d'avoir pris de votre temps.

(... ils me parlent de leur neveu en école d'architecture, me montrent les plans d'extension de leur maison)

Chantal - Autant il y a des choses qui peuvent marquer, mais la prison, infichue de me rappeler quand elle s'est construite.

Serge - Il y a le golf, le cimetière-parc, les plaines de jeu dans lesquelles le FC-Nantes s'entraînait. C'est un vieux quartier en fait.

Chantal - C'est fou, il y a des trucs comme ça, on était vraiment accaparés par ce qu'on vivait parce que...

Serge - Oui le temps passe vite.

Chantal - Si on n'est pas impliqué dans le projet, il y a des choses quand même...

(...)

Serge - On vous souhaite bon courage dans vos recherches. (...)

3 _ Lorie et Barbara (impasse de Guingamp)

Mathilde - Ça fait longtemps que vous habitez le quartier ?

Lorie - Deux ans. Deux ans que ça a été livré. Mais bon pour l'instant nous on est les premiers donc bon il n'y a pas encore de vie de quartier en face, le bâtiment là n'est pas fini celui d'en face...

Barbara - Ça a été livré fin 2014. C'était un peu catastrophique.

Mathilde - Ah bon, pourquoi ?

Barbara - C'est le promoteur qui était pas très sérieux. Le responsable de chantier.

Mathilde - Des problèmes de travaux oui.

Barbara - Un responsable qui n'était pas responsable. Ça nous a un peu saoulés, on s'est regroupés pour pas avoir de maisons qui sont pleines de vis quoi.

Mathilde - C'est de la location ou de l'achat ici ?

Barbara - C'est que de l'achat. C'était la condition pour pouvoir acheter ici. Pour que ce soit une résidence principale.

Mathilde - Donc vous avez acheté votre maison.

Barbara - Oui c'est ce qu'ils appellent de l'accession abordable. En fait Nantes a donné un prix intéressant à un promoteur pour qu'on puisse avoir un prix intéressant.

Lorie - Là c'est un foyer de jeunes travailleurs qui se construit en face.

Mathilde - Ah d'accord.

Barbara - Ça c'est le truc qu'ils avaient pas dit quoi.

Lorie - Donc la vue...

Mathilde - Ah oui fatalement, ça va donner sur les petits jardins.

Barbara - Ils sont pas très contents. Ils avaient acheté pour le grand jardin quoi.

Mathilde - C'est comme l'avenue, l'avenue de petites maisons qui est derrière chez vous. Eux c'est pareil, leurs maisons ont perdu de la valeur parce que des immeubles se sont construits.

Barbara - Après je pense qu'on est des meilleurs voisins que les anciens voisins d'avant.

Mathilde - Ah oui c'était la cité d'urgence ici.

Barbara - La cité des Bruyères oui. C'était du bidonville en fait. Je pense que c'est mieux quand même. En plus on est que des propriétaires ici, et on peut revendre que d'ici 7 ans. Et dans 7 ans, on pourra faire un petit bénéfice. C'est à peu près 200 000 la maison, ça va sur Nantes pour 90m2. Même si on est dans les quartiers nord, ça reste quand même Nantes.

Mathilde - Oui et puis vous avez un jardin.

Barbara - Oui, et puis c'est sécurisé quand même. À la base, c'était compliqué de se dire qu'on allait habiter ici parce que c'était pas très bien coté, il y avait même des voitures brûlées devant. Mais là depuis ça a arrêté... Après il y en a eu quand même trois quatre fois depuis qu'on est là... Mais je pense que c'était les vieilles habitudes, vu que c'était un bidonville, il y avait des bandes qui traînaient, ils savaient qu'ici ils pouvaient mettre les voitures volées et les brûler.

Mathilde - Vous trouvez que le fait d'avoir construit, ça a assaini le quartier entre guillemets ?

Barbara - Je connaissais pas avant mais je pense oui. Du coup ici c'était comme un terrain

vague habité donc les gens ils parlaient pas alors que maintenant il y a du passage.

Lorie - Les voitures brûlées pendant la construction elles restaient des mois, là la semaine dernière il y a eu une Twingo la semaine d'après elle était enlevée.

Barbara - C'est-à-dire que c'est plus une zone de non-droit. Ils viennent plus ici parce qu'ils sont forcément moins tranquilles. Il y a vingt maisons, forcément il y a du passage.

Mathilde - Et puis vous avez la grille avec le code, c'est toujours fermé la journée ça ?

Lorie - Normalement non, c'est moi qui ai dû laisser ouvert.

Mathilde - Sinon je serais pas là.

Barbara - Nous on a pas de problème en gros, à part un voisin qui s'est fait piquer je ne sais combien de fois sa camionnette. C'est plutôt calme et tranquille.

Mathilde - Il y a des petits jardins ouvriers là juste derrière. On peut y aller de votre impasse ?

Barbara - Oui il y a un portail je sais pas si il est ouvert.

Mathilde - Vous en avez vous, un jardin là-bas ?

Barbara - Il y a des voisins qui ont pris une parcelle. Mais c'est de la location, pour les potagers les choses comme ça. C'est pas forcément pour nous en fait, c'est pour tout le monde pas forcément du quartier. Il y en a d'autres là-bas, des beaucoup plus vieux.

Mathilde - Oui c'est assez joli.

Barbara - Ils ont dû vouloir reproduire le truc ici. Et puis vu qu'il y a le périphérique juste derrière, vu que c'est pas des habitations ça dérange moins.

Mathilde - Oui et puis vous ça vous éloigne un peu du périph.

Lorie - On l'entend pas le périph. On avait peur de ça au début mais en fait on l'entend pas. Bon là maintenant, on a les travaux (le chantier d'à côté est très bruyant).

Barbara - Moi j'étais dans le métier du bâtiment donc ça me dérange pas forcément.

Mathilde - Ah oui ?

Barbara - Oui conducteur de travaux. Mais encore une fois nous on est du bon côté, c'est vrai que quand on a acheté sur plan quand j'ai regardé le plan de masse, j'ai vu une zone vide comme ça, et je sais qu'une zone vide ça reste pas vide. Donc j'avais posé la question, et ils m'ont dit qu'il allait y avoir des bâtiments. À la base on avait choisi une maison plus de ce côté là, mais finalement on a pris de ce côté. Enfin bon c'est les non-dits pour vendre... au moment où on a acheté c'était déjà prévu par le promoteur. Là en face c'est un foyer de jeunes travailleurs ça doit être Nantes ou quoi qui décide. Enfin bon on est au calme.

Mathilde - Ça vous a pas embêtées la prison ?

Barbara - À la base on pensait qu'elle était désaffectée la prison nous.

Lorie - On pensait qu'il y avait plus de prisonniers, c'est qu'on l'appelle « l'ancienne prison de Nantes » aussi.

Mathilde - Oui elle est ancienne, mais pas désaffectée.

Lorie - C'est récemment, c'est ma cousine qui travaille en tant que conseillère pénitentiaire et elle est venue des fois là. Donc elle nous a dit qu'il y en avait encore des prisonniers.

Barbara - Après c'est un gros bâtiment donc comme on dit... Si un prisonnier s'échappe je pense pas qu'il restera dans le quartier. Bon après nous on est contentes d'être là. Après c'est vrai qu'en face il y a des bâtiments qui sont pas forcément... En fait ici ça va on est plutôt au calme. C'est quand on va vers là-bas...

Mathilde - Vers où ?

Barbara - Vers Le-Chêne-des-Anglais, là on sent vraiment qu'il faut pas y rester.

Mathilde - Ah oui ? Pourquoi ?

Barbara - On sent vraiment que c'est des voyous, trafic de drogue et tout. Il y a des groupes, tu es regardée et tout. C'est pas loin, c'est à peine à un kilomètre. Là-bas, il y a tout le temps la police, c'est pas un endroit où il faut traîner le soir. Ça marche par zone en fait. Nous ici, ça va. Après faut voir comment ça se passe avec le nouveau foyer, moi j'ai un peu peur que ça amène justement, du squatage un peu devant... Et puis le fait que, ça se construit ça se construit mais il y a pas beaucoup de places pour se garer devant.

Mathilde - Il y a que ce petit parking là ?

Lorie - Oui il y a qu'une place par appartement.

Mathilde - Oui c'est serré c'est vrai. En fait ils ont enlevé beaucoup de places, quand ils ont refait le quartier pour avoir plus d'espaces paysagers, d'herbe...

Barbara - Oui mine de rien les jeunes travailleurs et tout, quand ils vont arriver ça va être plus chaud. Mais bon ils prendront peut-être le tram.

Mathilde - Le tram, vous le prenez vous ?

Barbara - Rarement, ça nous arrive. C'est vrai que c'est bien pratique quand même c'est en face, sans avoir non plus les nuisances. Mais c'est qui est bien c'est qu'ici, c'est maximum quatre étages je crois pour les bâtiments. Donc ça fait pas des tours quoi.

Mathilde - Oui c'est vrai par rapport à Chêne-des-Anglais, où il y a quinze étages...

Barbara - Au bout là-bas il y en a qui sont plus hautes quand même. Mais bon c'est vrai que ça fait moins cité quand il y a moins d'étages.

Lorie - En plus ça a été repeint.

Barbara - Oui ça a été repeint, peut-être pour améliorer un peu l'image aussi.

Mathilde - Oui.

Barbara - Après c'est à voir, une fois que tout le monde aura aménagé quoi.

Mathilde - Oui si ça va pas devenir mal fréquenté.

Barbara - peut-être aussi un peu les uns sur les autres aussi.

Mathilde - Oui c'est dense.

Barbara - L'espace a été optimisé au maximum quoi. Et puis là je pense à mes voisins d'en face, lui sa maison va bien décoté. Vu le nombre de fenêtres qui vont donner chez lui.

Mathilde - Et puis au niveau du soleil.

Barbara - Bah oui moi j'aimais bien le soir, cuisiner quand il y avait du soleil, après ouais ça coupe mais on peut pas tout avoir. Mais je pense qu'ils ont bien fait leur truc, de faire les habitations en premiers et le foyer de jeunes travailleurs en dernier moment. Sinon eux ils auraient pas acheté, et personne aurait voulu acheter les maisons.

Mathilde - Oui c'est sûr que c'était prévu et qu'ils ont fait ça dans l'ordre exprès. Attirer du monde quand même.

Barbara - Sur le plan c'est de la VEFA, ils mettent pas les à-côtés, c'est des plaquettes publicitaires.

Mathilde - Vous habitez Nantes aussi avant ?

Barbara - Oui on était boulevard Schumann dans un appartement en location. C'est pas loin c'est à quinze minutes d'ici. C'était l'occasion d'acheter à moins de 200 000€. Pour avoir cherché partout dans Nantes... pour ce prix, il y a rien à part un appartement. Avec frais de notaires en plus.

Mathilde - Oui et puis c'est pas mal ici.

Barbara - Oui c'est bien pensé, c'est pas mal. Bon ça fait un peu bloc.

Mathilde - Oui c'est répétitif. Mais il y a un petit jardin de devant.

Barbara - Ce qui est dommage c'est qu'ils auraient pu nous mettre une autre place là pour se garer. C'est la politique de mettre plus d'espaces verts et moins de voitures.

Mathilde - C'est la tendance actuelle.

Barbaré - Ce qui manque ici c'est un garage. Ce qui est sympa en fait, c'est le prix. C'est pour ça qu'on a un contrat aussi pour pas revendre. Là dans le quartier ça doit être beaucoup plus cher, dans l'avenue là.

Mathilde - L'avenue des Églantiers ?

Barbara - Ils en ont au moins pour minimum 250 000 je pense. Elles sont pas toutes vieilles, c'est des maisons qui ont dû être rénovées en fait. Prix d'achat plus travaux, ils doivent en avoir pour plus de 250 000 je pense. C'est un endroit qui doit aussi arrêter d'être considéré comme une cité. Enfin nous on le considère pas comme une cité.

Mathilde - Oui c'est vrai qu'il y a une certaine mixité. Pas que des grandes barres, et des tours.

Lorie - Oui c'est plus résidentiel.

Barbara - Mais c'est un micro « cosmos », c'est vraiment... c'est juste ici quoi. Forcément, dès qu'on ressort on retombe sur des bâtiments, et des zones un peu plus... C'est très cosmopolite quoi.

Lorie - Après c'est pas des endroits où on va.

Mathilde - Vous avez pas de raison d'aller dans le quartier ?

Lorie - Non, centre-ville.

Barbara - Nous c'est que centre-ville oui. Ou après extérieur mais... Si on sort on fait que passer, on reste pas ici et puis ça donne pas envie de sortir. Rien que faire le trajet à pieds pour aller jusqu'au tram...

Lorie - Ben là ça va !

Barbara - Oui ça va mais c'est pas la même population qu'à Boulevard Schumann. C'est pas pareil, quand tu vas à la boulangerie ou la boucherie...

Lorie - C'était les bobos du quartier.

Barbara - Alors que ici, c'est pas du tout des bobos.

Mathilde - Oui.

Barbara - Après faut être ouvert, du moment qu'on a pas de problème, que les gens sont gentils.

Mathilde - Les gens se disent bonjour ? Il y a une vie de quartier ?

Barbara - On peut pas dire que ce soit un quartier. Nous on est dans notre résidence quoi.

Lorie - Si, il y a un fête des voisins...

Barbara - Dans l'avenue ici ! Et encore c'est plus les maisons, il y a encore une différence avec le bâtiment. Celui-là (leur voisin) a été livré après, parce qu'ils étaient à la bourre. Donc forcément nous on se connaît plus ou moins, après moi je suis pas très sociale.

Lorie - Sociable.

Barbara - Sinon tout le monde se connaît, mais c'est juste nous quoi.

Mathilde - Pas avec les gens de l'avenue des Églantiers par exemple ?

Barbara - Non, leur route est de l'autre côté, et ici il y a un mur. Là il y a une vie (chez elles), là il y a une vie (l'immeuble voisin) et là-bas il y a encore une autre vie (l'avenue des Églantiers).

Mathilde - Oui c'est vrai. C'est ce dont je me rends compte.

Barbara - C'est hyper cloisonné quoi, le fait que ce soit livré morceau par morceau, et

bien nous par exemple quand on est arrivées, on a tous aménagés ensemble. On s'est vus, on s'est parlé. Après eux (l'immeuble) ils se sont vus il se sont parlé, pas nous quoi. Mathilde - Oui le fait que vous arriviez pas en même temps ça joue.

Barbara - Quand on était à Schumann on peut parler d'une vie de quartier, on sort de l'appartement on est directement au niveau de la rue, on va à la boucherie à la boulangerie. Ici on vient là pour dormir, après on part quoi. Là d'ailleurs il y a pas de commerce.

Mathilde - Il y a une boulangerie là-bas.

Barbara - Oui depuis un mois un mois et demi, et elle est restée un an vide il y avait personne pour prendre le commerce. Je pense que ça en a refroidi plus d'un vu la localisation, il y a Le-Chêne-des-Anglais justement, il y a souvent la police et tout...

Lorie - Après les gens qui vont travailler, ils font un peu de passage.

Barbara - Enfin c'est vrai qu'il y a pas de commerces ici, les gens ils viennent ils rentrent, c'est pour rentrer chez eux.

Mathilde - Parce que les activités, les locaux en face de la prison... Dans le quartier, il y a quelques branches de travailleurs, vous les voyez un peu ?

Lorie - Non, nous ce côté-là on connaît pas on connaît plus le côté Grand-Val.

Barbara - Dans l'ensemble, quand il y a pas de commerce proche de l'habitation, il y a pas de vie de quartier. C'est comme ce qu'on appelle les villes dortoir, les gens rentrent, ils mangent chez eux, dorment chez eux et le matin ils partent. Ici c'est pareil.

Lorie - La vie de quartier se passe ailleurs en fait. Nous, ça se passe au centre-ville.

Mathilde - Oui, vos amis tout ça c'est plutôt dans le centre.

Barbara - Quand on habitait à Schumann, ça m'arrivait d'aller faire les courses à pieds, tout ça. Ici non, il faut prendre sa voiture tout le temps. À part pour la boulangerie mais nous on mange pas de pain donc... Mais bon voilà pour appeler une vie de quartier il faudrait qu'il y ait des commerces.

Mathilde - Oui, et puis des gens aussi qui aient envie de créer des liens. C'est pas forcément facile, quand il y a de tout des maisons des immeubles, de créer un lien.

Lorie - Et puis il faut avoir envie aussi.

Barbara - C'est pas du tout la même culture non plus. Il y a une salle à côté c'est souvent des fêtes africaines et tout ça, moi encore une fois je suis pas raciste mais c'est vrai que je vais pas forcément aller à une fête avec que des africains. On a pas la même culture, c'est pour ça d'ailleurs qu'il y a différents quartiers dans la ville : Saint-Félix... Il y a les quartiers bourgeois, les quartiers un peu mal famés, ici c'est quartier entre les deux. On a un peu des deux.

Mathilde - Il y a la mosquée qui a ouvert aussi. En 2009.

Barbara - La mosquée ça me dérange pas, chacun sa culture et sa religion. Mais encore une fois c'est pas un endroit où j'irais, chacun fait sa vie c'est bien.

Mathilde - Mais il manque un peu le truc qui rassemblerait ? Des commerces... Une petite vie de quartier.

Barbara - Après il y a le Leclerc à côté, on y va et on rentre quoi. Après ça c'est notre discours, après les gens qui habitent dans les tours ils doivent sûrement plus avoir une vie de quartier. Parce qu'ils doivent plus se connaître, et ils doivent plus être dans leur environnement en fait.

Mathilde - Oui et non, certaines personnes sont aussi hyper différentes dans les tours. Certains sont isolés aussi là-bas.

Barbara - C'est sûr que quand il y a une masse de population qui n'a pas forcément la même culture que nous, on se sent pas forcément à l'aise quoi. Après on peut être très ouvert d'esprit, enfin mes voisins sont musulmans et je les adore, ils sont supers, c'est même avec eux que je parle le plus. Mais on a pas la même culture, même si on peut s'intéresser, je pense qu'on se sentirait peut-être plus à l'aise au niveau du quartier, on se sentait plus à l'aise à Schumann parce que c'était plus notre mode de vie, notre style de vie. Après au niveau de l'échelle sociale aussi, il y a des gens qui... eux par exemple (ses voisins musulmans) vivent à cinq dans une maison, moi franchement je pourrais pas.

Mathilde - Ils ont la même surface que vous oui.

Barbara - Du coup il y a une barrière sociale, c'est pareil pour tout dans toutes les villes, il y a des barrières sociales. Je sais que moi je les aime bien parce que c'est mes voisins, mais au prime abord c'est pas forcément les personnes avec qui j'irais parler.

Mathilde - Oui c'est aussi le hasard qui a fait que vous être devenus voisins... Au final..

Barbara - Ça c'est une bonne chose. Mais nous on est là, et quand on veut aller quelque part on veut sortir on va au centre-ville. L'intérêt c'est pouvoir avoir de l'espace un jardin et au niveau du budget, après aujourd'hui c'est rare que les gens restent toute leur vie dans une maison. Moi je sais qu'ici, dans sept ans, peut-être qu'on restera pas. À la base c'était dans l'idée que ce soit un investissement. Mais c'est pas l'endroit où on aurait acheté, c'est le prix qui était intéressant.

Mathilde - Oui pas pour l'attrait du quartier quoi.

Barbara - Nous ce qui nous a intéressées c'était le prix, le style de la maison et l'agencement.

Mathilde - Oui le fait que ce soit moderne.

Lorie - « Tu viens du quartier nord, Bout-des-Landes ? Mais qu'est ce que tu fous là-bas ? » (elle rit)

Barbara - Quartier Nord ça restera quartier nord, même si ils essaient d'amener de la modernité.

Lorie - « T'habites dans une tour ? Ben non j'habite dans une résidence... »

Barbara - Ils connaissent pas parce que c'est neuf. Mais c'est sûr qu'on est attirées juste par rapport au prix, et au jardin. C'est le seul programme comme ça dans le quartier avec un jardin. Là derrière il y a des maisons où ils sont les uns pour les autres, enfin c'est des maisons...

Mathilde - C'est de l'intermédiaire, une maison sur une autre ?

Barbara - Oui enfin en général celui du dessus a une vue sur ton jardin. C'est mal foutu leur truc. C'est pour entasser des gens. Donner l'illusion que vous avez une maison parce que vous avez qu'un voisin au-dessus. Mais ça permet aussi d'avoir un peu plus d'intimité, et de pouvoir s'acheter un semblant de maison. Moi je regarde souvent les programmes immobiliers, et c'est que des bâtiments que des bâtiments partout, même si ils essaient de mettre des petits jardins en rez-de-chaussée, mais bon avec cinq fenêtre au-dessus de nous. Du coup c'est ça qui nous a attirées, le fait que ce soit une vraie maison même si elle est mitoyenne, et encore c'est une fausse mitoyenneté parce qu'il y a deux murs. On est mitoyens que au niveau de la cuisine.

Mathilde - Ah oui le bloc là c'est la cuisine. Oui donc c'est du faux mitoyen. Je trouve pas ça dérangeant moi, d'être en mitoyen.

Barbara - Et puis à Nantes, dès qu'on commence à s'approcher du centre-ville, c'est hyper cher. C'est une question de budget quoi.

Mathilde - Oui quand on est jeune.

Barbara - Tout le monde peut pas forcément, c'est pour ça que c'est sympa qu'ils aient fait ce programme. D'accession abordable. En fait c'est un programme sous condition de revenu, et on a interdiction de louer aussi.

Mathilde - Oui dans la même logique.

Barbara - Ne pas vendre d'ici sept ans, et résidence principale. Sept ans ça passe vite, ça va. C'est une bonne solution pour attirer des gens et leur donner l'opportunité d'acheter sur Nantes. Là c'est sûr que la moyenne d'âge, c'est tous entre 30 et 40 ans. Après je sais pas si ils sélectionnent les dossiers, mais ça s'est vendu hyper vite.

Mathilde - Oui on est encore dans Nantes, pile-poil.

Barbara - Oui il y a le périph à côté, sans les nuisances.

Mathilde - Oui il se voit pas, et ne s'entend pas.

Barbara - Il faut écouter il y a un léger bruit de fond mais c'est pratique d'accès. Quand on habitait à Schumann on avait toujours les bouchons le soir. De 16h à 19h30. Donc ça c'est pratique pour les gens qui travaillent à l'extérieur. C'est pour ça aussi que je considère un peu ça comme une résidence dortoir.

Mathilde - C'est facile de s'y rendre mais on y reste pas.

Barbara - C'est notre avis, mais tout le monde dans l'avenue pense un peu pareil je crois.

Mathilde - Comment elle s'appelle, votre avenue ?

Barbara - C'est impasse de Guigan. Ils viennent de mettre le panneau d'ailleurs.

Mathilde - Elle n'avait pas de nom avant ?

Barbara - Si mais comme elle vient d'être créée, comme c'est neuf... Pour se faire livrer une pizza ici c'est galère. C'est pas sur les GPS.

Barbara - Je comprends pas pourquoi ils ont mis un foyer de jeunes travailleurs ici si leur but c'est de dynamiser le quartier.

Mathilde - Je pense qu'ils voulaient apporter de la mixité au maximum.

Barbara - Oui ben là, un foyer en plein milieu des zones résidentielles...

Lorie - Il y avait pas de place autre part.

Barbara - Si ils veulent redorer un peu l'endroit... Après j'ai peut-être une mauvaise image du foyer de jeunes travailleurs mais j'ai travaillé en tant que formatrice là-bas, je sais que la population est pas forcément très agréable donc si le bâtiment est rempli de ce genre d'énergumènes... En fait ils font de belles places autour, je pense qu'on est tous des gens biens et corrects, on a pas de problèmes sociaux et là ils viennent mettre au milieu un champignon.

Mathilde - Oui c'est la diversité... C'est un peu le but.

Lorie - Est-ce qu'ils vont s'entendre, telle est la question !

Mathilde - Oui c'est la théorie.

Barbara - En pratique au final non, on est pas assistantes-sociales. Les gens rentrent chez eux, ils ferment leur porte et une fois le temps des sept ans passés, ils partent. La majorité vont vendre après avoir fait une plus-value.

Mathilde - C'est juste une étape oui.

Barbara - À voir comment ça va être dans cinq ans. Nous c'est vrai qu'on est un peu les précurseurs en quelque sorte, mais dans cinq ans, quelle population il y aura ? Je sais pas. Les maisons seront plus chères. Donc à voir la population qu'il y aura.

Mathilde - Oui vous êtes peut-être arrivées au bon moment. Tout se construit autour.

Barbara - Peut-être que d'ici là il y aura une vie de quartier. Tous les gens qui seront dans

le foyer passeront en prison... Au début on les met là, et en fait c'est une zone tampon après on les met en prison. (elle rit)

Lorie - Il y a aussi les trottoirs là, qu'ils doivent refaire. Ils sont trop hauts, ils attendent que le bâtiment soit fini pour le refaire.

Barbara - Ce qui est bien ici par-contre, c'est les arbres (qui les séparent des barres de HLM). On est en hiver, mais c'est une chance. Encore une fois ça fait une barrière, ça cache. C'est tant mieux. Je préfère avoir des feuilles qu'avoir une tour.

Mathilde - Et ils sont magnifiques, hyper grands.

Barbara - Oui c'est sympa, ça met de la verdure. J'espère qu'ils vont pas les couper.

Mathilde - Dans vingt ans... peut-être. C'est un peu la problématique, est-ce-qu'on densifie, est ce qu'on s'étend dans la campagne...

Barbara - On est déjà au bout de Nantes. Je vois ils ont démoli encore un bâtiment au bout de la rue, ça pousse partout. Je pense que les promoteurs ont un bon accord avec Nantes-Métropole.

Mathilde - Oui ça doit être réglé par un contrat.

(...)

Barbara - Nous on a acheté ça sur plan, on a été choisir le carrelage, la faïence, le lino dans les chambres. C'est des options prédéfinies. Les prise électriques, les volets électriques...

La facture était salée. Après faut penser à la revente. Sinon les cloisons ça bouge pas. Juste le carrelage. Après c'était un bon choix, de la bonne qualité j'étais étonnée. C'est plus comment ça a été géré, le chantier et tout c'était purement n'importe quoi. Si j'avais pas été conducteur de travaux ils m'auraient menée en bateau du début à la fin.

Lorie - Comme quand tu vas au garage pour ta voiture. Ils racontent n'importe quoi.

Barbara - Quand on a réceptionné, les peintures étaient encore fraîches quoi.

(...)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR